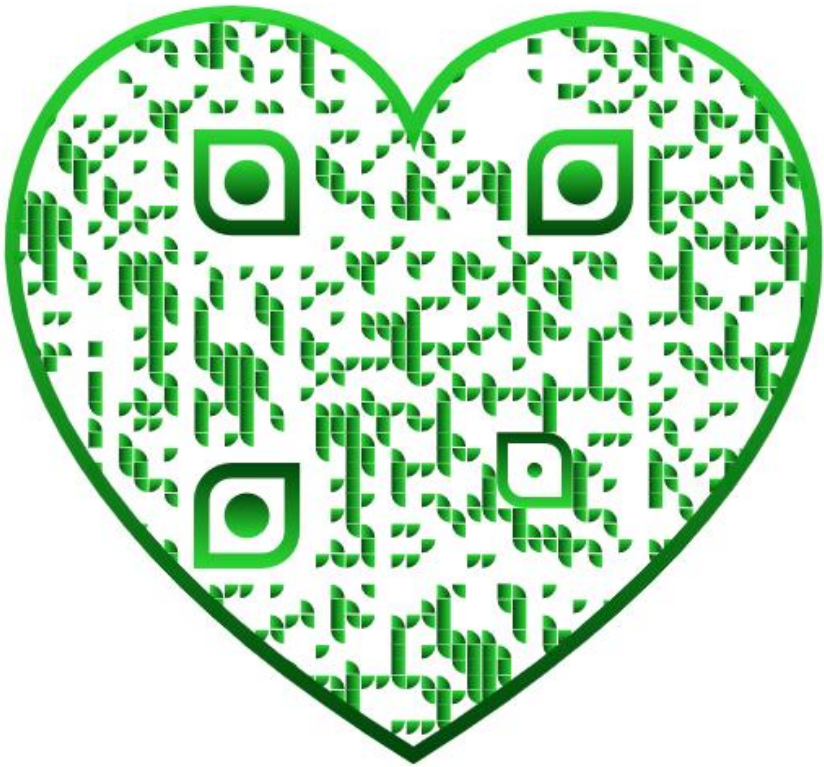
Sylvie GRIGNON

#Appelez-moiJohn

THRILLER



Sylvie GRIGNON

#Appelez-moiJohn

THRILLER

Sylvie GRIGNON

#AppelezmoiJohn

Ce roman est une oeuvre de fiction. Les personnages mentionnés, les organismes, les situations développées dans ce livre ne sont que le fruit de l'imagination de l'auteur.

En hommage à toutes les victimes d'un pervers narcissique.

Introduction

Comme pour beaucoup de mes romans, l'idée d'écrire sur les pervers narcissiques s'est imposée comme une évidence. Active au sein de l'association « l'envol du papillon », je me suis trouvée à discuter avec plusieurs malades atteintes d'un dysfonctionnement thyroïdien déclenché suite à une rencontre avec un pervers narcissique. Cela m'a interpellée. Je me suis donc renseignée. J'ai lu de nombreux ouvrages sur le sujet, contacté des associations d'aide aux victimes, rencontré des psychologues. Une vérité, une seule : le corps parle. Écrire un ouvrage philosophique sur le sujet ne me disait rien, alors pourquoi ne pas sortir de ma zone de confort et tenter un thriller ? Un moyen plus facile de faire passer un message important … Parce qu'il faut en parler, parce qu'ils sont parmi nous ! Non, ce ne sont pas des ovnis, ce sont juste des personnes que vous connaissez, que vous aimez peut-être, des individus toxiques, manipulateurs, sans une once d'empathie. Femmes ou hommes, ils véhiculent le même schéma, souvent bien difficile à prouver. Manipuler les autres pour eux est facile.

Face à un pervers narcissique, vous n'aurez jamais raison. Il sera toujours la victime. Ce sera toujours de la faute d'une autre personne si le ciel s'écroule, vous serez toujours responsable de ses moindres malheurs. Se remettre en cause sera pour lui impensable. Il sait par définition qu'il ne peut avoir tort, que l'autre est coupable, et s'il ne sait pas encore de quoi, il trouvera le moyen que ses affirmations se justifient.

Lorsque l'on croise la route d'un pervers narcissique, on n'en sort jamais indemne, tout simplement parce que ces personnes, au premier abord, sont avenantes, dévouées, prêtes à nous aider sans limites, seulement à la moindre contrariété, lorsque la confiance aveugle est égratignée, le narcissique montre son vrai visage. La victime sera alors terrorisée par ce changement de comportement, elle ne comprendra pas, et avec le temps se sentira coupable, car ces narcissiques sont tellement calculateurs qu'ils arrivent à retourner une situation à leur avantage. Ils ne peuvent avoir fait d'erreurs. Qui oserait même dire qu'ils peuvent avoir à un moment ne pas avoir été parfaits ?

Et pourtant …
Dans ce thriller, elles s'appellent Orane, Maïleen, Sandrine, mais ce pourrait être vous !
Ce livre est un hommage à toutes les victimes de ces monstres, quel que soit leur sexe. Ces personnes avec qui vous avez peut-être partagé votre vie, conjoint, amoureux, père, mère, belle-mère, ces patrons qui vous ont empoisonné l'existence, ces amis qui n'ont fait que se servir de vous, ces amants qui vous ont rabaissé plus bas que terre, et la liste est longue.
Ce livre est une pure fiction, mais derrière les mots beaucoup se retrouveront.
Et parce qu'il faut être solidaire face à des John, je dirais juste en conclusion : ne vous oubliez jamais au profit des autres !
Et surtout signez : *#Appelez-moi* ….

Prologue

Des silhouettes se tenaient cachées dans l'ombre.
Toutes vêtues de noir, elles se confondaient avec l'obscurité.
Elles attendaient, patiemment.
Le temps n'existait plus depuis longtemps pour elles.
Peu importait cette horloge qui continuait sa course, elles savaient juste avec certitude que l'heure de la revanche avait sonné.
Aujourd'hui, demain, il allait frapper. Il le fallait !

Chapitre 1

Orane

Des années qu'elle attendait ce moment. Elle en avait consulté des psychiatres et des psychologues, ces soi-disant faiseurs de miracles. Aucun n'avait été capable de lui faire oublier ce monstre. Ah si, la bourrer d'anxiolytiques ou d'antidépresseurs, ça ils savaient faire. C'était tellement plus simple de remplir une ordonnance et d'empocher un chèque que de la croire. Folle. Ils avaient été jusqu'à lui apposer cette étiquette. Rien n'était plus terrible que ces raccourcis. Tellement plus facile de juger. Lire dans leurs regards, ce mépris, cette pitié, elle ne l'avait pas supporté. Alors elle avait une fois encore baissé la tête comme lorsqu'elle était gamine.
Dans la cour de l'école, on l'appelait « la boule » non parce qu'elle était grosse, mais à cause de ses bonnes joues rouges que les adultes adoraient. Pas les enfants. Les enfants sont cruels. En grandissant, elle avait dissimulé ses formes, sa féminité, sous de grands pulls sombres et larges, se convainquant jour après jour qu'elle ne pouvait être désirable. Comment continuer à vivre lorsque personne ne vous voit ?
Et puis il y avait eu John. Elle s'était crue dans une mauvaise série B. Une « ronde » séduite par un homme séduisant plus âgé qui aurait pu être son père ?! Même son psychiatre lui avait expliqué en y mettant des formes que sa vie était certainement si fade qu'elle fantasmait sur des hommes avec une belle situation, invoquant des pathologies en « mane », en deux mots, elle n'était pas tout à fait normale. Elle les avait crus, tous. Elle n'était plus que douleur. Personne ne semblait vouloir la comprendre. Elle avait donc laissé cette souffrance s'infiltrer en elle, doucement, sans la stopper, l'autorisant à s'incruster dans les moindres recoins, laissant des résidus tenaces indélogeables, indétectables. Tout le monde lui disait que le temps allait faire son oeuvre, qu'elle allait se reconstruire, qu'elle finirait par oublier. Elle avait essayé, mais les grains de poussière logés en profondeur, invisibles, eux, étaient restés. Ils étaient toujours là. Ils attendaient, patiemment, comme elle.

Elle s'était épuisée à la salle de sport jusqu'à ne plus sentir son corps, lui vidant l'esprit. Telle une drogue, les heures passées sur ces machines se faisaient de plus en plus nombreuses jusqu'à lui forger une silhouette musclée sans une once de graisse. Elle avait également choisi de troquer sa magnifique longue chevelure auburn contre une coupe à la garçonne d'un blond doré. Même ses yeux d'un bleu océan avaient disparu derrière des lentilles de contact couleur noisette. Il ne restait plus rien de ce qu'elle avait été, sauf ces résidus de souvenirs collés à son âme, mais elle seule le savait. Elle était une autre. La jeune femme effacée, un peu empotée, rondouillarde qu'elle avait été un jour avait disparu. En apparence. Car tout n'était en fait qu'apparence. Tout le problème de cette société. Il fallait impérativement être ce que les autres voulaient que l'on soit, à n'importe quel prix et peu importe ce que l'on était vraiment. Tout le monde s'en moquait. Lui l'avait bien compris.Il avait touché du doigt ce manque de confiance en elle, cette fragilité qui la maintenait en vie. Elle n'avait pas eu besoin de taire cette peur qu'elle avait des autres. Dès le départ, il avait senti. Il l'avait prise comme un oiseau entre ses doigts pour le laisser s'envoler. Il avait vite compris que ce n'était pas des autres qu'elle avait peur, mais d'elle, de ce que les autres avaient fait d'elle, de cette image qu'ils avaient façonnée au fil des ans. Le monde l'avait détruite. John l'avait sauvée. Enfin, elle l'avait pensé. Jamais elle n'avait imaginé que son choix s'était porté sur elle simplement parce qu'il savait d'avance qu'elle ne riposterait pas, qu'il ne l'avait pas choisie par hasard. Quelle idiote, elle avait été et comme elle s'en voulait. Elle ne pouvait même pas être une victime puisqu'elle avait été consentante, pire reconnaissante. Elle avait accepté le deal.
Alors pourquoi encore aujourd'hui se sentait-elle toujours aussi mal ? Pourquoi lorsqu'elle se regardait dans les miroirs, était-ce cette pauvre fille qu'elle voyait et non la femme superbe qu'elle était devenue ? Elle n'avait qu'une envie griffer l'image jusqu'à saigner, détruire ce sourire niais qui avait signé sa perte. Elle aurait voulu faire disparaître cette fille qui avait vu ses rêves fondre au soleil jusqu'au dernier.

Ce passé, si loin et pourtant si présent. Il avait suffi d'une rencontre. Celle qui n'aurait jamais dû arriver. Le fruit du hasard. Quoiqu'avec Lui, rien n'était un hasard.

C'était un après-midi comme tant d'autres, une journée ordinaire, pour une fille ordinaire, où il ne se passait rien. Elle s'était assise comme souvent à la terrasse d'un café avec un livre dont elle ne se souvenait même pas du titre. Il y a des histoires qui ne laissent aucune trace, qui sont juste là pour combler l'ennui. Elle avait commandé un chocolat, avec un soupçon de chantilly, son roman ouvert sur la table, les yeux fermés, la tête légèrement en arrière, laissant les chauds rayons du soleil lui caresser le visage. Elle se sentait bien. On peut se sentir bien en menant une vie ordinaire. On peut même être heureux ainsi. Était-ce l'ombre qui venait brusquement de lui cacher la lumière qui lui fit ouvrir les yeux ? C'est là qu'elle le vit pour la première fois. Il se tenait debout, face à elle, s'excusant de la déranger, lui expliquant qu'il n'y avait pas de chaises à sa table et que le serveur lui avait dit d'en prendre une à une autre table. Elle l'avait laissé parler, n'avait rien répondu, encore perdue dans ses rêves. L'homme était parti un peu plus loin. Son regard s'était attardé sur lui. Il avait un physique intéressant. La quarantaine peut-être, plutôt bel homme, habillé avec goût, soigné. On aurait pu le prendre pour « monsieur tout le monde », avec ses cheveux bruns légèrement grisonnants sur les tempes, ses petites lunettes rondes. Un homme ordinaire, à première vue, grand, un bon mètre quatre-vingt, une allure sportive. Il lui sourit. Quelle idiote ! Elle rougit. La honte ! Comment avait-elle pu être aussi intrusive ? Elle fit glisser son roman et se plongea dans les mots sans arriver à se concentrer. Certaines personnes sont ainsi, elles entrent dans la vie des autres avec fracas, sans se soucier des dommages collatéraux qu'elles provoquent. Instinctivement, elle levait régulièrement les yeux, sirotant, non sans grimacer sa boisson devenue froide. La crème avait fondu et le tout était écœurant. À travers ses cils, elle le voyait qui la fixait. Comme s'il n'avait rien de mieux à faire ! C'était

terriblement gênant. Elle n'avait jamais supporté, elle, la fille ordinaire, les regards pesants, s'imaginant les critiques déguisées : « trop joufflue, trop empotée, trop … ». Que des « trop » ! Le drame de sa vie ! Elle en avait entendu toute son enfance des « trop » avec des parents jamais satisfaits qui préféraient son soeur cadette, la fille parfaite. Et lui là, que pouvait-il bien penser ? Était- il en train de se moquer d'elle ? De penser qu'elle n'était qu'une pauvre fille dont aucun homme ne voudrait ? Soudain, elle le vit se lever la chaise à la main. Comme s'il ne pouvait pas la laisser là-bas ! Partagée entre l'envie de le regarder de près et celui de jouer l'indifférence, elle finit par lever la tête. Il avait retiré ses lunettes et des yeux noisette tachetés de points verts croisèrent les siens. Malicieusement, il lui glissa.

— Bleu. Je me demandais de quelle couleur étaient vos yeux.

Ses joues s'empourprèrent. Elle remarqua au passage une alliance que l'homme ne cherchait même pas à cacher. Certainement un homme marié ordinaire avec une famille ordinaire, mais un regard pas ordinaire du tout ! Il sortit de sa poche une carte qu'il déposa à côté de la tasse, et remit ses lunettes. Elle examina le devant du carton où trônait un logo ressemblant étrangement aux symboles yin et Yang, avec un nom John Doe. Le temps qu'elle lève les yeux, il avait disparu. Un sourire aux lèvres, elle relut le nom. Elle avait lu suffisamment de polars pour savoir que John Doe était le nom qu'on donnait à ceux qui ne pouvaient être identifiés. Le petit malin s'amusait ! Retournant la carte, un numéro de téléphone était tracé à l'encre noire, avec une mention valable que 72h.

Présomptueux, le monsieur ! Haussant les épaules, elle se leva, attrapa son sac et partit, non sans avoir laissé au serveur un généreux pourboire, et la fameuse carte.

Quelques mètres plus loin, elle sentit quelqu'un l'attraper par le bras. C'était le serveur.

— Mademoiselle, vous avez oublié quelque chose, lui dit-il en lui tendant la carte. Et merci pour votre générosité.

Aurait-elle pu échapper à son destin si ce jeune

homme ne lui avait pas rapporté cette carte de visite ? Si elle n'était pas allée prendre un café ce jour-là ? Si elle était restée sur sa première intuition et avait balancé le papier dans la poubelle du café ?Aurait-elle pu lui échapper ou devait-elle impérativement passer par lui pour devenir ce qu'elle était aujourd'hui ?

Chapitre 2

Maïleen

Toute petite déjà, Maïleen se battait pour des causes justes. Déléguée de classe depuis l'école primaire, elle défendait avec force la veuve et l'orphelin. Elle était invincible, une « grande gueule » comme disaient ses copines, ou plutôt elle donnait l'impression de l'être. Petite dernière d'une fratrie de quatre enfants, dont elle était la seule fille, elle avait dû faire son trou au sein d'une famille, certes aimante, mais habituée aux garçons. Son statut de « fille » entourée de trois frères n'avait pas été simple à porter. Pour ses parents qui n'étaient que des ouvriers, elle n'était jamais aussi « bien » que les grands. Elle apprit à se forger un masque derrière lequel les larmes ne coulaient qu'en cachette. Nul ne pouvait déceler sa vulnérabilité qu'elle cachait, cette flamme éteinte dans son regard.

Les années avaient passé, Maïleen avait pris de l'assurance, et pourtant, elle se sentait toujours la « petite » soeur qui n'arrivait pas à la cheville des hommes. Ces jours-ci, elle était particulièrement énervée sans trop savoir pourquoi. Peut-être parce que dans quelques jours, elle allait fêter ses quarante ans et cette pensée la stressait. Une moitié de vie. Un bilan qui n'avait rien de bien positif. L'angoisse lui serrait l'estomac. Pour tout arranger, elle avait une tête à faire peur. Elle ne supportait même plus de s'attarder devant le miroir. Ce n'était pas qu'elle était laide, loin de là, mais elle se sentait vieille de l'intérieur. Pourtant, elle n'avait aucune charge familiale, pas le moindre gamin avec un nez qui coulait, qui se serait agrippé à ses collants pailletés. Les gosses, ce n'était pas pour elle. Elle ne les supportait pas. Heureusement que son horloge biologique avait sonné le dernier round. Elle avait choisi depuis longtemps le célibat, la vraie liberté avec pour seule devise : « Faire ce que je veux quand je veux ! ».

Maïleen s'était lancée corps et âme dans le travail, c'était sa drogue. Avocate, elle se battait pour ses clients, ne lésinant pas sur le temps qu'elle leur

accordait. Elle croyait en l'humain, à la seconde chance que chacun méritait. Un faux pas, tout le monde pouvait le faire un jour et la punition ne devait pas être pire que le délit. Elle était là pour cela. Elle croyait moins en la justice trop lente, tellement devenue administrative qu'elle en avait perdu son empathie. Trop d'innocents se retrouvaient mis en examen pour de mauvaises raisons. Elle ne le supportait plus. Faisait-elle une sorte de burn-out ? Tant de magistrats craquaient. Elle s'installa sur un tabouret afin de prendre son petit-déjeuner, un bon jus d'orange, quelques viennoiseries et un café serré. Ses pensées dessinaient les traits d'un homme. Pourquoi celui-ci, et surtout pourquoi maintenant ? Elle avait rangé son souvenir dans un tiroir dont elle avait jeté la clé. Après lui, elle n'avait plus jamais aimé, se contentant de rencontres d'un soir afin de garder l'impression d'être toujours vivante, mais elle avait refusé toutes attaches. Certains hommes sont pires que des vampires assoiffés de sang. Ils vous sucent jusqu'à ne laisser qu'une écorce vide. Qu'était-il donc devenu, ce monstre ?

Parfois, elle se posait la question sans vouloir connaître la réponse. Après tout, elle était à l'origine de leur séparation. Ce n'était pas comme si elle s'était fait plaquer. Elle avait choisi la rupture, pas la suite. Depuis le début, leur relation avait été tellement étrange. Ils s'étaient aimés avec passion durant huit mois, ponctués de moments magiques où il avait fait d'elle une reine et de périodes violentes où elle avait perdu pied. Mais la vérité, c'était qu'il était tellement fascinant ! Ce n'était pas qu'il était beau, même s'il dégageait de par sa grande taille un charme rassurant. Elle en était tombée follement amoureuse comme on pouvait tomber dans une crevasse recouverte de neige, imprévisible. Pourtant le doute l'avait envahi, petit à petit, se glissant tel un poison dans ses pensées. Il y avait eu ces jours sans nouvelle, ces rendez-vous annulés, cette interdiction formelle de le contacter, ces sautes d'humeur, cette violence psychologique, puis physique. Elle avait supposé qu'il était marié même s'il n'arborait aucune alliance. Cela ne la dérangeait pas. Elle ne cherchait pas un homme pour lui passer la bague au doigt. Elle voulait qu'il lui

dise la vérité. Jamais il ne le fit, oscillant entre l'ironie et le cynisme lorsqu'elle tentait d'aborder le sujet. Elle en prenait alors plein la figure, se faisant traiter de jalouse. Elle ne l'était pas, même si elle l'avait suivi un soir. Elle avait perdu sa trace à une bifurcation. L'avait-il volontairement semée ou n'avait-elle simplement pas été assez rapide ? Maïleen se savait aimée. Il ne cessait de lui dire, lui assurant qu'il serait toujours là pour elle quoiqu'il advienne. Elle l'avait cru. Les zones d'ombre se faisaient pourtant de plus en plus nombreuses, ses silences également. La situation devenait nocive. Elle choisit de mettre les choses à plat, espérant qu'il allait se dévoiler, pour elle. La discussion tourna au drame. Il la laissa parler sans un mot, sans la supplier, sans lui dire qu'il ne pouvait vivre sans elle. Devant une telle absence d'émotion, elle lui avait dit que tout était fini, un peu comme une bouée de sauvetage, celle de la dernière chance. Il l'avait regardé, puis avait lancé .

— Personne ne me quitte. Jamais.

Elle s'était mise à pleurer, s'était excusée. Il l'avait saisie par le bras et avait serré tellement fort qu'elle en avait conservé la marque durant des jours.

— À partir de maintenant, je serai ton pire cauchemar. Je te hais.

Elle avait cru que ces menaces n'étaient juste que des mots dits sur l'instant. Il n'en était rien. Sa vie était devenu un véritable enfer. Au début, John avait tenté de la séduire de nouveau, c'est du moins ce qu'elle croyait. Mais ce n'était qu'un jeu de manipulation. Les cadeaux se transformèrent en bombes, des menaces virent le jour. Maïleen se fit agresser un soir. Elle savait que c'était lui qui avait commandité cet acte. La peur devint sa seconde peau. Elle devint une ombre qui frôlait les murs, qui évitait de sortir sauf pour aller travailler. John ne lâchait rien, continuant à avancer ses pions. Le dernier la mit à terre. Cette ordure constitua un dossier qu'il envoya au barreau informant ses supérieurs qu'elle avait laissé filtrer des informations sur les procédures en cours contre de l'argent. Elle n'avait aucun moyen de se défendre. C'était sa parole contre cet envoi anonyme magnifiquement orchestré. Il l'avait mis échec et mat.

Elle perdit son emploi. C'est ainsi qu'elle choisit de partir, de fuir, lâchement. C'était Hier. Il y a cinq ans.

Elle avait tout abandonné. Tous ceux qu'elle aimait, tout ce qu'elle avait construit. Elle toucha le fond, puis se releva. Elle n'allait tout de même pas mourir pour une telle pourriture. Elle se reconstruisit ailleurs, prit le nom de jeune fille de sa mère, le prénom de sa grand-mère. Les aiguilles de l'horloge tournèrent. Le temps n'est au final qu'une illusion, simplement là pour rendre la douleur moins insupportable. La haine avait remplacé l'amour. Elle savait qu'un jour elle allait reprendre cette partie d'échecs où John ne lui avait pas laissé le temps de poser son dernier pion et cette fois, c'est elle qui ferait tomber le roi. Définitivement.

Chapitre 3

John Doe

Petit déjà, j'aimais le pouvoir, cette sensation de réduire les autres à ma merci. Des psychiatres vous parleront certainement d'une blessure d'enfance, mais moi, je sais qu'il n'en est rien. J'ai été un enfant désiré, trop peut-être, de ces gosses de vieux qui s'apercevant un jour que l'horloge tourne, se sont empressés de devenir parents. Parce que cela se fait. Parce que c'est bien. Ils voulaient un garçon. Coup de chance, je ne fus pas une fille. Je deviens le centre de leur couple, la preuve de leur amour qui pourtant partait en désuétude. Mon père, je ne faisais que le croiser. Il travaillait beaucoup, était important. Je me souviens de sa main m'ébouriffant les cheveux lorsqu'il rentrait, du regard de ma mère sur lui. Plus grand, j'ai compris que nous ne l'intéressions guère et que ses maîtresses lui prenaient tous ses moments de libre. Je m'en suis contenté. J'avais tout l'amour de ma mère, cet amour exclusif, presque étouffant, qui suffit à me convaincre que j'étais un enfant exceptionnel. Au fil des ans, ses effusions maternelles me laissèrent de marbre. Elles servaient juste mes objectifs.Je me savais beau, intelligent, limite surdoué. Rien ni personne ne pouvait me résister. Je voulais quelque chose, je l'obtenais. J'étais fascinant, déroutant. Je le voyais dans le regard de mes professeurs ou de mes camarades. Était-ce ce côté mystérieux que je m'étais façonné ou ce que l'on pouvait lire dans mes yeux ? Même adulte, je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui a réussi à soutenir mon regard, enfin, presque jamais à bien y penser. Quant aux filles, elles auraient toutes vendu leur âme pour une nuit avec moi. Fin stratège, je me suis contenté d'être un bon élève, discret et poli, endossant le costume de bon camarade, serviable, me rendant indispensable. Puis, je renversais les rôles, et sans que l'autre s'en rende compte, il devenait ma chose. J'en faisais ce que je voulais. Des jouets vivants entre mes mains. Il faut bien le dire, je me lassais vite de tout ce que l'on m'achetait. C'était un des problèmes d'avoir tout. Je n'avais plus de désir ni

d'attente. Alors ces copains, quelle opportunité ! Des marionnettes vivantes ! Ma mère était également l'une d'elles. J'ai vite compris qu'elle était disposée à céder à mes moindres caprices. Lui laisser croire que je l'aimais était tellement facile, mais au fond de moi, je la méprisais. Je subissais sans rien dire ses petites manies, ce foulard ridicule qu'elle me mettait chaque matin autour du cou par peur que j'attrape froid, son côté intrusif lorsque je faisais un choix. Mes parents étaient des gauchistes friqués, de ceux qui mettaient leur gamin dans les écoles publiques par conviction. Je me suis donc frotté aux différents milieux sans pour autant me risquer à y laisser un pied. N'importe comment ma mère veillait au grain et sélectionnait mes amis ou plutôt mes marionnettes, devrais-je dire. Je m'en moquais. Je n'ai jamais connu ce que les autres appellent l'amitié. J'aimais que l'on m'aime, mais je n'arrivais pas à ressentir la plus petite émotion réciproque. C'est ainsi que j'ai appris à faire semblant, à être l'ami que l'on voulait que je sois, l'indispensable. Quant à la gent féminine, elle était si prévisible. J'ai fait mes premiers essais avec la bonne, une jeune femme portugaise que mes vieux avaient embauchée « au black » et que je faisais tourner en bourrique. Je n'hésitais pas à la menacer régulièrement si elle résistait à mes caprices. N'importe comment, ma mère ne l'aurait jamais crue. Il était tellement plus facile pour eux de croire leur fils chéri. J'ai vite percuté qu'une fille sans papier n'irait pas se plaindre, alors lorsque ma puberté m'a titillé, c'est elle qui en a fait les frais. Les filles de mon collège ne me faisaient pas bander. Elles étaient fades, insignifiantes. Je me souviens encore de ce jour où Conchita, c'est ainsi que je l'appelais, était occupée à faire des crêpes dans la cuisine. Elle portait une robe légère qui ondulait sur ses fesses à chaque fois qu'elle faisait sauter une crêpe. Pour la première fois de ma vie, j'ai senti un désir foudroyant, une envie de soumettre ce postérieur insolent. Mon pénis était raide et dur, presque douloureux. Cette paire de fesses m'appelait. Je me suis approché de Conchita, ai soulevé l'ourlet de sa robe faisant apparaître une culotte noire ce qui ne fit que m'exciter davantage. Elle me demanda de cesser, ce qui doubla mon désir.

Je baissai mon pantalon et frottai simplement mon sexe contre cette culotte, tout en lui chuchotant à l'oreille de continuer ses crêpes sinon je la faisais renvoyer sur le champ. Sentir le tissu interdit effleurer mon pénis me fit jouir immédiatement. J'ai attrapé une crêpe que j'ai enfournée dans ma bouche, puis tapé son postérieur comme je l'avais vu faire dans les films. Je me sentais surpuissant. Je venais de me trouver une nouvelle marionnette ! Quel pouvoir ! Il ne m'avait plus jamais quitté. Jusqu'à aujourd'hui.

Journal de Maria

Septembre 1979

Je commence aujourd'hui ce journal, ma nouvelle vie en France. Je suis native d'Amadora au Portugal, et je m'appelle Maria. J'ai choisi la France pour gagner de l'argent pour aider ma famille. J'ai trouvé par le biais de bouche à oreille un boulot chez une famille à Paris qui recherchait quelqu'un pour s'occuper du petit de dix ans et de la maison. Je suis tellement heureuse ! C'est sûr qu'à la capitale, ce n'est pas la chaleur du Portugal et cela me manque tellement, mais sinon, j'aime beaucoup ce pays, les quais de Seine, les petits bars.

C'est tellement merveilleux de prendre un nouveau départ, de se sentir libre. Je suis heureuse !

Juillet 1985

Je n'arrive pas à écrire dans ce journal tellement mes journées sont remplies. Je n'arrête pas ! J'ai même du mal à réaliser que je viens de fêter mes vingt-quatre ans hier, loin de ma famille et je me sens bien seule. J'aime beaucoup la France, mais pour moi les anniversaires doivent être festifs. C'est pour moi les gros gâteaux de mamã, avec la montagne de cadeaux. Je bosse tellement que mes amies se comptent sur les doigts d'une main. Madame m'en demande toujours plus, chaque jour. Elle dit que c'est parce que, elle, elle travaille trop et n'a plus de temps pour s'occuper de son immense maison. Entre nous, je l'ai surprise vendredi avec un homme bien plus jeune qu'elle embrassait à pleine bouche. Pauvre monsieur ! Il est tellement gentil, effacé. N'empêche que je m'en veux souvent d'être partie, mais il n'y a plus de travail chez nous, et puis, je suis plutôt bien chez les Maréchal. Ils sont gentils avec moi, m'ont installée dans une minuscule chambre de bonne, très cosy où je me sens bien. Je vais chez mes patrons tôt le matin et je rentre « chez moi » tard après avoir servi le dîner. Mes patrons habitent un hôtel particulier et même s'ils ont d'autres employés, je suis responsable de plusieurs pièces, de la cuisine et théoriquement du

petit Amaury. Pour ce dernier, je ne m'occupe plus vraiment, il a quinze ans et est déjà bien autonome. J'en ai passé des heures avec lui ces dernières années, il était adorable avec ses cheveux bouclés, puis il a grandi. Il est maintenant grand et fort, c'est un beau jeune homme. Il passe tout son temps au second étage où ses parents lui ont installé une pièce pour jouer à ses jeux vidéos. Il est souvent à traîner dans ma cuisine, à me regarder. Cela me met très mal à l'aise. Ce n'est pourtant toujours qu'un enfant, mais quelque chose dans son regard me donne la chair de poule. J'en ris toute seule. J'en ai touché un mot à Madame qui m'a juste dit qu'il avait bon goût. Je sais que je suis plutôt jolie, que je ne suis que la bonne et que je dois m'occuper de mes affaires, mais tout de même, cette famille devrait un peu plus s'occuper de lui. Je n'ai pas à juger, mais il manque d'amour, il a tout ce qu'il veut, mais cela ne remplace pas l'essentiel. Dois-je pour autant lui trouver des excuses ? Je reste tout de même très mal à l'aise, car ce petit a un regard vicieux. Dernièrement, je faisais des crêpes tranquillement, et il est venu se frotter contre moi, enfin, j'en rougis encore, c'est bien pire que cela. Il a éjaculé sur mes fesses, heureusement que j'avais une culotte. J'hésitais entre lui retourner la poêle sur le visage, en parler à sa mère ou me taire. J'ai choisi la dernière option, par pure lâcheté, par peur de perdre mon travail. Et puis, je me suis dit que ce n'était pas bien méchant, un gosse paumé qui découvrait sa sexualité. D'une certaine façon, Amaury me fait penser à mon petit frère. N'empêche que c'est tout de même de la sale graine ce gosse ! J'ai fini par me confier à Gérard, le majordome, qui m'a dit d'éviter de me retrouver seule avec monsieur Amaury et qu'il allait le surveiller.

Octobre 1985

L'été s'est bien passé. Les patrons sont partis avec leur fils dans le sud. J'adore vraiment Paris, pourtant depuis leur retour, je ne viens plus travailler avec le même plaisir. Même si Gérard n'est jamais loin, je commence à avoir peur du jeune Amaury. Il y a quelque chose qui n'est pas net chez lui, une lueur

diabolique dans le regard. Lorsqu'il me croise, son regard s'allume, un regard d'homme. Je ne dois plus le considérer comme un enfant. Je me demande vraiment comment cet enfant peut s'avérer aussi différent que son père. Il faut dire qu'il est gentil le patron. Il vient régulièrement le mardi soir, pour discuter. Il ne me demande rien même s'il me caresse un peu les jambes mine de rien. Il dit se sentir très seul, que sa femme ne s'intéresse plus à lui, qu'elle travaille trop. Il est pourtant plutôt bel homme. C'est amusant, car il est jaloux en plus ! Cet été, j'ai rencontré Julio lors d'une soirée portugaise. On s'est plu immédiatement. Martial Maréchal n'a pas du tout apprécié et m'a même menacé de me renvoyer au Portugal. J'ai halluciné ! C'est mon patron, mais ce n'est pas mon amant. J'essaie juste d'être gentille avec lui, mais il ne va tout de même pas me dicter ma vie. D'un autre côté, pas question que je retourne maintenant au pays. Mes parents ont trop besoin de cet argent que je leur envoie tous les mois. Comment pourraient-ils payer les médicaments pour la maladie cardiaque de papa ? Je me sens tellement coupable. Je ne sais plus quoi faire.

Mai 1986

Ma vie est plutôt calme. Monsieur Maréchal père a maintenant pris l'habitude de venir deux soirs par semaine. Il m'apporte toujours un petit cadeau. Je l'aime bien même s'il est très vieux. Il va fêter ses soixante ans dans quelques jours. Parfois il se contente de me parler. Il ne me touche pas. Peut-être parce qu'il n'y arrive plus. Alors, je l'écoute. Il est tellement gentil, bien plus que sa femme et son fils. Il n'a vraiment pas une vie facile, le pauvre. J'ai fait une rencontre il y a deux mois, il s'appelle Julien, c'est un gentil garçon qui me fait une cour très moyenâgeuse. Cela me touche. Il part un an aux États-Unis pour terminer son cursus universitaire. Je l'envie vraiment ! Comme j'aimerais pouvoir reprendre mes études. Je sais que je suis loin d'être une idiote ! Peut-être un jour …

Chapitre 4

Sandrine

Comme tous les jours, Sandrine arriva chez elle sur les coups de dix-huit heures. Sa vie était rythmée comme du papier à musique. Elle avait ainsi l'impression de vivre dans une normalité sécurisante. Elle avait trente-cinq ans depuis quelques semaines et sa vie se résumait à trois mots boulot, métro, dodo, sauf qu'à la place du métro, elle avait opté pour une petite voiture tout équipée qui lui permettait de ne pas côtoyer la foule. Il y a huit ans, elle était devenue ochlophobique. Cela n'avait pas toujours été le cas. Il y avait un « avant », un temps où elle serait allée à un concert de rock même écrasée dans la fosse, un temps où les transports en commun ne lui faisaient pas peur. Depuis l'Autre, tout avant changé. Un peu comme si des nuages gris menaçaient sans cesse son ciel. Elle avait consulté plusieurs spécialistes, testé de nombreuses thérapies très à la mode comme l'hypnose, mais cette sensation de suffoquer au milieu d'une foule ne la quittait jamais. Avant elle était directrice commerciale pour une agence de publicité, jeune femme active, ambitieuse et dynamique, avant elle avait une vingtaine de personnes sous ses ordres. C'était avant. Maintenant, elle travaillait à mi-temps thérapeutique dans les sous-sols d'un hôpital, s'occupant des corps, leur redonnant un semblant de dignité. Elle préférait leur présence réconfortante à celle des humains. Elle croisait régulièrement le regard perplexe des brancardiers. Que faisait donc une aussi jolie femme seule toute la journée en compagnie de cadavres ? Ils devaient la prendre pour une folle. Lorsqu'elle avait changé de vie, elle avait obtenu sans problème une formation de thanatopracteur. Vu son précédent niveau d'études, elle n'avait eu aucun mal à valider les épreuves théoriques. Certains de ses collègues n'avaient pas supporté la formation plus d'un mois, refusant de s'occuper d'une personne décédée. Elle, au contraire, prenait un véritable plaisir à redonner figure humaine à des individus dont la mort avait laissé des traces. N'importe comment, la mort ne lui faisait pas peur.

Elle était inéluctable, inscrite dans le processus du Destin. Le jour où nous naissons, nous savons que nous allons devoir mourir un jour, que ce soit dans quatre-vingts ans ou quelques semaines, alors pourquoi se prendre tant la tête ? Sandrine adorait maquiller le disparu avec des cosmétiques adaptés pour le rendre présentable à la famille. Elle râlait contre ces soins de moins en moins demandés pour cause d'incinération du corps ou simplement de l'âge avancé du mort. Il lui arrivait de pleurer lorsqu'une jeune vie fauchée se retrouvait entre ses mains. Elle pestait alors contre cette injustice. Ces cartes tirées au hasard qui comme un château de sable font s'effondrer tout un édifice. Elle-même en était la preuve. Elle avait vécu, elle avait joué, elle avait tout perdu. Qui pouvait se douter en croisant le regard ambré de cette jolie brune qu'elle avait eu une vraie vie un jour ? Même elle ne s'en souvenait plus ou plutôt faisait semblant d'avoir oublié. Parfois il y a des souvenirs si douloureux que notre mémoire va sagement les enfermer dans un petit tiroir dont on s'empresse de jeter la clé.

Il fut un temps où elle était si jeune, si insouciante. Elle avait obtenu avec brio son diplôme de HEC et intégré « the desing pub », une société franco-américaine. Elle se savait belle, avec une confiance en elle inébranlable enchaînant réussite sur réussite.C'est là qu'elle l'avait croisé à une soirée, l'Autre. Il y a des rencontres qui semblent magiques au premier regard. Si on en croit certains livres, ce serait simplement une retrouvaille « des âmes ». Cela n'avait pourtant pas été le cas avec cet homme. Elle était tranquillement occupée à boire un verre de rosé lorsqu'elle l'avait vu. Séduisant, silencieux, observant les convives comme s'ils n'étaient que des animaux en cage, avec un petit air narquois. Spontanément, elle l'avait détesté ! Sandrine n'aimait vraiment pas ce type de personne donnant l'impression à son entourage de se sentir minable. Elle ignora le regard posé sur elle toute la soirée jusqu'à ce que Anaïs, une de ses collègues, l'interpelle pour lui présenter « un homme charmant ». Elle appuyait tellement sur ce mot que la jeune femme faillit bouffer de rire. Elle lui chuchota à l'oreille que c'était un gros investisseur.

On se serait cru dans un roman à l'eau de rose. Un sourire amusé sur les lèvres, l'homme lui serra la main d'une poignée ferme l'air de dire : « Je sais ce que tu penses. » Sandrine dessina son plus beau sourire tout en le foudroyant d'un regard de glace.

« Même pas en rêve ! ». Comment s'était-elle pourtant retrouvée dans son lit quelques semaines plus tard ? Elle-même n'en revenait toujours pas de sa stupidité. Il lui avait envoyé des fleurs à son travail dès le lendemain avec une carte où était marqué un prénom, John, pas un seul mot ne l'accompagnait, rien. Malgré tout, l'absence de numéro de téléphone l'avait intriguée. Tel un poisson, elle avait été ferrée. La curiosité, c'est quelque chose ! Elle avait attendu, elle ne savait pas quoi, mais elle avait attendu. Et puis un soir, elle l'avait vu, là, dans le même bar. Elle avait accepté de sortir avec une copine et n'arrivait pas à suivre la conversation animée de son amie qui heureusement était si bavarde qu'elle n'attendait jamais de réponse à ses questions. Elle avait le regard fixé sur cette table où l'homme sirotait un cocktail rose et bleu, sans la quitter des yeux. Tour à tour, elle s'était sentie rougir puis pâlir avec l'horrible impression de ne porter aucun vêtement. Que devait-elle faire ? Partir ou bien rester ? Elle s'était retournée pensant croiser son regard. Il avait disparu ! Pourquoi s'était-elle sentie soudainement humiliée, abandonnée ? Elle ne le connaissait même pas ce type ! N'empêche qu'il lui avait bousillé le moral ! Une semaine plus tard, il était là, à la sortie de son travail. Négligemment appuyé contre un lampadaire, il l'attendait. Elle s'était arrêtée ne sachant quelle attitude adopter, puis s'était avancée. Il lui avait montré sa voiture du doigt. Elle s'était installée sans dire un mot. Il avait conduit en silence jusqu'à un hôtel de luxe. Ils étaient montés, toujours sans parler, s'étaient déshabillés, avaient fait l'amour sauvagement. Elle s'était endormie. À son réveil, il était parti avec juste une note : « Tout est payé. Profites-en ! John». Elle avait pensé ne jamais le revoir. Elle fut donc surprise en recevant un bouquet de fleurs accompagné d'une enveloppe couleur ciel, stipulant la date, l'heure et l'endroit. Elle ne savait jamais à l'avance quand le rendez-vous aurait lieu ni

où. L'hôtel n'était jamais le même. Alors elle attendait. Jouer avec l'attente était un vrai pouvoir dont John usait et abusait. Sandrine était devenue totalement dépendante, pire qu'une drogue. Elle pensait John, elle vivait John, elle respirait John. Elle aurait dû être heureuse. Elle ne l'était pas. Elle n'avait plus de vie à tel point qu'elle commençait à développer de sérieuses crises d'angoisse à l'idée de voir du monde. John était l'amant parfait, amoureux, mystérieux, terriblement changeant également. Elle l'aimait à en crever, aurait donné sa vie pour lui. Et puis un jour, plus de John. Disparu ! Envolé ! Elle l'avait cherché. Partout. Avait imaginé le pire. Était même allée jusqu'à engager un détective privé. Sans succès. C'était comme s'il n'avait jamais existé. Brisée. Il l'avait brisée. Il l'avait laissée telle une écorce de bois échouée sur la plage. C'était hier, il y a six ans …

John Doe

Sandrine n'était pas le genre de femmes qui m'attirait. Trop sûr d'elle, trop dominatrice, mais à croquer le même type de donzelles, l'attraper dans un de mes filets s'avéra mon nouveau défi. La séduire fut facile. Elle ne demandait que cela. Par contre la détruire fut bien plus compliquer. Il faut reconnaître que les débuts de notre relation furent intenses. Sexuellement, c'était de la bombe ! Elle était totalement libérée et je n'avais même pas besoin d'insister, elle était toujours partante. En quelques mois, elle était tellement amoureuse que j'étais devenu sa drogue.Volontairement, je lui donnais rendez-vous les jours où elle donnait une conférence ou lorsqu'une urgence familiale l'aurait obligé à partir. Elle me choisissait toujours. Je constatais avec jouissance des cernes noires se dessiner sous ses yeux, une perte de poids également. Elle amorçait par amour pour moi son autodestruction. Un jour, je ne l'ai plus contactée. Je n'ai pas immédiatement coupé le contact. Il me fallait savoir si j'avais réussi. Bingo ! Elle était anéantie, brisée. J'ai eu la sensation d'atteindre le sommet du pouvoir, un peu comme avec Maria. Détruire une femme vulnérable n'est pas difficile, dompter une lionne est beaucoup plus

complexe. Tiens, justement il y a quelques jours, j'ai croisé une rousse sur les quais de Seine, en voilà une qui m'intrigue, une nouvelle marionnette.

Chapitre 5

Nathalie

Issue des beaux quartiers, elle aurait pu s'appeler Marie-Chantal ou Éléonore, mais ses parents étaient fans de Bécaud. Elle porta donc le prénom : Nathalie. Vivant dans un hôtel particulier du VIIe arrondissement, face à la tour Eiffel, elle n'avait fréquenté que des enfants de son milieu, usant ses culottes sur les chaises des écoles privées les plus huppées. Nathalie n'était pas belle au sens puriste du terme, trop grande, trop charpentée également, elle devait son charme à des yeux immenses qui semblaient lui manger tout le visage. Une coupe au carré très classique lui donnait un air de madone. Comme toutes les jeunes filles de bonne famille, elle rêvait au fond de son lit du prince charmant, beau, mais légèrement « bad boy ». Il arriverait, faute de cheval blanc, sur une moto ronflante et l'emporterait loin de sa condition. Elle en tomberait éperdument amoureuse jusqu'à la fin de ses jours, comme dans les romans qu'elle lisait. Elle en rencontrait des garçons, bien sur eux, riches, qui plaisaient à ses parents, mais tellement fades ! Elle aimait l'argent, les belles robes, comme tout le monde, mais les soirées mondaines l'ennuyaient. Nathalie avait un secret. Elle peignait ses émotions sur des toiles dans le grenier, loin des regards. Quand elle lançait la couleur sur le papier, elle se transfigurait. Elle était une autre. La pointe du pinceau, la dureté de la brosse, la lumière. Elle n'était plus cette jeune femme formatée. Sa blouse grise qui lui descendait jusqu'aux pieds était couverte de taches multicolores qu'elle se refusait à nettoyer. C'était son âme qui avait transpiré et elle voulait laisser cette marque indélébile. Nathalie dessinait l'amour, peignait l'amour, vivait l'amour au travers de ses oeuvres. Elle avait suivi la voie autorisée par sa famille, des études de philosophie. Ce qu'ils ignoraient, c'était qu'elle séchait souvent pour assister à des cours d'arts dans le bâtiment voisin. Là, elle se sentait vivante ! Elle y apprit les techniques les plus sophistiquées, dessina à partir de modèles vivants. Sa créativité était unique, à tel point que son professeur

proposa d'exposer ses toiles. Elle signa Stella, car pour elle, peindre, c'était un peu toucher les étoiles. Elle devint dans l'ombre « un nom », refusant d'associer le moindre visage à ses expositions. Souvent, elle y traînait incognito, toujours surprise d'entendre les spécialistes parler de ses tableaux, de ce qu'ils représentaient.

Combien de fois avait-elle eu envie de leur taper sur l'épaule pour leur dire qu'ils se trompaient complètement, que ce qu'elle avait peint c'était l'amour, juste l'amour qui avait séché ses pleurs et cette douleur qui la consumait.Et puis un jour, à la soirée organisée pour ses vingt ans, elle le vit. Elle se sentait jolie dans cette robe virginale, vaporeuse, avec ces fleurs fraîches plantées dans ses cheveux. Ses parents avaient invité le gratin, des ministres, des juges, des médecins, des chefs d'entreprise, et elle portait l'étiquette « à marier » sur le front. Elle virevoltait avec légèreté passant d'un invité à un autre, sans s'attarder, une flute de champagne à la main. Elle le vit et sut que ce serait lui. Il était attablé au bar avec nonchalance, tout de noir vêtu hormis une cravate rouge sang, et il la regardait avec intensité, avec tellement de force qu'elle se sentait soudain exister. Il ne prononça pas un mot, ses yeux parlaient pour lui. Elle avait l'impression d'être nue sans pour autant être vulnérable. Il s'approcha, lui prit la main et l'invita à quitter la pièce, un doigt sur ses lèvres. Elle sourit. Elle l'entraîna vers les cuisines afin de monter par un escalier dérobé vers les étages. Arrivée devant la porte de sa chambre, Nathalie plongea ses yeux dans ceux de l'homme, à la fois glacials et emplis de désir. Il l'observait avec intérêt. Il n'avait pas prévu cette option, mais soudain un avenir se dessinait. Il avait l'âge de fonder une famille. C'était important pour son image. Nathalie était parfaite, inexpérimentée, son passeport pour les hautes sphères. La dernière marche qui lui manquait. Il l'embrassa jusqu'à ce qu'elle le supplie de lui faire l'amour. Les jours suivants, il fit envoyer des fleurs, chaque jour, à profusion. Il n'en fallait pas plus pour qu'elle tombe follement amoureuse persuadée qu'il était son évidence. Elle ne pouvait s'imaginer que son amant avait un coeur de pierre et qu'elle n'était juste

qu’un pion, rien de plus, sur le grand échiquier de son ascension. Leur mariage couronna les rêves de Nathalie, resplendissante dans une robe blanche avec une traîne de plusieurs mètres. On aurait dit la princesse Diana. Des destinées presque semblables, celles de petites filles qui ont trop cru aux contes de fées.

Chapitre 6

John Doe

Il m'en a fallu des manigances en tous genres pour arriver au sommet. Tout a commencé avec Nathalie. Au début, je me suis pris au jeu de cette rencontre, adapté à cette famille qui m'a accepté les bras ouverts. Tel un caméléon, je me suis fondu dans leur décor, devenant ce qu'ils voulaient que je sois, simplement pour obtenir ce que moi, je désirais. J'ai rempli mon rôle à la perfection, le jeune homme amoureux fou de la belle héritière. On se serait cru dans une de ces romances de Harlequin que lisait ma mère. Le jour où je lui ai passé un énorme diamant au doigt, j'ai su que j'avais déjà gagné. Personne n'a appris que j'avais contracté un crédit exorbitant pour payer cette affreuse bague, mais le jeu en valait la chandelle, et surtout mes dettes furent intégralement remboursées après les noces. Nathalie était si heureuse, presque touchante. Ce regard nostalgique qu'elle avait par moment, cette fragilité me rendaient dingue. Beau-papa organisa un mariage somptueux, avec les plus grands de ce monde. Sa fille rayonnait. Cela lui suffisait. Lors de notre retour de voyage de noces, il me proposa dans son entreprise un poste à responsabilités. Je fis semblant d'hésiter, par principe. Puis je devins de plus en plus indispensable, tout en restant dans l'ombre. Le jour où Charles Edouad est né, le vieux me nomma à la tête de la société. Je devenais le président-directeur général d'une entreprise qui avait des ramifications dans toute l'Europe. Il voulait du temps pour s'occuper de son petit-fils. La vie est cruelle puisqu'il décéda quelques semaines plus tard, dans un accident de voiture. Sa fille hérita de tout. Heureusement, les affaires ne l'intéressant pas, elle me laissa les pleins pouvoirs. J'ai mis des années à grimper les marches pour arriver où j'en suis. C'est tellement plus facile de rester caché lorsque l'on veut manipuler les autres. Ceux qui croient que les hommes de pouvoir sont ceux qui font les gros titres des médias se trompent. Le vrai pouvoir est celui de l'ombre et le mien est illimité. J'ai failli leur rire au nez lorsque George

Filton m'a dit avoir proposé mon nom pour un poste de sénateur. Je sais que peu importe le parti politique, je saurai me fondre dans le gouvernement en place. Devenir un parlementaire ne m'a jamais attiré, alors pourquoi ai-je accepté ? Certainement mon ego, et puis le pouvoir, encore une fois. Contrôler le travail de l'État est jouissif. S'ils savaient tous ces imbéciles qui s'apprêtent à voter pour moi que je possède sur chacun d'eux un dossier croustillant. Ils ne sont que des marionnettes.
J'ai donc fini par accepter leur proposition, jouant les modestes. L'élection d'un sénateur reste discrète, se faisant sans clip, sans meeting, juste sur la renommée. Je n'ai eu aucun mal à convaincre ayant été à une certaine époque président d'une assocition d'un territoire rural où j'avais implanté une nouvelle branche de mon entreprise. Tout se déroulait donc à merveille, jusqu'à hier. Depuis, je me sens pris au piège. Dire que je jubilais hier matin lorsque David m'annonça que les statistiques en interne montraient que j'avais le soutien de 78% des grands électeurs. Du « jamais vu » ! Il faut dire que grâce à beau-papa, j'avais déjà croisé la plupart d'entre eux à une partie de golf, à une soirée ou une partie de poker privé. Tout allait bien, et voilà que cette photo virale me met dans le pétrin. Elle fait exploser les Likes sur Tweeter ! Bien sûr, nul ne peut deviner que c'est moi. Un sexe ordinaire avec juste une légende : « Quel homme important se cache derrière ce pénis ? ». Pourquoi je me prends autant la tête ? Qui peut faire le lien ? Peut-être parce que pour la première fois, je me sens vulnérable. Je déteste Internet pour cet usage, ragots, cancans, tout prend vite un engouement incontrôlable. J'en ai des sueurs froides. Je ne pense pas que mes électeurs, tout aussi corrompus que moi, y trouvent à redire, mais avec les réseaux sociaux, tout est possible.

Et puis, toujours la même question qui me vient à l'esprit. Qui se cache derrière ce Tweet ? Qui a osé prendre en photo mon zob ? Je n'arrive pas à avaler cette trahison. J'ai passé ma vie à tromper Nathalie, sans jamais laisser aucune trace, même pas le moindre préservatif. Comment une telle chose est-elle

possible ? Il me faut trouver un mensonge crédible qui fera rire tout le monde et retournera à mon avantage cette situation. Je ne dois pas oublier que je suis à juste un pas de devenir un des 348 sénateurs français !

Chapitre 7

Orane

Soixante-douze heures. Rien n'est pire qu'un compte à rebours. Bien sûr qu'elle n'allait pas le rappeler. Ce serait stupide ! Elle avait vu son alliance et les mecs mariés, elle les fuyait comme la peste. Pourquoi alors ne cessait-elle de tourner et retourner cette carte comme si elle était aussi collante que du chewing-gum. Plusieurs fois elle composa le numéro sans jamais oser. Il faut de l'audace. Elle n'en avait pas. Il ne restait plus qu'une heure et le délai aurait expiré. C'était pourtant tellement facile, il lui suffisait de lancer le papier dans la poubelle à la manière d'un lancer au basket, et l'histoire serait classée. Seulement, il fallait bien l'avouer, sa vie était morne, sans intérêt depuis des semaines. Son dernier amoureux était parti faire le tour du monde sac à dos. Il ne lui avait même pas proposé de l'accompagner. La bonne nouvelle, c'est qu'elle n'avait pas eu le coeur brisé. Il avait juste saigné quelques jours. N'empêche que… Elle avait bien envie de passer cet appel. Juste pour savoir ce qu'il voulait ou ce qu'il aurait voulu peut-être. Au fond elle ne savait pas vraiment. Elle avait juste la sensation qu'elle ne devait pas louper cet instant. Et s'il ne se souvenait plus lui avoir donné sa carte de visite ? N'allait-elle pas se sentir encore moins bien ? Après tout, qui avait-il de pire ? Cela faisait des semaines qu'elle tournait en rond toute seule à la limite de la déprime. Sa chef avait appelé ça le burn-out automnal, elle préférait l'appeler « le mal de vivre » comme dans la chanson de Barbara. Allez, se dit-elle, j'y vais. Elle composa le numéro. Ses mains tremblaient. Elle entendit la sonnerie une fois, deux fois, à la troisième il décrocha. D'une voix chevrotante, elle prononça son « allo ».

« Ah oui », dit son interlocuteur à l'autre bout du fil, sans un mot de plus. Bêtement, elle dit : « C'est moi ! ». Elle entendit un grand éclat de rire.

— Des « C'est moi », j'en connais beaucoup !

Elle se sentit rougir, heureuse de ne pas le voir face à elle.

Comme c'était gênant ! Comme elle était stupide !Comme elle se sentait une fois de plus ridicule. Elle allait raccrocher, lorsqu'il répliqua.

— Jeune fille, je suis prêt à parier que vous êtes la lectrice aux yeux bleus de la terrasse rencontrée il y a plusieurs jours. Ce serait un plaisir de pouvoir enfin discuter avec vous. Voulez-vous prendre demain un café au même endroit ? Treize heures. J'y serai.

Sans qu'elle puisse prononcer un mot, la conversation venait de se terminer. Elle resta comme une idiote le portable collé à l'oreille, n'entendant plus que le bip annonçant que l'autre était déjà loin. Un intolérable sentiment de solitude la saisit à la gorge. Elle aurait voulu lui dire qu'elle ne voulait pas de ce rendez-vous même si elle en crevait d'envie, se sentant comme prise au piège. Elle n'était pas une de ces filles qui enlevait sa petite culotte au moindre sourire racoleur. Sans réfléchir, elle composa un SMS :

« Je ne sais pas ce que vous cherchez, mais je ne suis pas le genre que vous vous imaginez ».

Quelques secondes plus tard, une réponse bipa : « Je ne cherche rien puisque je vous ai trouvée ».

Elle avala sa salive avec difficulté. Troublée, elle commença à rédiger quelques mots puis les effaça. Elle irait au rendez-vous ! Pas question de se dégonfler cette fois !

John Doe

Elle a osé. Je n'y croyais plus. Sa voix était ponctuée de trémolos terriblement aguichants. Sa peur caressait mes oreilles. Magnifique ! Ce petit oisillon sauvage sera bientôt à moi. Elle semble encore si jeune, si naïve. Une vraie bouffée d'oxygène lorsque l'on commence à être blasé. Nathalie m'ennuie à mourir. Même faire l'amour avec elle s'avère une corvée. J'ai quarante ans et la sensation de ne plus être moi. Je possède tout, mais il me manque l'excitation, l'enivrement. Personne n'arrive à ma hauteur dans le monde des affaires, je suis le meilleur et je gagne à tous les coups. Le pouvoir de l'argent est terrible, car il ouvre toutes les portes tout en nous enfermant dans une prison. Elle, avec ses yeux bleus qui me

rappellent ceux de ma première institutrice dont j'étais secrètement amoureux, elle, je la veux. Plus que cela ! Je veux qu'elle devienne ma chose. Elle a vu mon alliance et pourtant a passé cet appel. Nul besoin de me façonner cette fois un personnage comme je le fais avec ces femmes qui passent dans mes bras juste pour avoir une promotion ou le prestige de baiser avec le grand patron. Je veux une femme qui m'aime, prête à tout. Une femme que je vais pouvoir détruire. Vivement demain !

Orane

La nuit lui avait semblé une éternité. Elle s'était endormie, à bout de fatigue, sur les coups de six heures pour se réveiller en sursaut vers midi. Elle devait annuler. Cette certitude tournait en boucle dans sa tête. Elle ne pouvait aller à ce rendez-vous avec cette tête de demeurée. D'un autre côté, peut-être allait-elle rater le rencard du siècle ? Elle n'avait rien d'exceptionnel et des filles dans un café il allait en croiser des centaines. Il lui suffisait de mettre un peu de fond de teint et les marques disgracieuses laissées par une nuit sans sommeil disparaîtraient. Restait la tenue, que mettre ? Ne pas choisir un vêtement trop avenant, car cela ferait « style poule » qu'il devait fréquenter. Rester soi, lui disait toujours sa mère, ne pas faire semblant d'être ce que l'on n'est pas. Sortant de la penderie un jean noir et un tee-shirt blanc, elle sourit. Ils feront l'affaire. Elle ébouriffa ses cheveux, attrapa sa paire de Timberland et son blouson, sans oublier un bouquin si jamais elle devait l'attendre, et claqua la porte. Pas question de faire demi-tour. Tel un zombie dans Walking Dead, elle prit le métro sans un regard pour le monde qui la bousculait. Son cœur menaçait de s'arrêter à chaque battement tellement elle l'entendait cogner dans sa poitrine. Terrible la peur. C'est notre pire ennemi. Elle paralyse, tétanise. Elle est incontrôlable. Elle commença à respirer avec difficulté, avec cette impression de manquer d'air. Précipitamment, elle bondit hors du wagon. Il fallait qu'elle se reprenne. Le stress lui donnait les joues rouges et les mains moites. Un rapide regard sur sa montre lui indiqua qu'elle

avait vingt minutes d'avance. Parfait. Son inconnu n'était pas arrivé. Elle commanda un café lacté et ouvrit nonchalamment son livre. En voilà un objet bien utile ! D'abord on peut se cacher derrière, l'avantage d'avoir emporté un grand format et non un livre de poche, ensuite cela donne une contenance, l'impression de faire moins bête, même si ce n'est qu'une impression, et surtout cela ne fait pas la pauvre fille qui attend son rendez-vous la langue pendante. Et puis, le bouquin était plutôt bon, à tel point qu'au bout de quelques minutes, l'intrigue lui fit tout oublier. Elle sursauta lorsqu'elle sentit un souffle sur sa nuque.

— Je vois que ce roman est passionnant !

Rougissante, une fois encore, elle bafouilla une explication sur l'héroïne de son livre qui vivait une aventure extraordinaire. Voyant que l'homme était toujours debout, elle lui fit signe de s'assoir. Tel un félin, il s'installa face à elle, vêtu avec soin d'une veste bleu marine, assortie à une chemise et d'un jean noir. Un mélange audacieux de légèreté et style. Rien ne devait être laissé au hasard, se dit-elle. Cette fois, beaucoup plus sûre d'elle, elle le détailla, s'attardant sur son regard où une petite lueur amusée scintillait, sur sa bouche bien dessinée avec une dentition parfaite. Il n'y avait pas à dire, John était un beau spécimen, ressemblant un peu aux héros de ses romans. Le serveur l'interrompit pour déposer un second café. John porta la tasse à ses lèvres et but une gorgée et engagea la conversation.

— Alors, jeune fille, que faites-vous dans la vie hormis lire des romans d'amour ?

— Je prépare une licence de psycho à la fac.

Intrigué, il l'interrogea.

— Vous voulez devenir psychothérapeute ?

— Je n'en sais rien, répliqua-t-elle en haussant les épaules. Je suis une bonne élève, mais je n'arrive pas à me projeter dans le monde du travail. Ne croyez pas que je suis une fainéante ! Pas du tout ! Je travaille plusieurs après-midi par semaine dans un magasin pour avoir un petit revenu. Je vis encore chez ma mère. Et vous ?

Un sourire fut la seule réponse.

— Un petit copain ?

Elle éclata de rire.
— Vous savez, les garçons ! J'ai eu quelques amoureux, mais ils passent leur vie sur des ordinateurs à jouer à des jeux de plus en plus addictifs. Moi, ce que j'aime, c'est bouquiner au calme. Et puis, je n'ai pas la taille mannequin qui attire les jeunes de ma génération. J'avoue que les heures à faire du jogging ou à suer dans une salle de sport, ce n'est vraiment pas ma tasse de thé. Vous par contre ?
— Vous êtes incroyable, rétorqua John les yeux pétillants de malice. Vous n'avez nul besoin de changer, vous êtes superbe. Vos yeux sont magnifiques, un bleu extraordinaire.
— Je les tiens de ma mère, dit-elle bêtement.
— Votre mère doit-être une personne merveilleuse, parlez-moi d'elle …
Au bout d'une heure, elle commença à se sentir mal à l'aise. L'homme était beaucoup plus âgé qu'elle, et elle ne pouvait occulter son regard appuyé. De quoi pourrait-elle bien parler maintenant ? Ils n'échangeaient que des banalités, surtout elle venait de prendre conscience qu'elle ne savait toujours absolument rien de lui. Elle lui avait raconté son enfance, banale, son adolescence, tout aussi peu digne d'intérêt, mais n'avait pas réussi à lui faire cracher une seule confidence. C'était terriblement gênant, comme l'impression de se mettre toute nue face à une personne qui refuse d'enlever son manteau. Ses pensées furent interrompues par la sonnerie d'un portable. John s'excusa et se leva pour répondre. Il revint et déposa un billet sur la table, puis caressa avec douceur la joue de la jeune femme.
— Le travail m'attend. Ce n'est que partie remise.
Elle hocha la tête comme perdue, déstabilisée par ce départ précipité. Lui-même sembla hésiter, comme s'il attendait quelque chose. Elle se racla la gorge et dit :
— Je m'appelle Orane.

Chapitre 8

Maïleen

Les réseaux sociaux, une vraie calamité ! Maïleen se posait souvent la même question fallait-il suivre ces nouveaux moyens de communication ? Peu de personnes échappent à cet engouement même ce qui était plus rare. Elle avait beau creuser dans tous les sens, elle n'avait qu'une seule certitude, ce siècle avait l'obligation de passer par Internet, ne serait-ce que pour payer ses impôts, recevoir ses feuilles de paie, accéder à ses comptes bancaires. Sans le Net, pas de communication possible, pas de trace non plus de certaines transactions. Le téléphone lui-même n'était plus l'option principale. Les réseaux sociaux dirigeaient le monde au travers des influenceurs, des rumeurs, des tweets. Elle-même, pourtant réfractaire, s'était laissée plusieurs fois prendre à ce piège en rentrant du travail. Fatiguée, elle s'était enfoncée dans son canapé, avec un bon chocolat au lait, et machinalement avait plongé dans cet univers virtuel. Ne pensant rester que cinq minutes, elle avait réalisé lorsque Morphée lui avait fait de l'oeil qu'elle avait passé la soirée à surfer. Conclusion, Internet était terriblement chronophage. Depuis ce matin, justement, ayant une journée de congé, elle répondait à des tweets virulents, indignée par des propos d'anonymes sur la lenteur du système judiciaire. Ces derniers attaquaient les avocats, leur reprochant de ralentir les procédures pour une question financière. Comme si c'était sa profession qui faisait la pluie et le beau temps ! Agacée, elle passa aux tweets mis en avant et poussa soudain un hurlement. Non, ce n'était pas possible ! Dire qu'elle l'avait cherché durant des années, sans succès et là … elle éclata de rire. Il n'y avait aucun doute, c'était bien « SON zob » ! Incroyable ! Elle ne pouvait se tromper ! Il était caractéristique avec ce petit grain de beauté sur le prépuce. Il lui avait tellement souvent mis sous le nez comme un trophée qu'il était gravé dans sa mémoire à jamais. Alors comme ça, monsieur John, monsieur l'invisible, avait laissé traîner son anatomie dans des mains peu scrupuleuses. Maïleen fut prise d'un fou

rire qui la plia en deux. Les larmes dégoulinaient sur ses joues tellement la situation était cocasse. « Quel homme puissant se cache derrière ce pénis ? » Le côté pervers des réseaux sociaux est qu'une rumeur qui y commence ne s'arrête que lorsque la supposée victime est à terre. Déjà plus de deux millions de partages ! Tout était dans ce mot « puissant » qui faisait saliver le peuple. Ainsi, John était une personnalité. Maïleen alla se servir un grand verre d'eau. Il allait falloir qu'elle ait les idées claires. Elle était à deux doigts de découvrir l'identité réelle de son John, et se demandait comment elle allait réagir. Parfois, on désire tellement quelque chose que face au dénouement, on reste figé. Le contacter ? Mais pour lui dire quoi ? Qu'il avait été son pire cauchemar et qu'elle voulait comprendre pourquoi il s'était autant acharné ? Cela avait-il au fond de l'importance ? Elle était comme ces personnes qui ont perdu un être cher et qui n'arrivent pas à faire leur deuil. Certains jours, elle le haïssait, d'autres, elle aurait fait n'importe quoi pour le revoir juste une fois, pour lire dans ses yeux le remords, la culpabilité. Sa sœur lui disait régulièrement que c'était de l'orgueil. Peut-être avait-elle simplement envie de le faire souffrir à son tour, mais comment toucher un homme comme John ? À bien y réfléchir, qui avait-il de pire pour un type à l'ego démesuré que de voir son pénis placardé sur Internet ? Maïleen pouffa de nouveau tellement la situation était cocasse. Une vague de nostalgie l'enveloppa. Ah ! Comme elle l'avait aimé !

Ils s'étaient rencontrés par hasard. Elle flemmardait en bord de Seine, regardant les péniches passer. C'était une belle journée de printemps, les robes laissaient le soleil caresser les jambes. Elle avait fermé les yeux. Elle était bien. Un toussotement l'avait tiré de sa rêverie. Un homme, plutôt « pas mal », sans l'être trop, se tenait devant elle lui cachant les rayons qui la réchauffaient. Un peu agacée, elle lança un « oui » pas très encourageant. L'inconnu s'assit à ses côtés sans rien dire. Intriguée, elle le fixa.

— Que puis-je faire pour vous ?

— Célibataire ? répondit-il.

— Ce ne sont pas vos affaires !

— Cela peut le devenir …

Maïleen s'était levée d'un bond. Voilà qu'elle était tombée sur un dragueur à deux balles. Certes, elle n'avait rien contre un coup d'un soir, mais elle détestait ce type d'hommes, suffisants, sûrs d'eux. De plus, elle n'avait pas de temps à perdre. L'homme la rattrapa par le bras.

— Laissez-moi une chance !

— Vous sautez sur toutes les femmes que vous voyez, demanda-t-elle.

— Seulement sur celles pour qui j'ai le coup de foudre, lui susurra-t-il à l'oreille.

Haussant les épaules, elle se détendit et amusée lui dit.

— On va chez moi prendre un verre, juste un verre pour faire connaissance ?

L'homme éclata de rire, lui baisant les doigts, non sans lui avoir glissé une carte dans son décoletté et partit. Elle s'était retrouvée comme une cruche émoustillée et éconduite. Son orgueil en avait pris un sacré coup. C'était bien la première fois qu'un homme refusait ses avances. Elle regarda mécaniquement la carte où étaient gravés un numéro de téléphone et un nom « John Doe ». Elle grimaça. Il se fichait d'elle ! Elle avait vu il y a quelques années la série américaine John Doe où le personnage principal du film s'était vu attribuer ce patronyme suite à une amnésie. Là-bas, aux States, John Doe était donné par les autorités aux victimes non identifiées. Il avait beaucoup d'humour ce monsieur !

Plusieurs semaines avaient passé, la rencontre oubliée, lorsque par hasard, retrouvant le gilet qu'elle portait ce jour-là, elle dénicha le carton intact, juste un peu plié. Elle composa le numéro de portable, amusée que le Destin se rappelle à elle. Aucune réponse. Elle tomba sur la messagerie et laissa un message.

« Hello John Doe, toujours frileux pour venir squatter une heure ma casa ? ».

En avait-elle vraiment envie ? Elle n'en était pas certaine, mais l'homme avait piqué sa curiosité, et Maïleen détestait les échecs. Elle était une battante, ne vivant que pour sa propre réussite, quel qu'en soit le prix. Major de promotion de l'ENM, école nationale

de la magistrature, elle avait rejoint, le diplôme en poche, une association d'aide aux victimes. Depuis six mois, elle avait monté avec une consoeur son propre cabinet. Adorant son métier, elle ne comptait pas les heures, ne gardant que peu de plages de temps libre. Depuis combien de temps n'avait-elle pas fait l'amour ? Comme disait souvent son copain Tony : « Bientôt le ramoneur ne pourrait plus rien faire pour toi. ». La vibration de son téléphone coupa ses réflexions peu catholiques. Un numéro inconnu.Certainement encore un de ces opérateurs d'un fournisseur d'énergie ou d'Internet auxquels elle raccrocherait immédiatement au nez. Son « allo » peut engageant était révélateur.

— Ouille, je pense avoir fait un faux numéro. Je tentais de joindre une merveilleuse rouquine aux yeux verts qui m'a proposé un rendez-vous.

— Appelez-moi Maïleen, rétorqua-t-elle, c'est le nom de la femme rousse dont vous parlez monsieur John Doe. Elle vous attend au 6 rue des Thermopyles. Dans une heure.

Elle raccrocha.

John Doe

Le destin est incroyable ! Je n'avais pas prévu de partir en chasse et voilà qu'en sortant d'une réunion bien pénible avec de gros investisseurs suédois, je suis tombé sur une sacrée nana. J'avais besoin de réfléchir à leurs offres et besoin de marcher en longeant le bord de Seine. J'étais parti du pont des arts, un endroit que j'adore non loin du Louvre, puis j'ai avancé sans but jusqu'à cet instant où une chevelure flamboyante a attiré mon regard. Je n'ai rien vu d'autre que cette couleur qui semblait s'embraser au soleil, une envie incontrôlable de me perdre dans cette forêt de lumière. Une fois le contact établi, je dois admettre que la demoiselle n'avait pas qu'une chevelure resplendissante.Des yeux dont les reflets faisaient penser à des joyaux. Mais la beauté n'est pas tout. J'ai immédiatement capté au fond de son regard une petite lueur tremblante, celle qui dit en silence : »Je ne sais pas qui je suis, je ne sais pas si je te plais, je n'ai tellement pas confiance en moi, mais toi, tu sais, et peut-être que tu vas allumer ma

flamme et mon espoir. » Cette vulnérabilité, cachée sous ce masque d'assurance, j'adore ! Cela me ramène tellement à Conchita. C'est ce que j'appelle le charme des innocentes. Voulant se montrer à la hauteur, elle m'a proposé de passer chez elle. Pauvre petite chose en manque d'amour prête à se jeter dans la gueule du grand méchant loup. J'avais déjà en tête tout ce que je pourrais lui faire subir aussi bien sexuellement qu'amoureusement, mais j'ai refusé malgré mon excitation. Aucune proposition ne devait venir d'elle.

Je dois impérativement rester le maître du jeu. C'est à moi et à moi seul d'avancer mon pion en premier. La vie est comme un grand jeu d'échecs où celui qui déplace son pion en premier gagne. Je suis patient. J'ai attendu. Elle a fini par appeler. Tellement prévisible ! Elles appellent toujours.

Elle m'a fixé un rendez-vous dans un superbe quartier parisien. J'en salive par avance. Pauvre petite biche dont je ne vais faire qu'une bouchée. On va jouer Maïleen une partie qui va être mémorable !

Journal de maria

6 juin 1987

Je viens de rentrer chez moi, tel un zombie. Monsieur Amaury m'a violée. J'ai toujours dit que ce gamin avait le diable au corps. Je ne l'ai pas vu venir, cela s'est passé si vite. Gérard était sorti fumer une clope me sachant sur le point de partir. Il était là, dégoulinant de sueurs, revenant certainement du sport. Je ne sais pas ce qui lui a pris, mais il a sorti son membre en érection et m'a demandé de lui faire une fellation. J'ai cru à une blague et j'ai refusé. Curieusement, je n'avais pas vraiment peur, c'est peut-être ce qui l'a incité à passer à l'acte. Il était tellement fort que je n'ai pas réussi à le repousser. Je ne suis plus vierge, mais je n'ai pas pour autant de petits amis ces derniers mois. L'agression a été brutale, violente, une pénétration que je n'ai pas pu empêcher. Amaury m'a salie, frappée, mon nez s'est cassé. Je sentais le sang couler. Et moi, je suis restée là, immobile, sans pousser un cri, telle une serpillière, comme si je flottais au-dessus de mon corps, comme si ce dernier ne m'appartenait pas. Lorsqu'il avait terminé son affaire, ma main a mécaniquement attrapé le couteau avec lequel Amaury m'avait menacé. J'ai essayé de le tuer. Je n'ai réussi qu'à lui érafler la main, suffisamment pour l'entendre hurler et tenter d'éviter que la blessure saigne trop. J'ai ainsi pu me précipiter vers la porte, indifférente au sperme qui coulait le long de ma jambe. J'avais tellement honte. Je me suis précipitée sous la douche à m'en faire saigner la peau, à tout faire pour enlever son odeur.

3 juillet 1987

J'ai du mal à aller travailler. À chaque fois que je vois l'endroit où il m'a violée, je me mets à trembler. J'évite de le croiser, mais les rares fois où cela arrive, il me scrute tel un aigle prêt à foncer sur sa proie. Je ne dors plus la nuit. Je vis dans la peur. Rien n'est pire que la peur, elle s'infiltre et ne lâche plus sa victime. Je ne veux pas être une victime. J'ai

toujours été forte. Je ne peux laisser cette peur diriger ma propre vie. Je dois apprendre à supporter son regard, à le soutenir, à ne pas montrer qu'il m'a complètement démolie. Je veux qu'il voie que malgré ce qu'il m'a fait, il n'a aucune emprise sur moi.

26 août 1987

Toute la famille est partie en vacances depuis plusieurs semaines. Je peux souffler, me retrouver, tenter d'oublier, même si ce n'est vraiment pas facile. Parfois, je m'écroule en pleurs lorsque je suis seule. Je suis assez sensible en ce moment. Je n'ai pas une super forme. Toute cette histoire a dû sacrément me travailler ! On dit que le corps parle à notre place. Depuis plusieurs jours, je ne cesse de vomir sans arrêt. Je commence à m'inquiéter ! Je vais prendre rendez-vous chez mon médecin.

28 septembre 1987

Je sors de chez le toubib. Je suis anéantie. Ce n'est pas un cancer, comme je le pensais, ni un virus. Ce devrait donc être une bonne nouvelle ! Et bien pas du tout, je suis enceinte de mon violeur. J'ai immédiatement décidé de me faire avorter. Ils ont refusé. Ils m'ont fait une échographie. Je l'ai vu ce têtard, je voulais le tuer. J'en ai voulu à la terre entière ! Aucun médecin n'a cru à mon histoire de viol, argumentant que j'étais trop jolie pour être honnête, que je voulais simplement poser des problèmes à une famille riche. Ils m'ont humiliée. C'est comme si j'avais voulu être responsable de ce viol, comme si c'était mon choix. Qui peut comprendre que je ne veux pas de cet enfant ? Que j'ai peur de ce qu'il sera ? Qui peut m'assurer que le gène de la violence ne va pas se transmettre ? Que vais-je devenir ?

Chapitre 9

Nathalie

Certains arrondissements parisiens font rêver. C'est souvent le cas du seizième arrondissement où vivait Nathalie, dans un de ces quartiers bourgeois au coeur du village d'Auteuil. Sa maison, bien cachée à l'abri du regard, ferait pâlir plus d'une personne qui ne soupçonnerait pas une telle merveille dans la capitale. Le jardin était immense et elle passait de longues heures à s'occuper de ses rosiers. Elle aurait pu laisser ce travail au jardinier, mais cette activité lui faisait un bien fou. Perdue dans ses pensées, elle n'entendit pas son fils aîné Charles-Edouard surgir à ses côtés. Ce dernier âgé d'une quinzaine d'années venait de se raser un côté de la tête histoire de provoquer ses parents. Faisant mine de ne rien voir, Nathalie avala sa remarque acide consciente qu'elle était en partie responsable de cette attitude. Avec Amaury, ils avaient opté pour un collège huppé non loin de chez eux à l'éducation catholique psychorigide. Charles Edourad ne cessait depuis de se comporter comme un gosse de riche imbuvable. Tout lui était dû. Il lui manquait certainement l'essentiel, car Amaury ne s'occupait jamais de lui.
Heureusement la petite dernière, Hermine, âgée de dix ans, la comblait de fierté. Nathalie n'avait pas eu la fibre maternelle et savait qu'elle pouvait compter sur la gouvernante. Pourtant elle aimait ses enfants, plus que tout, mais elle les aimait mal.
Elle céda à la demande de son fils lui réclamant de l'argent, priant pour que ce ne soit pas pour consommer de la drogue ou de l'alcool. Il avait grandi si vite ! Elle n'avait pas vu les années s'égrainer.
Il était loin le temps où elle rêvait du prince charmant ! Il avait troqué son carrosse contre une Jaguar noire et même si elle avait presque un château, elle s'y sentait bien seule. Son mari ne partageait plus son lit depuis des lustres, quant à la tendresse, elle ne savait même pas s'il avait su un jour la signification de ce mot. Elle s'y était accommodée. Mais voilà qu'on lui avait proposé de devenir sénateur, ce nouveau poste allait bouleverser sa petite vie tranquille. Elle savait

que ce nouveau poste allait le griser, qu'il allait toujours vouloir plus, plus haut. Elle refusait de voir un jour son nom sur des affiches, des journalistes hurler devant sa porte. Elle aimait ses moments de calme et de solitude.

Son portable vibra indiquant qu'une notification venait de s'afficher. C'était Garance, sa meilleure amie, peintre également, un peu commère, mais terriblement attachante. Elle ouvrit le message et faillit s'étouffer de surprise. Garance lui avait transféré un tweet en précisant que « la France entière regardait ». On y voyait un pénis avec une citation accrocheuse. Son amie avait rajouté : « Tu vois ce que je vois ! »

Bien sûr elle voyait et elle savait ! Ce ridicule pénis avec ce grain de beauté était celui d'Amaury ! Garance avait l'oeil. Il faut dire qu'elle avait joué à touche pipi un soir de réveillon bien arrosé où elle avait bien failli croquer le joujou le prenant pour un chocolat ! Les deux copines s'en amusaient très souvent ensemble. Une chance que Nathalie n'ait jamais été jalouse. Elle avait déjà fait une croix sur « l'homme de sa vie » à cette époque.
N'empêche que cette fois, elle riait jaune. En pleine campagne pour le poste de sénateur, cela faisait sacrément désordre. Qu'est-ce qui avait pris à Amaury ? Quelle inconscience !
Nathalie agrandit la photo hésitant entre fondre en larmes ou s'esclaffer. L'infidélité de son mari n'était pas un scoop, mais cette preuve médiatisée pouvait ruiner sa vie. Qu'allaient penser ses amies du club de Scrabble ? Et le directeur de l'exposition de Milan ? Quant à ses enfants, comment les protéger d'un scandale ? Elle imaginait Amaury tomber de son piédestal. L'humiliation suprême. Cette pensée la fit sourire. Une première ! Le manipulateur, manipulé ! Jouissif. Et si elle en rajoutait une couche ?
Elle composa, en se mordant la lèvre inférieure, le numéro de portable privé d'Amaury, et tomba sur sa messagerie où elle laissa un message cinglant.

« Assure- toi chéri que ton ridicule appendice qui circule sur le Net ne soit jamais relié à mon nom d'artiste sinon tu prends la porte ! N'oublie pas que tu as brûlé la chandelle par les deux bouts et l'argent

dans lequel tu pioches allègrement depuis des années est celui de ma famille. Sans moi, tu n’es rien ! »

Chapitre 10

Sandrine

Un traumatisme ne se voit pas. Il reste de ce fait souvent incompris faisant le bonheur de ces prédateurs qui ne font de leurs proies qu'une seule bouchée. Ils se travestissent de leurs plus beaux atours, peignant sur leurs lèvres leurs plus beaux sourires et partent à la chasse. Il leur faut juste trouver la victime idéale. Sandrine fut l'une d'elles. Elle l'avait enfin compris. Sa dernière thérapie lui avait ouvert de nouvelles perspectives. Plonger dans les tréfonds de son inconscient n'avait pas été facile. Puis il y eut le déclic, celui qui ouvre des portes. Elle avait pris conscience que l'ochlophobique n'allait pas disparaître par magie, peut-être même jamais, mais qu'elle avait maintenant la force et la détermination de réaliser un rêve, écrire. Sa maladie l'avait d'une certaine façon protégé des autres, un peu comme une carapace. Il était temps de s'en délester doucement, à son rythme. Son psychiatre lui avait conseillé de poser des mots sur ses mots, comme si l'écriture allait être un peu un médicament qui pourrait alléger son sac de pierres.Elle s'était alors lancée, timidement, puis avec frénésie. Ses mots noircissant sur une feuille lui permettaient de se réconcilier avec elle en se réinventant voire en se réalisant. Ce qui ne voulait pas dire qu'elle n'existait pas « avant », à l'inverse, c'était justement parce qu'elle « était», qu'elle « avait été », qu'elle pouvait aujourd'hui oser totalement se dépasser. Alors les mots jaillir sans limites, sans censure. Ils sortaient plus forts, le plus proche de la réalité. Tellement d'émotions trottaient dans sa tête, s'entrechoquaient, dansaient, riaient ou pleuraient. Et puis, il y avait également ces mots qu'elle voudrait que l'on entende, simplement parce qu'ils étaient importants. Sandrine sourit. Lorsqu'elle tentait d'expliquer son ressenti face à face, elle s'était aperçue que personne ne l'entendait, qu'elle bafouillait, pire qu'elle en avait honte. Là, ses mots, elle les traçait sur un joli papier puis les glissait dans une enveloppe qu'elle déposait à côté d'un corps pour la famille comme un cadeau. Entre chaque soin, elle

écrivait, sans relâche avec frénésie. Elle écrivait sur des carnets jusqu'à ce que son stylo ne marche plus. Elle n'en aurait jamais eu le courage avant. Elle se serait dit que c'était inutile, que personne n'allait s'y intéresser. C'était sa revanche sur l'Autre. Un pacte avec elle-même. Elle écrivait tout simplement pour exister, parce qu'au travers de l'écriture, elle gagnait ainsi sa liberté. Elle avait vu la photo du fameux tweet qui faisait s'interroger la France. Elle l'avait reconnu, le sexe de l'Autre, ce salaud. Dire qu'il y a quatre ans, elle aurait tout donné pour le plus petit indice qui l'aurait mené vers lui. Heureusement, elle avait dépassé ce stade et l'amour avait fait place à la haine. Elle le maudissait chaque jour, espérant tomber sur son corps à autopsier. Son psychiatre l'avait poussée à créer un site où elle pourrait offrir cette souffrance à toutes celles qui avaient également rencontré un monstre. Au début, elle ne laissait que quelques lignes, puis avait surpassé sa peur et sortit ses tripes. Chaque week-end, elle postait un article qui était partagé, commenté. Elle était devenue le symbole de la lutte contre tous les despotes, même des femmes #meetoo l'avaient rejointe. Nul ne connaissait son identité. Elle avait associé un forum à ce site. Des témoignages lui parvenaient régulièrement, parfois tellement proches de son propre vécu qu'elle en avait la nausée. Au début, elle avait voulu comprendre comment, elle, une personne équilibrée, avait pu devenir aussi dépendante. Sa thérapie l'avait amenée à s'interroger sur son enfance, sur le lien affectif avec sa mère, une femme adorable et bienveillante, mais qui n'avait jamais connu l'amour d'une maman, ayant donc eu des difficultés à en donner à son propre enfant, même si elle l'aimait plus que tout au monde. Ce besoin d'être aimée l'avait inconsciemment poussée à quémander l'amour des hommes, à n'importe quel prix. Il suffisait que l'on s'intéresse à elle, comme ce fut le cas avec John Doe. Ce salaud avait dès les premiers rendez-vous décelé cette faille, une petite ouverture menant vers une dépendance affective, et il s'en était servi. Il avait pris son coeur puis avait serré, serré, jusqu'à savourer le sang qui perlait. Ces rendez-vous qui la laissaient tellement vide étaient calculés. Il ne laissait rien au

hasard ni ses compliments, ni ses mots d'amour, ni ses remarques acides qui terminaient toujours une rencontre. Elle avait eu l'impression de donner, tellement et à sens unique, qu'elle n'avait pu supporter son départ. Il avait préparé pourtant cette fuite qu'elle n'avait pas voulu voir, soufflant le chaud et le froid, la malmenant, jusqu'à ces derniers contacts violents où il la laissait en larmes, le suppliant de l'aimer toujours. Elle avait ainsi signé son arrêt de mort ou plutôt la fin de l'intérêt de John. Fatigué par ses scènes, par cet amour inébranlable, il l'avait écrasée telle une merde sur le sol. Il l'avait mise sous emprise, avait pris les pleins pouvoirs, la manipulant avec des mots auxquels elle avait cru. Il avait joué avec elle, usant de toutes les contradictions possibles, en abusant à l'extrême. Au final, elle avait disparu au profit de cette passion destructrice comme si ce montre lui avait chuchoté à l'oreille : « Tu n'es rien sans moi. Tu n'existes pas. »

Aujourd'hui, elle était sortie de cette non-communication grâce à ses écrits. Elle n'avait pas encore franchi le dernier pas, jeter son masque, montrer son visage au monde, l'affronter, lui, le jour où elle le croiserait. La question était, en aurait-elle vraiment envie ? Il l'avait détruite. John n'était pas humain, il n'avait aucune empathie et de sur quoi, c'était un menteur invétéré. Elle avait cru en ses beaux discours. Quelle idiote ! Il était capable de renverser n'importe quelle situation à son avantage. Elle avait fini par se sentir coupable d'exister ! Sandrine ouvrit son ordinateur. Elle travaillait à mi-temps et de nuit, ce qui lui évitait de croiser les collègues de jour. Dans la journée, elle endossait son pseudo résilienceactive et pianotait sur Internet, quand elle n'écrivait pas. Justement dernièrement, un éditeur l'avait contactée pour publier son histoire. Elle y pensait depuis un bon moment ! Un livre pourrait aider tellement de femmes comme elle, des victimes de ces malades. Depuis quelques semaines, elle échangeait sur une messagerie privée avec une jeune femme *coeurbrisé*. Il existe des sympathies immédiates, souvent parce que l'on partage une même souffrance. *Coeurbrisé* était une de ces rencontres qui mettaient du sel dans une vie.

Sandrine se reconnaissait dans cette douleur sourde, lancinante, qui s'éternisait. Son vécu lui permettait de l'aider à ne pas couler. Leurs conversations étaient de plus en plus drôles, ponctuées de rires. La noyade de coeurbrisé semblait pour un temps éloignée.Une notification lui indiqua que son amie venait justement de lui envoyer un message sur la messagerie instantanée du site qu'elle s'empressa d'ouvrir.
— Salut *résilienceactive*, tu vas bien ?
— Bien *coeurbrisé*, et toi ?
— Ben, ça pourrait aller mieux. Tu sais, cette angoisse latente quand le passé remonte à la surface ?
— On en a déjà parlé ma belle, ne pas y penser !
— Là, c'est impossible ! Tu sais, le tweet partagé par des millions de personnes sur le type connu dont tout le monde parle? La photo en gros plan, c'est l'enflure qui a bousillé ma vie !

Sandrine derrière son écran avait changé de couleur. Elle était livide. Impossible, ne cessait-elle de marmonner en boucle. Elle aussi ! Elles n'étaient donc pas juste soeurs de douleur, elles étaient la victime du même enfoiré. Cela voulait donc dire que John Doe, SON John Doe était aussi l'homme qui avait détruit la vie de *coeurbrisé* ? Elle envoya à cette dernière une émoticône de soutien, se déconnecta, puis se leva. Les poings serrés, elle se mit à hurler sans pouvoir s'arrêter.

Extrait d'un des articles quotidiens à lire sur le site *résilienceactive.*

Amis lecteurs, ce site est pour vous. On ne choisit pas son destin ni ce qui va nous arriver. Parfois, tous nos espoirs s'envolent. Il suffit d'une seconde, un acte insoutenable, violent. Ces monstres sont impardonnables, mais nous devons apprendre à les reconnaître.
La parole est ouverte.
Le combat commence ! On ne lâchera rien, tous ensemble !

Chapitre 11

John Doe

J'ai un putain de mal de crâne ! Ce doit être la bouteille de Chivas que je me suis enfilée en rentrant. Nathalie était couchée. J'ai tout fait pour éviter de la croiser depuis son message. J'avais espéré qu'elle ne tombe pas sur ce tweet, elle qui n'est pas branchée réseaux sociaux. Je parie que c'est une de ses garces de copines, soit la petite blonde, cette oie blanche dont le corps crie « Prends-moi ! », la brune aux allures de garçon ou Garance avec qui j'ai failli forniquer. Je deviens parano, car comment auraient-elles pu faire le rapprochement avec moi ? Quoique, à bien y réfléchir, je parie que c'est cette garce de Garance qui en redemanderait bien ! Seulement, elle ne m'excite pas ! Elle a une trop forte personnalité, de type mante religieuse. Le type de femmes que je fuis ! Quelle tête, j'ai ce matin ! Et ces cernes ! Le mot « coupable » semble écrit sur mon front. Coupable de quoi ? D'avoir eu une belle érection prise en photo ? Entre nous, je pense que plus d'un homme de mon âge aimerait être aussi bien membré ! En occultant que « c'est moi », je suis plutôt admiratif face à ce pénis si vigoureux. Cela me remplit de fierté. ! N'empêche que je ne vois toujours pas qui a pris ce cliché à mon insu. Est-ce que cela peut me coûter mon siège de sénateur ? David, mon dévoué secrétaire, mon larbin en somme, ne le pense pas. Il y a bien eu l'affaire DSK, mais rien à voir. Je n'ai violé personne. J'ai juste mon sexe en gros plan à la place de ma tronche. Si ce pays était moins puritain, tout irait bien. Où est le problème ? Si je trouve celui ou celle qui a fait cela, je lui colle un procès dont il ne se remettra jamais ! J'ai un mal de crâne. Quand je pense à Nathalie qui ose me menacer, moi, cette petite grue que j'ai épousée, qui hormis me faire deux mouflets qui me coutent une blinde en écoles privées, n'a jamais été capable de satisfaire mes besoins, j'ai envie d'aller la réveiller et de l'étrangler. Après tout, c'est sa faute si j'ai sauté toutes ces poufs. Jamais aucune émotion lorsque je remplissais le fameux devoir conjugal. Je suis certain que seuls ses pinceaux

la font jouir. Rien de pire que de baiser avec une femme frigide. J'ai donc des excuses ! Le pire, ce sont les journalistes. Ils ne savent pas encore que c'est moi. Pour le moment, ils vont de suppositions en suppositions. Par chance, je suis toujours resté caché des médias. Autant les entreprises maréchal sont connues, autant ma tronche, personne ne l'a encore vue ou dans des petits journaux locaux où j'implantais mes succursales.Même actuellement, les élections sénatoriales n'intéressent pas le peuple. C'est une chance. Il ne faut pas me réjouir pour autant, car quand une affaire de sexe, de corruption, de vice s'affiche, l'homme politique le plus anonyme du pays se met à devenir une star des médias. Là, rien que le mot « homme puissant » en fait saliver plus d'un ! Les langues vont se délier, l'encre va pouvoir couler, et tous les politiciens vont être scrutés à la loupe. Même « entre nous », on va chercher à deviner à qui appartient l'objet du délit, car après tout, et si c'était le Président de la République ? On pourrait presque en rire ! C'est vrai que l'on ne va pas nous demander d'enlever notre froc face aux caméras, mais d'emblée certains zobs vont être éliminés. Je pense à celui de Richard qui se balade toujours à poil après une partie de golf dans les douches, pourvu d'un énorme appendice, le double de son cerveau, et Lucien avec sa zigounette ridicule qui le complexe. Ces deux-là ont déjà eu droit à quelques lignes dans un torchon à sandales, et seront éliminés. Mais dans quel merdier je me suis fourré ! Et maintenant Nathalie qui me coince, j'imagine le pire. Si elle me laisse tomber, je deviens un clochard, c'est elle « le pognon ». Dire que lorsque je l'ai rencontrée lors de cette soirée, c'est cette vulnérabilité qui m'a poussé vers elle. Bien sûr l'argent de beau-papa également, mais cette sensation d'avoir en face de moi une oie blanche, béate d'amour, c'était complètement grisant. Et voilà que maintenant, elle se rebelle ! Le monde à l'envers !Bien sûr elle a l'argent, mais c'est tout de même moi le président-directeur général de l'entreprise. Et puis, pas question que je divorce, son vieux avait concocté un contrat de mariage en béton. Si elle me quitte, je perds tout. Je ne sais pas pourquoi je m'inquiète ainsi inutilement. Elle ne peut me quitter. Aucune femme

ne me quitte. Jamais.

Je dois me reprendre. Dans la vie, j'ai toujours frappé le premier, anticipant les coups tordus, et cette fois, je me suis fait avoir comme un rat coincé dans un labyrinthe sans fin. Il paraît que ces sales bestioles finissent toujours par trouver la sortie, alors ne désespérons pas. Durant des années, j'ai conservé secrètement ma double vie. Je savais pertinemment que mon identité aurait pu fuiter après ma nomination, mais mon fidèle David aurait maîtrisé la situation, tandis que là, mon pénis qui se promène allègrement sur Internet, c'est un autre registre. Qui est ce redoutable ennemi ?

Chapitre 12

Orane

Depuis son dernier rendez-vous, la jeune femme comptait les heures, pire les minutes, dans l'attente d'un appel qui ne venait pas. Rien n'était plus frustrant que cette attente, cet instant suspendu où rien ne se passait, où tout pouvait se jouer. Des dizaines de scénarios se dessinaient alors, parfois ensoleillés, parfois noirs comme le charbon. Orane ne savait plus quoi penser. John ne lui avait même pas promis de la rappeler. C'était elle qui lui avait lancé telle une bouteille à la mer, « Je m'appelle Orane. » Quelle cruche ! Comment n'avait-elle pas percuté qu'il n'en avait rien à faire ? Il ne lui avait même pas demandé son prénom durant toute leur conversation. C'était tout de même le minimum. Et là voilà qui s'était mise à rêver au prince charmant. Il fallait bien avouer que John n'était pas mal du tout même s'il était un peu vieux, et surtout marié. Peut-être était-ce cela qui l'avait attiré, cette alliance, signe qu'il n'allait pas lui passer la bague au doigt. Quelle contradiction alors qu'elle se rongeait les sangs parce qu'il ne l'avait pas contactée. Elle avait essayé de le joindre, mais le numéro avait changé. Elle aurait dû être en colère de s'être fait blouser, à l'inverse, c'était l'inquiétude qui primait. Et si John avait eu un accident, s'il lui était arrivé un malheur, elle ne le saurait jamais. C'était tout, elle, toujours s'inquiéter pour les autres. Une grande rêveuse, c'est ce que disait toujours sa mère, un coeur pur. Elle se demandait bien à quoi cela pouvait lui servir. Elle n'arrivait pas à avoir une relation « classique », comme si inconsciemment, elle faisait fuir les garçons « biens ». Peut-être son physique ? Elle ne s'aimait pas, c'était vrai, alors comment les autres auraient-ils réussi l'aimer ? Elle était même très dure envers elle, s'autocritiquant devant ses amis de manière dérisoire qui faisait beaucoup rire ses interlocuteurs, et pourtant, s'ils savaient à quel point elle se faisait ainsi du mal. Quand l'inconnu, ce fameux John, lui avait fait ce compliment anodin sur ses yeux, elle s'était sentie tirer vers le haut. Un peu comme si on lui permettait

pour une fois de déployer ses ailes. Mais c'était encore une illusion. Le temps passait sans aucune nouvelle de John.
Et puis un jour, il appela. Elle ne s'attendait plus à cet appel. Il s'excusa, prétextant un voyage d'affaires, évoquant qu'il avait oublié son numéro. Elle le crut. Elle voulut le croire. Il lui proposa un dîner dans un restaurant huppé de la capitale où elle n'avait jamais mis les pieds. Elle, la rondouillarde, la fille que les copines de classe avaient souvent moquée ou harcelée, elle avait le rencard du siècle ! Elle mit des heures à trouver la tenue qui ne lui faisait pas de grosses fesses ou qui ne laissait pas ses seins déborder. Légèrement fardée, pour une fois, elle ne se sentait pas trop laide. Ses yeux brillaient et la rendaient jolie. Elle n'arriva pas la première. Il était déjà à une table, plongé dans la carte des menus. Elle remarqua la superbe femme sur la droite qui ne le quittait pas du regard et faillit faire demi-tour. Encore ce manque de confiance en elle. Elle se ressaisit. C'était avec elle qu'il avait rendez-vous ! Elle respira un grand coup et s'avança. Comme s'il avait perçu sa présence, John leva les yeux et sourit. Elle se sentit fondre littéralement. Il y avait tant de bienveillance dans son regard. Elle s'assit face à lui sans rien dire. Il prit la parole.
— Bonsoir Orane, vous êtes en beauté.
Peu habituée aux compliments, elle se mit à rougir, ne sachant quoi rétorquer. Elle finit par le questionner sur son voyage d'affaires sur lequel il ne s'attarda pas. Un couple avec un enfant vint s'assoir derrière eux. Le gamin faisait caprice sur caprice ce qui fit rire Orane.
— Vous avez des enfants, lui demanda-t-elle spontanément.
— Deux.
La jeune femme hocha la tête. Que devait-elle répondre ? Parler de l'alliance ? N'était-ce pas indélicat ? Heureusement, la serveuse arriva pour prendre la commande. John ne lui avait pas demandé son avis, comme s'il savait ce qu'elle aimait. Il se mit à lui parler du restaurant, de son histoire d'avant la guerre, puis de chaque plat qu'ils dégustèrent. Il avait demandé un vin léger qui lui faisait un peu tourner la

tête, elle qui ne buvait pas d'habitude. Mais était-ce vraiment le vin qui la troublait ? Il se proposa de la raccompagner, car il se faisait tard. Tout le long du trajet, elle ne cessait de se demander si elle devait le faire entrer, lui proposer un café. Elle n'en eut pas besoin. Il la suivit sans parler. Elle frissonna ne sachant si c'était de froid ou de désir, car elle n'avait qu'une envie qu'il l'embrasse enfin. Ce fut ce qu'il fit une fois qu'elle ouvrit la porte. Il l'attira contre lui, passa ses doigts dans ses cheveux et l'embrassa avec passion. Orane n'était plus vierge depuis longtemps, mais son expérience se limitait à des garçons de la fac inexpérimentés. John ne lui laissa pas le temps de réfléchir, il la coinça contre le mur, ouvrit le chemisier qu'elle avait sagement fermé, laissant jaillir des seins gonflés.
— Tu es magnifique, lui chuchota-t-il à l'oreille, et tu es à moi à partir de maintenant.
Il la prit avec violence, lui faisant presque mal, tout en murmurant des mots d'amour, ceux qu'elle avait lus dans les livres. Il ne lui demanda pas si elle avait eu du plaisir. Elle ne savait pas vraiment si c'était le cas. Elle savait juste qu'elle était belle ce soir, tellement belle qu'un homme, un vrai, lui avait fait l'amour. Il se rhabilla, effleura ses lèvres avec son doigt et dit :
— Attends-moi chaque soir. Peu importe si je viens ou pas.

Orane entendit la porte se fermer et ramassa sa culotte en dentelle qu'il avait déchirée. Elle rit toute seule. Aucun homme ne l'avait désirée ainsi. Elle s'était sentie tellement vivante entre ses bras. Peut-être que le vin y était pour quelque chose aussi ! Elle enleva tous ses vêtements et s'observa dans son miroir, comme si son corps avait changé, comme si ses bourrelets n'étaient plus un problème. Il l'avait trouvée « superbe », « splendide », « magnifique », des mots qui la faisaient danser.

Les semaines suivantes s'effeuillèrent comme dans un rêve. John passait quand il en avait envie. Parfois, il apportait le repas qu'ils partageaient ou ils faisaient simplement l'amour. Il apprivoisa son corps jusqu'à le

connaître par coeur, s'infiltra dans son âme. Elle se confia, beaucoup. Orane ne vivait que pour ces rencontres, même si certaines ne dépassaient pas vingt minutes. Elle était certaine que John était l'homme de sa vie, et pourtant jamais il ne lui disait qu'il l'aimait. Elle aurait donné sa vie pour lui. Seulement, il arrive toujours un moment où la lune de miel prend fin. Orane fatiguait d'attendre John tous les soirs. Elle n'avait que vingt- deux ans. Parfois, ses copines l'invitaient au cinéma et elle devait refuser au cas où John viendrait. Un jour, elle accepta une sortie pour l'anniversaire de sa meilleure amie. Son amant n'était pas venu depuis dix jours, et comme elle n'avait aucun numéro où le joindre, elle choisit d'aller s'amuser. Elle rentra vers les trois heures du matin. John l'attendait sur une chaise. Elle ne se demanda même pas comment il avait fait pour entrer. Il l'attrapa à la gorge, la poussa sur le lit et la viola. Il ne cessait de hurler : « Tu es à moi ! Tu m'appartiens ! Espèce de sale pute ! Ne recommence jamais ! » Orane pleurait autant de douleurs que de désespoir. Ses larmes ne firent qu'attiser sa colère, et il se mit à la gifler jusqu'à ce qu'elle perdre connaissance. Apaisé, John partit.

Le lendemain, lorsqu'Orane se réveilla, son visage lui faisait un mal de chien. Elle avait des bleus partout. Elle se traîna jusqu'à la douche où elle laissa l'eau couler avec la sensation qu'elle emportait ses rêves. John l'avait frappée, humiliée. Elle se souvenait de ces mots pires qu'une lame de rasoir : « Espèce de garce ! Tu dois être à ma disposition quand j'ai envie de te baiser. Tu n'es qu'une grosse truie à mes ordres. Je te méprise. » Elle se remit à pleurer, de honte, de dégoût, de rage. Tout se mélangeait dans sa tête. Il s'était moqué d'elle depuis le début. Elle avait imaginé le grand amour, mais il n'existait pas, pas pour les grosses comme elle. Elle pensa à en finir, à s'ouvrir les veines, mais elle n'en avait pas le courage. John ne l'aimait pas. John ne l'aimait pas. Elle allait devoir vivre avec.
Et pourtant, quelques heures plus tard, on sonna à sa porte. C'était le fleuriste qui apportait un énorme bouquet de fleurs avec une carte : « Excuse-moi pour

hier, j'ai beaucoup de problèmes au travail. Je t'aime mon petit lotus bleu. »
Alors Orane oublia tout. Elle mit ses fleurs dans un vase et chanta, malgré les bleus sur son visage qui la faisait grimacer. Il lui avait écrit « je t'aime ». Il l'aimait. Après tout, il avait le droit de la frapper. Elle n'aurait pas dû sortir. Elle avait désobéi. Une femme amoureuse ne fait pas ce genre d'erreurs. Elle appartenait à John.
Peu importait les coups. Peu importait la douleur. John l'aimait !

Chapitre 13

Nathalie

Un dernier regard sur sa toile, une petite imperfection, là, minuscule, mais qui gâchait tout. Décidément aujourd'hui, Nathalie n'y arrivait pas. Amaury la fuyait depuis deux jours, et cette réaction puérile lui tapait sur les nerfs. Elle voulait une explication ! Bien sûr qu'elle savait qu'il la trompait. Elle se souvenait encore de la première fois où elle avait ouvert les yeux. C'était il y a onze ans. Amaury passait plusieurs soirées par mois à l'extérieur pour son travail. Elle n'avait jamais mis cela en doute. Et puis, il avait fallu ce grain de sable, minuscule qui avait fait dérailler une vie parfaitement rodée. L'école l'avait contactée, car Charles-Édouard était mal tombé dans la cour. Il avait été transféré en urgence en réanimation et ses jours étaient en danger. Son fils, la prunelle de ses yeux, inconscient sur ce lit blanc. Amaury était injoignable. À son travail, sa secrétaire avait semblé mal à l'aise lorsqu'elle lui avait demandé à quel hôtel il était descendu. Une nuit où elle avait composé le numéro des dizaines de fois. La nuit la plus longue de sa vie. Par miracle, son fils avait repris connaissance au petit matin. Le plomb qui pesait son estomac disparut comme par magie. Un vrai miracle ! Amaury débarqua à l'hôpital sur les coups de dix heures. Il était passé déposer ses affaires à leur domicile, puis avait fait un saut au bureau où sa secrétaire lui avait annoncé la nouvelle. Nathalie se précipita dans ses bras en pleurs. Était-ce à cet instant précis qu'elle comprit ? Les yeux de son mari étaient glacials comme si elle avait commis un crime.
— J'ai tenté de te joindre toute la nuit, dit-elle d'une voix entrecoupée de sanglots.
— Je t'avais ordonné de ne jamais m'appeler !
— Mais Charles-Édouard …

Amaury tourna les talons et disparut sans un mot. Nathalie s'était affalée sur le sol en pleurs. C'était comme si soudain le sol venait de s'ouvrir créant une immense crevasse la séparation de l'amour de sa vie. Ouvrir les yeux fait mal, mais reste bénéfique.

Nathalie décida de ne rien dire, non par lâcheté, juste pour l'équilibre de son fils. Ce fut ce jour-là qu'elle prit la décision de faire un second enfant. Elle ne demanda même pas l'avis d'Amaury. Il n'avait plus son mot à dire. Elle se consacrait depuis son mariage à sa vie de famille, une porte s'ouvrait soudain. Dieu qu'elle avait été naïve ! Elle qui avait cru épouser le prince charmant. Les jours suivants, elle passa des heures au chevet de Charles-Édouard, gardé en observation, car il subsistait un léger traumatisme crânien. Elle engagea un détective privé pour tout savoir sur Amaury. Ce dernier était d'une prudence extrême, mais un gros dossier lui fut remis qu'elle refusa de consulter. Elle le déposa dans un coffre à la banque. Elle cracha sa rage en couleurs. Amaury s'aperçut-il des changements survenus chez elle ? Peut-être, car il redevint l'amoureux des premiers jours, apportant des fleurs, préparant des dîners aux chandelles. C'est ainsi qu'Hermine fut conçue. Tout sauf un hasard ! Nathalie prenait sa revanche. C'était elle qui reprenait les rênes de sa vie.
Elle savait qu'un jour il ferait une erreur et ce jour elle l'attendrait ! Un bruit la fit sortir de ses souvenirs. Elle s'empressa de plonger ses pinceaux dans le white spirit et descendit au salon. Charles-Édouard était vautré sur un fauteuil, les joues rouges, le regard noir.
— Tu es déjà rentré mon ange, lui demanda-t-elle.
N'obtenant aucune réponse, elle s'approcha.
L'adolescent avait posé son iPhone sur la table basse ouvert sur une vidéo. Nathalie faillit s'étouffer.
— Éteins cette horreur, lança-t-elle.
— Je t'ai entendu parler à Garance. Dis-moi maman comment le pénis de mon père en action se retrouve sur les réseaux sociaux. Dis-le-moi, hurla-t-il. Tu imagines la honte que je vais me payer si mes copains l'apprennent !
Tentant de le prendre dans ses bras, Charles-Édouard se leva, recula et cria.
— Comment as-tu pu laisser faire ça ? Je te hais !

Le gamin fonça dans sa chambre où il s'enferma, en oubliant son téléphone. Nathalie était comme figée sur place. Son ordure de mari l'avait cocufiée et

c'était elle que son fils accusait ! Le monde à l'envers !Mécaniquement, elle regarda. Cette fois, c'était une vidéo de quelques secondes où on voyait le pénis reconnaissable en érection. Le bas ventre cette fois avait été élargi, comme si des indices étaient distribués petit à petit. Nathalie inspira, puis expira. Il fallait qu'elle se calme, qu'elle analyse la situation. Peut-être était-ce un Fake ? C'était devenu tellement fréquent les fausses informations sur le web. Elle alla chercher une loupe afin d'étudier le fichier. Habituée aux copies de tableaux, elle chercha une absence de luminosité ou un découpage qui montrerait que ce n'est pas un original, mais rien ! Elle grimaça. Elle connaissait bien son mari, l'avait observé durant toutes ces années à la loupe, savait, une fois la première claque prise, quand il sortait d'une partie de galipettes. Une intuition, diraient certains. Une chose était sûre, il n'avait jamais laissé une seule trace. S'il n'y avait pas eu l'accident de Charles-Édouard, elle aurait toujours cru qu'il était l'homme idéal ! Comment avait-il pu ainsi se faire coincer ? L'idée même était jouissive. Dire qu'elle était restée à ses côtés juste pour leurs enfants ! La première trahison avait volatilisée en un claquement de doigts ses sentiments. Amaury avait senti un changement et cela l'avait rendu fou de rage. Elle avait subi sa mauvaise humeur, ses crises, ses remarques acides, mais cela ne la touchait plus. Elle était devenue invisible comme si elle portait une combinaison anti-émotions. Elle encaissait tel un punching-ball, totalement détachée du corps qui était le sien. Seuls ses pinceaux la ramenaient à la vie. Son mari avait cela sur le compte de sa passion pour les couleurs, lui faisant régulièrement comprendre qu'elle était folle à lier. Seulement cette passion poussait de plus en plus Nathalie à s'opposer à lui, et cette attitude lui était insupportable.

Un jour, contrarié par sa résistance, il avait lacéré une partie de ses toiles. Elle l'avait alors haï à un point qu'elle n'aurait jamais pensé cela possible. Elle se souvenait avoir attrapé un objet pointu qui traînait dans l'atelier et l'avait menacé avec. Il avait éclaté de rire, la ridiculisant, ainsi que ses créations. Un flot d'insultes avait jailli de ses lèvres. Furieux, son mari

parfait lui avait balancé une claque d'une telle violence qu'elle avait valsé sur le sol. Ses yeux avaient viré couleur charbon, la veine de son cou pulsait. Elle s'était protégé la tête sentant le prochain impact partir. Une petite voix l'avait sauvée.« Qu'est-ce que tu fais à maman, papa ». C'était Hermine. De nouveau tout sourire, Amaury avait attrapé sa fille sur les épaules, tout en répondant : « On jouait ! Maintenant c'est avec toi que je vais m'amuser. ». Puis, il s'était tourné vers elle et avait prononcé entre ses dents : « Ne recommence jamais ! »
S'il savait que chaque jour, elle en rêvait ! Qu'elle ne lui avait jamais pardonné, et qu'elle ne lui pardonnerait jamais. Qu'en la détruisant jour après jour, il venait de faire éclore un papillon, et qu'elle se sentait des ailes. Elle n'avait plus qu'à s'envoler, mais pas sans ses enfants. Et voilà que cette ordure créait une distance entre son fils et elle. Le point de non-retour. Que ne donnerait-elle pas pour qu'il disparaisse à jamais ?

Chapitre 14

Sandrine

Plusieurs nuits sans sommeil depuis le tweet lui avaient laissé des cernes noirs sous les yeux. Ce nouveau plongeon dans le passé avait ravivé tant de souvenirs. Comme à chaque fois que la douleur s'invitait, elle avait rempli des pages laissant cette souffrance envahir son ordinateur. Ne rien garder lui avait suggéré son médecin sous peine de voir des maux s'inviter. Alors elle écrivait, à s'en faire des ampoules aux doigts à force de taper. Depuis des années, l'inspiration s'installait chez elle sur la pointe des pieds, doucement, sans faire de bruit, un peu comme une caresse ou une musique que l'on ne cessait de fredonner. Parfois, elle s'envolait, sans raison, pour quelques heures, quelques jours, quelques semaines. Il ne fallait surtout pas la retenir, car elle ne se mettait pas en prison, ne supportant pas les contraintes. L'inspiration pouvait facilement se retrouver bloquée sous le joug d'une remarque acide ou d'un regard désobligeant. Aujourd'hui, elle était. Elle, Sandrine, elle était cette inspiration. Elle sentait vibrer des mots de la fin si longtemps menottés. Elle les criait pour toutes les femmes et tous les hommes abusés par ces manipulateurs sans scrupules. Elle était la plume qui allait les détruire. La dernière phrase écrite, elle s'autorisa à respirer. Son éditeur allait jubiler. Elle, qui était bloquée depuis des semaines, avait soudain terminé son manuscrit. Avec beaucoup d'humour, elle ajouta une dédicace : « À John Doe qui m'a tant inspirée … ». Son livre était plus qu'une simple histoire d'amour entre une jeune femme un peu « nunuche » et un homme mûr, c'était un véritable plaidoyer. Elle avait eu, elle-même tellement de mal à se positionner comme victime, persuadée d'être coupable. Coupable de s'être laissée séduire, coupable d'avoir ouvert son âme, coupable de n'avoir rien perçu de cette manipulation perverse. Elle aurait dû pourtant, il y avait des signes, ceux que l'on ne comprend qu'après ! Un souvenir cogna à sa mémoire, une soirée bienveillante, cocooning où John était venu à l'improviste. Elle n'avait pas grand-chose

à manger aussi lui avait-il reproché de ne pas en faire assez pour lui. Coupable, elle lui avait juré qu'elle l'aimait, qu'elle ferait tout pour lui. Elle se rappelait très bien la petite lueur dans son regard, et ce « tout » qu'il avait répété comme s'il doutait. Elle avait de nouveau affirmé ce « tout ». Il avait souri et dit : « On va voir ». Il avait composé un SMS sur son téléphone et lui avait demandé d'aller mettre les sous-vêtements rouges qu'il lui avait offerts. Elle s'était exécutée même si elle détestait ces artifices. En plus, elle ne supportait pas le rouge. Et puis ce slip tellement échancré qu'il ne cachait rien, ce soutien-gorge rembourré qui lui donnait une allure de catin, comme elle méprisait son image. Elle entendit quelqu'un cogner, John ouvrir la porte, des voix basses discuter. Lorsqu'elle revint dans le séjour, petitement vêtue, un homme se tenait au milieu de la pièce. John était installé dans un des fauteuils. Il montra Sandrine du doigt. « Elle est à toi ! ». Statufiée, elle n'avait pas été capable de faire un seul geste, même pas de crier, hormis de pleurer. L'homme l'avait violée sous les yeux de John qui savourait la scène tel le propriétaire d'un pur-sang. Allongée sur le sol, les bouts de tissus rouges déchirés, John vint lui caresser les cheveux, en murmurant à son oreille « Bonne petite ! » et partit bras dessus dessous avec son ami, sans un geste pour la relever. Sandrine s'était sentie tellement honteuse qu'elle avait songé à mettre fin à ses jours.Tout son corps lui faisait mal. L'homme l'avait prise sans tendresse, sans respect, comme si elle n'était rien.

Elle devenait une ombre. Son patron lui conseilla avec paternalisme de consulter un thérapeute. Elle avait perdu sa flamme et ses présentations publicitaires s'en ressentaient. John avait infiltré un poison qui se répandait sournoisement. Régulièrement, elle tenta de lui parler de son travail qu'elle adorait et qu'il avait ovationné au début. C'était au début ! Tout avait changé. Elle ne comprenait pas ce qu'elle avait pu faire ou dire pour se prendre à chaque rencontre des pics acides qui la déstabilisaient. Pourtant, elle faisait tout pour lui être agréable, ne le provoquant jamais, ne lui faisant aucune scène. Elle le laissait même évacuer sa colère lorsque sa journée à lui avait été trop lourde. Il avait

la main leste John, mais c'était parce qu'il l'aimait. Elle le savait. Il allait quitter sa femme. Il avait juré ! Alors elle l'attendait, restant des soirées à ne rien faire, car il ne supportait pas qu'elle fasse autre chose que l'attendre. Et puis un jour, il n'était plus venu. Une semaine. Un mois. Elle savait qu'elle ne devait en aucun cas le joindre sur « ce » numéro, et pourtant, elle avait craqué. La petite musique indiquait que le correspondant n'existait plus. Elle s'était laissée mourir sauf que la mort n'avait pas voulu d'elle. C'était sournois la mort, ça vient lorsqu'on ne l'attend pas, et lorsqu'on en rêve, elle nous boude. Ce fut une collègue qui la trouva inanimée, complètement déshydratée après avoir constaté plusieurs jours sans nouvelles. Prise en charge à l'hôpital par une excellente psychiatre, elle réapprit doucement à vivre, en gardant une angoisse terrible face aux autres. Chaque personne qu'elle croisait lui semblait indigne de confiance. John l'avait sacrément amochée. Au bout d'un an, elle entreprit une formation de thanatopracteur. Fini pour elle la publicité, les projets à défendre. Elle ne supportait plus les regards, préférant poser le sien sur ceux pour qui c'était le dernier voyage. Elle aimait travailler seule et offrir un dernier visage aux disparus. Un peu comme un cadeau à ceux qui restaient. Ayant beaucoup de temps libre, elle se mit à écrire, des petites nouvelles au départ qui eurent beaucoup de succès et l'incitèrent à continuer. La chance la mena à croiser un éditeur qui venait de perdre sa femme à qui elle avait rendu visage humain. Son livre une fois publié eut un énorme succès. Elle avait choisi de rester sous pseudo et refusait dédicaces et salons, ce qui ne nuisait pas à sa popularité. Un bon roman restait un bon roman. Seuls les mots lui plaisaient. La gloire, la renommée ne l'intéressaient pas. On pourrait croire qu'elle avait tiré un trait sur John, mais pas complètement. Parfois son souvenir revenait la hanter, alors elle fouinait les réseaux sociaux en quête d'une réponse. C'était le pire, ne pas comprendre pourquoi, ne pas savoir ce qu'elle avait fait pour mériter une telle rupture. Jusqu'au jour où elle tomba sur un site spécialisé dans la perversion narcissique où elle reconnut immédiatement les agissements de

John. Elle s'était juste refusé durant toutes ces années de mettre un nom sur son horrible comportement : perversion narcissique. Elle créa son propre forum sous le pseudo de *résilienceactive*, une façon de mettre en garde des femmes comme elle, des hommes aussi, plus rares, c'est vrai. Découvrir qu'elle n'était pas seule lui permit de panser ses blessures.Il lui manquait un déclic pour revenir à la vie normale, un seul, et voilà que *coeurbrisé* venait de lui offrir. Trouver qui se cache derrière ce pseudo, John Doe.

résilienceactive

Les femmes ont des droits, et pourtant que de femmes violées, battues, harcelées, combien d'entre elles sont vraiment entendues ? On a beau clamer que notre société paritaire est bienveillante, ce ne sont que des discours hypocrites destinés à se donner bonne conscience. La réalité est autre. Nous vivons dans un monde où la parole de l'homme prime sur celle de la femme, hommes prêts à tout pour garder leur auréole de sainteté, leur étiquette de maris fidèles, de bons pères de famille. Et pourtant, depuis quelque temps, on voit les langues se délier grâce à vous les femmes qui ont le courage de témoigner sur ce site. Difficile, c'est vrai. La femme se retrouve fréquemment projetée du statut de victime à celui de coupable. Coupable d'avoir osé dénoncer « le méchant », coupable de l'avoir séduit, coupable de porter des tenues affriolantes, circonstances défavorables, jupes trop courtes, trop aguicheuses, trop sexys
Il n'en est rien. Vous, mes soeurs, vous n'êtes pas coupables ! Les pervers narcissiques se feront toujours passer pour des victimes, simplement parce qu'issus souvent d'un bon statut social, cela leur donne l'autorité voire la suffisance.
Comment une femme peut-elle trouver le courage de parler ? Comment une telle souffrance peut-elle sortir ? Comment vont-elles oser sachant que ces monstres ont planté pas à pas des graines qui se sont transformées en baobabs le jour où tout dérape. La victime, elle, n'aura pas d'autres solutions que subir, telle une araignée dans sa toile.
La parole des femmes doit être entendue, écoutée, et surtout pas rejetée. Les mots ne doivent pas être dénigrés, la vraie souffrance doit être prise en compte.
Les victimes gardent des séquelles à vie, des traumatismes irréversibles, des santés qui se détériorent. Elles en arrivent à se dégoutter, à se détester, à ne plus se supporter, convaincues au final de leur culpabilité pour avoir dit un mot qu'il ne fallait pas ou avoir eu une attitude problématique.
Il est temps que les victimes de violence quelqu'elles soient, bénéficient de sérieux !
Avec vous, mes sœurs, ensemble nous vaincrons.

résilienceactive

Mes soeurs, cela bouge dans les médias ! Les langues se délient. Le monde semble soudain découvrir une vérité, vieille comme le monde. Depuis la nuit des temps, les hommes pensent avoir le pouvoir sur les femmes avec leurs poings. On en oublie trop souvent les violences faites avec les mots, ces phrases assassines qui tuent tout autant, qui laissent même des cicatrices qui ne se referment pas.
Il faut rompre le silence, lutter contre ces violences physiques ou psychologiques, seulement si c'était si simple, il n'y aurait plus aucune victime. Mais la question principale reste : qui sont les victimes ? Vous ? Votre voisine ? Vos amies ? Votre soeur ? Comment le savoir puisque le propre d'une victime est de ne pas oser le dire. Et pourquoi me diriez-vous ? Simplement parce que dans notre société vérolée, on ne croit jamais la victime en particulier si c'est une femme.
Violences conjugales, ce sera la faute de l'épouse qui n'a pas été assez gentille, qui n'a pas su répondre aux attentes de son merveilleux mari et qui n'a surtout pas à aller se plaindre si elle s'est pris une claque en pleine figure. Violences psychologiques souvent provoquées par ces pervers narcissiques qui par leurs mots vont bousiller une vie. Seulement, voilà, comment une femme, car ce sont trop souvent les femmes qui en sont les victimes, je le redis, pourrait-elle lutter contre des mots, car après tout, ce ne sont que des mots et non des coups que l'on peut voir.
Il faut rompre le silence ! Ouvrir les yeux sur ces signes invisibles, ne pas tourner la tête face à cette douleur muette, et surtout écouter les mots qu'on ne peut dire, qui ne peuvent sortir. Ce n'est pas parce qu'une violence est invisible qu'elle est moins grave. Il faut que ces monstres qui détruisent des vies soient stoppés dans leurs actes. Ni l'argent ni des excuses ne pourront jamais effacer le mal qu'ils ont fait.
Il faut rompre le silence, sinon ce ne seront pas juste mille mortes de violences physiques que nous aurons chaque année, mais des milliers qui vont petit à petit se détruire de l'intérieur, des « mortes vivantes ».

résilienceactive

Aujourd'hui, nous avons atteint les 3587 témoignages ! Vous rendez-vous compte, mes soeurs, 3587 femmes ont vécu une relation toxique, que ce soit avec un conjoint, la situation la plus fréquente, mais pas que. On croit trop souvent que ces relations toxiques sont « des amoureux ». Ce peut-être votre frère, votre meilleur ami, votre voisin voire votre belle-mère …. N'importe quelle personne avide de pouvoir ayant perçu vos failles.
Leurs points communs, les pervers narcissiques sont dotés d'une insensibilité qui frise l'indifférence. Au début cette personne sera adorable, à l'écoute, compatissante, puis son visage se fissurera et le jeu débutera. L'absence d'empathie rend ces individus dangereux. Ils sont très imbus d'eux-mêmes, se définissent par leur statut professionnel comme si c'était leur carte d'identité, milieu où ils sont excellents. Si vous les croisez dans le milieu du travail, leurs actes ne seront jamais en accord avec leurs promesses, toujours vaines, et surtout ils vous demanderont le maximum jusqu'à vous presser comme un citron, sans pour autant eux en faire plus.
Dans la vie privée amoureuse, amicale ou familiale, ces personnes mentent avec un aplomb déconcertant. Le fait, qu'ils soient insensibles à l'autre, les pousse à croire en leur bagout. Comme ils ne peuvent pas être faibles, cette seule idée leur est même insupportable, ils vont tout faire pour détruire « l'ennemi » et tous les coups sont permis, même les plus vils. Ils sont surtout patients et peuvent attendre leur heure des années.
Soyez vigilantes mes soeurs, n'ayez pas aveuglément confiance. Et surtout, ne faites pas l'autruche. Vous êtes fortes ! Nous sommes fortes !

Chapitre 15

John Doe

Un troisième tweet vient d'être partagé. Ceux qui s'occupent de ma campagne sont en effervescence imaginant qu'il s'agit d'un de mes opposants que cette infection virale va détruire. La petite stagiaire, Véronica, ou plutôt Victoria, je ne sais plus son prénom, m'a prévenu immédiatement en m'envoyant le lien. Je suis sûr que cette petite pute en pince pour moi. Le premier tweet était mon sexe en gros plan, le second une vidéo de ce dernier en érection, celui-ci est bien pire. On voit une main frapper un postérieur de femme jusqu'au sang avec une banderole passante : « Et vous voulez un tel homme au pouvoir ? ». Il n'y a rien qui ne ressemble plus à une main qu'une autre main. J'essaie de me rassurer même si la cicatrice sur le revers que l'on ne peut entrevoir que si on me connaît est caractéristique. Je la masse machinalement. Je me souviens encore du jour où je me la suis faite.

J'avais dix-huit ans et me tapais déjà toutes les filles du lycée, seulement il faut bien le dire, elles étaient fadasses. Le genre de greluches qui se pavanaient avec des « mon chéri », insupportables ! Celle qui m'excitait vraiment c'était Conchita, certains diraient qu'elle était mon premier amour, je dirais plutôt que c'est elle qui m'a fait prendre conscience qu'il y avait un pouvoir bien au-delà de l'acte sexuel. Elle me rendait fou. Était-ce ce mépris ou ce regard dégoutté qu'elle me lançait, peu importe, elle m'excitait. Contrairement à toutes les autres, jamais elle ne baissait les yeux. Depuis que j'avais tenté une approche que je pensais érotique lorsque j'étais jeune, Conchita avait tout fait pour ne jamais se retrouver seule avec moi, aménageant ses horaires en fonction de mon planning que ma mère lui donnait. Elle devint ce jour-là un fantasme, une obsession. Je ne pouvais oublier son derrière se tortillant en faisant sauter les crêpes. Ce jour-là, le jour où je suis devenu un véritable homme, je venais de rentrer de la salle de musculation, dégoulinant de sueurs, gonflé à l'adrénaline, remonté à bloc.

Conchita, elle, était sur le point de partir, toute jolie dans sa petite robe, bien maquillée, apprêtée pour un rendez-vous. Cette pensée m'a rendu fou de rage. Elle me repoussait, moi, Amaury Maréchal, et se pavoisait dans les bras du premier venu. Des images lubriques transperçaient déjà mon esprit et mon corps réclamait son dû. Je souris avec cynisme constatant que le majordome était absent, et bloquai le passage avec mon pied, la fixant droit dans les yeux. Je jubilais constatant qu'elle ne baissait pas son regard. Cette acceptation tacite ne fit que m'exciter davantage. Cette salope n'attendait que ça ! Je fis glisser mon pantalon de survêtement dévoilant mon sexe en érection. « Suce, lui dis-je. ».
Elle sourit et montra la pendule.
— C'est l'heure, monsieur Amaury. Vous n'avez plus aucun ordre à me donner.
— Salope, ai-je hurlé, tu vas me sucer !
— Allez vous faire voir, monsieur Amaury.
Une rage indescriptible me saisit. J'ai attrapé un couteau et lui ai mis sous la gorge. Son regard devient glacial.
— Faites ce que vous avez à faire, mais sachez que je vous hais.
Me haïr, moi, comment pouvait-elle oser ? Elle n'était qu'une simple boniche, rien de plus ! Je l'ai attrapée par le cou et j'ai serrée, serrée, elle ne disait toujours rien. La poussant sur le canapé, j'ai soulevé son manteau, sa jupe, arraché sa culotte et je l'ai violée. J'espérais qu'elle allait hurler, supplier, mais elle n'a rien dit, pas un cri, pas une larme. Elle s'est relevée, a ramassé ses affaires et m'a regardé droit dans les yeux.
— Un jour, vous payerez tout le mal que vous avez fait.
Rapide comme l'éclair, elle attrapa le couteau et tenta de s'en servir à mon encontre. Il dérapa et s'enfonça entre mon pouce et mon index faisant jaillir mon sang.
— N'oubliez, la prochaine fois, je vous le plante en plein coeur.
Je ne me suis ensuite jamais retrouvé seul avec Conchita, comme si un accord s'était créé entre tous nos domestiques pour m'empêcher de la posséder.

Seule la cicatrice me rappelait qu'elle était mienne, qu'elle m'avait résisté et que j'avais adoré. J'ai appris sa mort, par hasard quelques années plus tard. J'ai ressenti comme une injustice. Je n'avais pu la briser. Je n'en avais pas terminé avec elle. La Faucheuse m'avait devancé. Et voilà que trente ans plus tard cette cicatrice peut provoquer ma perte. Quelle ironie !

Chapitre 16

Maïleen

Reconnaître un pervers narcissique. Le titre l'avait saisi à la gorge. Elle était tombée par le plus grand des hasards sur ce texte en préparant une plaidoirie. Sa cliente, une jeune femme adorable avait subi pendant des mois des violences psychologiques suite à son refus de céder à un homme. De victime, elle était devenue la femme à abattre et sa vie s'était transformée en cauchemar. Maïleen avait immédiatement compris qu'elle avait dans la partie adverse le stéréotype même du pervers narcissique difficile à coincer dans un tribunal. Ces monstres sont très forts pour fabriquer des preuves, soudoyer des témoins. Elle savait que le procès était perdu d'avance et pourtant elle ne lâcha pas la main de sa cliente. Elle était convaincue qu'un jour, cette immunité tacite finirait par se retourner contre eux.

Le site *résilienceactive* , pseudo de l'administratrice, s'était avéré un véritable soutien. En dehors de nombreux articles passionnants, elle découvrit un forum plein de témoignages à lui faire hérisser les poils des bras. Elle s'y était immergée pour donner du grain à moudre à son affaire, prenant au passage ces révélations en pleine face, comme si elle lisait sa propre histoire. Elle mit à terre l'adversaire de sa cliente qui n'en revenait pas et conseilla à cette dernière de fuir. Un pervers narcissique vaincut pouvait devenir extrêmement dangereux. Elle continua d'être assidue au forum, ne pouvant passer un jour sans s'y connecter. Des liens virtuels, mais bien réels se soudèrent. La souffrance rapproche souvent ceux qui vivent la même chose. Un peu comme une fraternité. Ces contacts quotidiens lui donnaient la force de se battre et surtout de poser un regard nouveau sur « son vécu ». Maïleen avait tellement cru à cette histoire d'amour, cette fougue le jour où John l'avait rejoint dans son ancien logement rue des Thermopyles, cette passion qui les avait réunis. Spontanément, elle s'était confiée à lui, lui avait raconté son enfance difficile, ses faiblesses. Elle avait conscience aujourd'hui que c'était certainement

un tort. Elle ne savait rien de lui. Il savait tout d'elle. Elle avait été transparente, prévisible, tellement facile à duper. La lune de miel avait pris fin le jour où Maïleen s'était vu confier un gros dossier juridique, le plus lourd qu'elle n'avait jamais plaidé, lui demandant beaucoup de travail. John n'avait pas supporté pas qu'elle puisse s'épanouir loin de lui, qu'elle soit heureuse en échangeant avec des collègues. Il s'était montré jaloux à l'extrême. Elle avait trouvé cela mignon au début, puis cet amour possessif l'avait fatiguée. L'atmosphère était devenue de plus en plus irrespirable. À chacune de leur rencontre, monsieur boudait, et Maïleen avait l'impression de finir la soirée vidée d'énergie comme si John lui suçait tout son sang. Terriblement emphatique, elle avait tout donné à John. Lui, jouait le chaud et le froid, ponctuait leurs conversations de mensonges, de phrases mystérieuses à double sens, de critiques parfois acerbes, sachant parfaitement comment la faire souffrir. Toutes leurs rencontres se terminaient par des larmes. Elle s'était interrogée sur ce besoin qu'elle avait d'aimer et sur les réactions excessives de John. Plus elle donnait, plus il devenait puissant comme s'il s'alimentait de cet amour, comme s'il prenait son pouvoir et sa force dans la manipulation, et plus elle se sentait devenir invisible. Jusqu'au jour où n'en pouvant plus, elle avait dit stop. Seulement, personne ne quitte un pervers narcissique puisque lui seul tire les ficelles. Sur le moment, il n'avait rien dit, juste blêmi, puis il avait tout fait pour la reconquérir, retrouvant les mots doux qu'il avait oubliés, l'inondant de cadeaux.

Comment avait-elle fait pour ne pas céder ? Pour ne pas le revoir ? Le travail en était la cause. Son entrée fracassante dans le milieu du barreau lui avait valu d'être très sollicitée. Elle adorait ce qu'elle faisait, défendre les innocents trop souvent accusés à tort, se battre contre une justice à deux vitesses où les riches gagnaient toujours à coup d'appels. La rupture s'avéra moins douloureuse que prévu. Elle répondait juste par un merci, très amical à chaque réception de présents, simplement pour avoir la paix. Seulement John n'avait pas réagi comme le commun des mortels. Sentant sa proie lui échapper, il avait frappé, fort ! Il

l'avait harcelée, sans laisser la moindre trace qui aurait permis ensuite à Maïleen de se retourner contre lui. Son téléphone s'était mis à sonner sans intermittence, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. L'interlocuteur raccrochait à chaque fois. Pour mettre les nerfs en pelote, rien de mieux, tout comme pour provoquer des insomnies. C'était bien joué. Maïleen changea de numéro, sans succès. Exaspérée, elle finit par mettre son portable en permanence sur avion et décida de déposer une plainte. Sa déposition s'avéra un fiasco face à deux policiers hilares, lorsqu'elle leur donna le nom de son supposé harceleur : John Doe. Comment avait-elle fait pour être aussi stupide ? L'un des inspecteurs lui expliqua que son monsieur X était inconnu au bataillon, qu'elle n'était qu'une mythomane. Elle était ressortie en larmes, se sentant encore plus sale. Rien n'est pire que de ne pas être entendu !

Violée dans ses émotions, violée dans ses choix, elle frôlait les murs, sortant de moins en moins. L'impression d'être suivie ne la quittait pas. Un soir, un homme l'aborda, la menaçant avec violence, non sans avoir soufflé entre ses dents le prénom John …. Une fois chez elle, encore tremblante, elle prépara une valise, prit ses affaires de toilettes et partit. Elle roula sans s'arrêter pendant plus de quatre heures, jusqu'à un petit village près de l'endroit où elle avait passé des vacances lorsqu'elle était jeune. Une maison d'hôtes était disponible, et malgré l'heure tardive, la personne lui tendit les clés sans poser la moindre question. Elle s'effondra sur le lit, sans l'ouvrir en pleurs. Une fois calmée, elle envoya un mail informant qu'elle prenait des congés indéterminés. Elle resta trois mois à végéter comme une larve, l'esprit vide, avec un sentiment de culpabilité énorme. Coupable d'avoir trouvé John sympathique, coupable d'avoir aimé John, coupable de ne pas avoir été capable de dire, coupable même d'avoir rompu. Et puis un jour, elle tomba sur une petite annonce, un cabinet d'avocats de la région qui recherchait un associé. Elle fonça et sa vie changea du tout au tout. Et voilà qu'aujourd'hui, son pire cauchemar, comme il l'avait si bien dit, refaisait surface. Seulement, cette

fois, elle était prête ! Au fond, inconsciemment elle attendait ce moment depuis des années, parce que cette fois, elle le savait, c'était elle qui allait l'emporter !

résilienceactive

Qui n'en a pas croisé un ou une au détour de son chemin de vie, une de ces personnes capables de créer n'importe quel problème vis-à-vis de leur entourage si le malheur veut que son propre ego soit touché. Ces individus prêts à tout, à mentir, à manipuler, à spéculer, simplement parce qu'elles ont ce besoin sans limite de pouvoir, besoin qu'elles ne peuvent reconnaître, car totalement inconscient. J'appelle ces personnes « les destructeurs de l'âme », car là où elles passent, soit on plie soit on casse, mais si on a le malheur de résister, l'autre sortira ses armes. Ces personnes sont brillantes, intelligentes, avec en général une belle carrière, souvent riches également, et pensent avoir tous les droits et surtout n'en ont jamais assez. Susceptibles, autoritaires, ils peuvent exploser n'importe quand s'ils sont touchés dans leur orgueil. Un rapport évident avec leur mère voire leur enfance, disent les psychiatres.
Pourquoi un tel narcissique est-il destructeur ?
Parce que ce n'est qu'un petit enfant resté dans sa phase oedipienne (autour de 4 ans). Un adulte qui ne serait qu'un sale gosse égocentrique. En général, un enfant mis sur un piédestal par la mère, surprotégé ou là l'inverse mis de côté. Ce narcissique devient destructeur simplement parce que sa préoccupation principale est d'être le centre « d'attention », « d'amour » et un abandon que ce soit familial, amoureux ou amical fera naître chez lui un mépris violent, des critiques injustifiées, des scénarios formatés selon ce que lui veut pour accréditer ses analyses, toutes justifiant ce rejet inconcevable. Un narcissique, en particulier un pervers narcissique, sera incapable de reconnaître ses erreurs, et continuera de pourrir la vie de cette autre qui lui a résisté jusqu'au moment où une nouvelle cible se présentera.
De nombreuses victimes de pervers narcissiques n'obtiendront jamais réparation, simplement parce que la justice reste inerte face à ce type de comportements, n'arrivant souvent pas à trancher sauf si la violence physique prend le dessus.
Lorsque l'on traverse la route d'un pervers narcissique, on

n'en sort jamais indemne, tout simplement parce que ces personnes, au premier abord, sont avenantes, dévouées, prêtes à nous aider sans limites, seulement à la moindre contrariété, lorsque la confiance aveugle est égratignée, le narcissique montre son vrai visage. La victime sera alors terrorisée par ce changement de comportement, elle ne comprendra pas, et avec le temps se sentira coupable, car ces narcissiques sont tellement calculateurs qu'ils arrivent à retourner une situation à leur avantage. Ils ne peuvent avoir fait d'erreurs. Qui ose dire qu'ils peuvent avoir à un moment ne pas avoir été parfaits ?

La plupart des narcissiques sont procéduriers, faisant de fausses interprétations, n'hésitant pas à dépenser des fortunes pour montrer que ce sont eux qui ont raison. On l'a compris, ils ne peuvent supporter l'échec ! S'affronter à un pervers narcissique, c'est une démarche vaine. Le narcissique refusera toute communication, tellement paranoïaque qu'il s'imaginera dans ses délires que chaque mot se retournera contre lui. À l'extérieur, il sera apprécié, car dévoué, mais dans la relation avec la victime, il sera toujours dans l'idée de ce que l'autre veut lui faire, cherchant à le piéger, à trouver une faille même des années plus tard. Autant une personne ordinaire pardonnera, tendra la main, tandis que le narcissique pensera toujours que c'est un piège simplement parce que lui fonctionne ainsi.

Au final, ces narcissiques sont souvent des personnes lunatiques, dépressives, terriblement négatives envers ceux qui lui ont résisté. Le drame de ces personnes, c'est que sous leurs airs gentils et dévoués, elles sont dénuées d'empathie, et comprendre un pervers narcissique me semble totalement impossible. Ce sont des personnes qui ne changeront jamais, qui resteront toujours ce qu'elles sont, et que rien ne pourra sauver ni l'amour ni l'amitié. Un pervers narcissique ne tue pas avec ses mains, c'est pire. Il laisse des cadavres sur sa route, des vies complètement vides, des coeurs brisés.

Il nous faut les arrêter !

résilienceactive

Voilà des mois que ce site a vu les jours, des mois que votre parole à toutes, mes frangines de coeur se libèrent. Depuis quelques semaines, des hommes sont venus se joindre à notre combat, des hommes victimes eux aussi d'un pervers narcissique. Ces monstres n'épargnent personne. Ils sont la toxine qui grignote des vies. Je ne cesse de le dire dans ces articles, il faut apprendre à les reconnaître, il faudrait même l'apprendre dans les écoles. Ces petits tyrans agissent dès le plus jeune âge.Adultes, ces personnes sont au départ géniales, fantastiques, exceptionnelles. Elles usent de la flatterie pour séduire, de cadeaux parfois, s'infiltrant dans les minuscules pores de votre peau. Certaines n'hésiteront pas à se dire « votre meilleure amie », vous mettant sur un piédestal juste pour atteindre leurs propres buts. Elles sont redoutables, indifférentes aux besoins des autres, n'ayant pas peur de mentir, de déformer la réalité pour que leurs projets aboutissent. Et surtout, c'est le plus triste, elles n'ont aucun regret pour tout le mal qu'elles provoquent. Des monstres sous un visage d'ange. Souvent, nous conservons longtemps ces liens toxiques, par amour, par amitié, par obligation si c'est dans le milieu professionnel, pour éviter le conflit également. Seulement, il existe un moment où il faut oser s'éloigner. Vous avez peur que ces personnes en souffrent, n'ayez aucune crainte, elles n'ont aucune véritable émotion, et se tourneront inéluctablement vers une nouvelle proie, toute fraîche. Elles n'auront même pas un pincement au coeur. Par contre elles pourront surgir de nouveau, des années après, juste pour voir si vous avez réussi sans elles. Ne retombez surtout pas dans le piège, car elles ne changeront jamais.Le mieux est d'apprendre la prudence en s'éloignant des personnes « trop » attentionnées, trop gentilles, trop élogieuses, et surtout de veiller à vos propres réactions. Si vous vous sentez stressés, angoissés en compagnie d'une personne que vous affectionnez, si vous ne ressentez aucun bien-être, c'est que cette personne est nocive pour vous. Il est bon aussi de se souvenir que même si souvent nous sommes des proies faciles pour ces pervers narcissiques, nous pouvons toujours à un moment de notre vie nous révéler toxiques pour une autre personne, simplement parce que nous ne pouvons plaire à tout le monde, tout comme nous ne

pouvons être compatibles avec toutes les personnes de la terre. L'accepter avec sérénité est une des clés. Quant aux autres clés , à chacun de les dénicher.
Fuyez la dépendance mes soeurs, fuyez les montres !

résilienceactive

Aujourd'hui mon article est pour coeurbrisé qui parle de l'erreur. J'ai envie de lui laisser une phrase issue des quatre accords de Toltèques . « L'être humain est le seul animal sur la terre qui paie des milliers de fois pour chacune de ses erreurs. »On le voit dans le règne animal, aucun d'eux ne va reproduire ou repenser à l'erreur commise, tandis que nous, pauvres humains, nous n'allons pas cesser de ruminer cette erreur jusqu'à ce, tel l'acide, elle nous brûle de l'intérieur, et même si par miracle, nous arrivons à la surpasser. Il y aura toujours quelque chose ou quelqu'un qui va nous ramener à cette faute, alors hormis les manipulateurs ou les pervers narcissiques, toute personne qui fait une erreur va développer un sentiment de culpabilité voire de honte. Pourquoi conserver cette erreur éternellement comme un couteau qui s'enfoncera toujours un peu plus en profondeur ? Ne serait-ce pas encore une fois ce fichu orgueil qui se cache derrière tout cela ?« Comment « moi » cette personne hors du commun ai-je pu commettre une telle erreur ? »L'erreur est une chose inévitable, car justement nous ne sommes que des humains. On aura beau tourner cette pensée dans tous les sens, même l'homme au QI le plus élevé fera des erreurs. Ensuite, on a aussi l'habitude de mélanger erreur et mauvaise décision. Vu de loin, ce sont des sœurs jumelles, mais en y réfléchissant bien, l'erreur est simple, toute bête, souvent non réfléchie, tandis que la mauvaise décision fera suite à une introspection, un choix même s'il s'avère mauvais sur le long terme, on l'aura théoriquement toujours fait en pensant faire bien.Souvent les personnes ultra intelligentes, nos fameux pervers, ferment les yeux sur leurs erreurs, peut-être parce qu'y être confrontées est insupportable. Pourtant, l'erreur est une porte qui nous permet d'expérimenter, d'inventer, de refaire à l'infini. On apprend de ses erreurs, mais aussi des erreurs des autres, alors inutile de nous flageller pour une erreur du passé. Souvent, nous avons rebondi dessus, appris et évolué, et c'est le principal. Se dire juste qu'une erreur est un coup de pinceau raté.Nous faisons TOUS des erreurs, mais aucun de nous n'est une erreur.Alors coeurbrisé, rassure-toi, tu n'es pas insignifiante même s'il t'a donné à le penser, tu n'es pas responsable non plus de tes erreurs

puisque tu ne savais pas que le résultat de tes actes allait être une erreur. Tu as juste fait confiance et il a abusé de ta confiance. Dis-toi juste que le ciel va s'éclaircir et tu verras enfin le soleil.

résilienceactive

Le pervers narcissique sur le lieu de travail est un véritable fléau, car l'enjeu est compliqué. La peur de perdre son travail augmente la culpabilité de la victime prise en otages. Ce seront ces agressions verbales qui nous font nous sentir insignifiants, ne plus exister. La seule personne qui pourrait donner un sens à cette douleur serait cette personne de l'ombre qui tel un marionnettiste est là à tirer les ficelles. La violence des mots, ce dénigrement est terrible. On assistera à des intimidations régulières.
La victime va souvent prendre l'habitude de ces critiques, persuadée qu'elles sont justifiées. « Incapable », « Bonne à rien » « Folle ». Le traumatisme est tellement violent qu'il est occulté. La victime se met à ne vivre que dans la peur, peur de faire un pas de travers, peur de se tromper. Elle en vient à croire son bourreau, car au fond, on l'a bien cherché non ?On est coupable, n'a-t-on pas laissé faire ? N'a-t-on pas fermé les yeux ? On n'est pas parfait, et l'autre a eu raison de nous traîner dans la boue. On se met même à avoir de la pitié pour lui, des sentiments. Après tout, il n'est peut-être pas si méchant.
Stop à ces pensées culpabilisantes ! C'est le pervers narcissique le coupable, et lui seul.

résilienceactive

Mon article a suscité de nombreuses réactions et les vues sur ce site ont explosé. Vous êtes nombreuses, mes soeurs de combat, à me demander de continuer à remettre une couche, à dénoncer encore et encore les violences envers les femmes et surtout ces monstres qui jouent avec les sentiments des femmes, qui s'en délectent, « des salauds » comme citait l'une de vous. Nous levons toutes ensemble le poing, mépris total pour ceux au demeurant « parfaits », qui savent se tenir en société, qui se sont façonné un couple idéal, absolument charmant, à tel point que l'on croit en eux, aveuglément. Ces hommes n'ont qu'une envie qu'on les admire.
Ces pourritures sont addictives, séduisantes avec subtilité, sachant très bien ce qui vous fera craquer. Ils sauront dire les mots qu'il faut, les promesses dont vous rêvez, qu'ils ne tiendront jamais. Démasqués, ils jugeront qu'ils ont changé, que c'était une erreur, et nombreuses sont les femmes qui vont y croire encore, stupidement.
Ces hommes, qu'ils soient ou non des pervers narcissiques, agissent tous de la même manière, jouant au jeu du chaud/froid, des cadeaux puis des attaques. On les reconnaît à cette particularité, ils refusent toute communication. La victime se trouve alors coincée, obligée pour s'en sortir de tenter de savoir, de comprendre, commettant ainsi des erreurs dont l'autre va se délecter pour l'enfoncer davantage. Ils prendront un malin plaisir à distiller des phrases toutes faites . « Elle ne peut qu'être folle. » « Elle est responsable de tout, regardez-moi … » et le pire, c'est que je suis convaincue que ce type d'individu est persuadé de ses affirmations. Il y croit. Se remettre une seule seconde en question le conduirait à s'autoriser à être fragile, ce qu'il ne peut pas faire. Pour exister, il ne peut vivre qu'en écrasant l'autre, contrairement à ses propos en société où il affirmera qu'il déteste toute forme de pouvoir. Logique puisqu'il est « le pouvoir ».
Vous me demandez régulièrement si ces hommes peuvent changer. Je ne pense pas, et pourtant je suis de nature optimiste. Je pense qu'ils ont de telles blessures liées à leur petite enfance ou à leurs premières relations amoureuses, qu'ils ont choisi de se blinder derrière une armure. Comme ils sont en général arrogants, pour ne

rien arranger, ils refuseront d'aller se faire aider et resteront dans un cercle vicieux, reproduisant souvent d'une femme à l'autre le même schéma comportemental. Ces hommes qui jouent avec le coeur des femmes sont à fuir. Je sais, ce n'est pas simple, car ils savent y faire, mais il est impératif de ne jamais se perdre. Le jour où on se rend compte que l'on n'est plus « soi-même », que l'on a trop aimé quelqu'un qui portait un masque, il faut réagir, et fermer définitivement sans regret, sans regarder en arrière un chapitre de notre vie. Le bonheur ne se construit pas sur un jeu. Notre santé, notre avenir dépend de cette porte que l'on claque. Un pervers narcissique la laissera toujours entrebâillée, histoire de s'assurer d'une possibilité, au cas où sa vie deviendrait trop ennuyeuse. Une seule arme, l'indifférence !

Je conclurais par cette citation de MF Hirigoyen

« Le pervers narcissique essaie de pousser sa victime à agir contre lui pour ensuite la dénoncer comme « mauvaise ». Ce qui lui importe c'est que la victime paraisse responsable de ce qui lui arrive. »

Les pervers narcissiques doivent tomber ! Nous sommes trop nombreuses à en avoir souffert ! Notre site a atteint les 6500 vues. Tant de victimes dont le pervers se nourrit de la peine de sa victime. Plus elle souffre et plus il se sentira important. Comme l'énonce un lecteur : " Il fait EXPRÈS de créer des situations conflictuelles et sans issue justement parce que c'est ce qu'il attend de la relation qu'il a nouée avec sa proie. Il fait également exprès de lui faire croire qu'il ne veut qu'une histoire… sans histoires." Tout le drame. On ne sait pas. On ne s'y attend pas. On ne veut pas le croire. « C'est un vampire de l'âme. Il ne changera pas et cherchera toujours sa « dose », que vous prétendiez être amis ou connaissances. » Quand on lit ce genre de propos, on se sent soulagée.

« Rappelons-nous que les pervers narcissiques sont des personnes jalouses, envieuses et haineuses. Lorsqu'elles abordent une victime, c'est pour lui faire du mal. Il n'est jamais question d'amour.

Et les PN détestent l'amour, c'est leur ennemi juré, car ils en sont dépourvus, ne l'ont jamais ressenti auprès de leurs parents et ne peuvent pas l'accepter ».

Longtemps je me suis demandé comment une personne que j'ai aimée avait pu se transformer en véritable monstre. Mes yeux se sont ouverts. Quoi que j'eusse pu

faire, rien n'aurait permis la paix. Il ne la voulait pas. Il ne pouvait pas simplement parce qu'il était totalement dénué d'empathie.
« Les pervers narcissiques sombrent dans un déni des faits tangibles parce qu'ils sont persuadés d'être tout-puissants et invincibles »
Ils refont le passé, ils réécrivent l'histoire sans se soucier de la peine que cela engendre. Ils ne changeront jamais, c'est ce qui est horrible. Ils sont, seront et trouveront une autre victime.
Le meilleur moyen de s'en libérer est de rompre tout contact, de ne pas croire à un possible retour, à des excuses. Elles sont toujours fausses, faites pour remettre la proie dans le filet et de reprendre le pouvoir. Ces personnes ont un sacré trouble de la personnalité ! Elles sont nocives pour toutes personnes les côtoyant.
Lorsque vous pensez vous en être définitivement débarrassée, elles ressurgissent sournoisement au moment où on s'y attend le moins par le biais d'une rencontre sportive, d'un mariage, d'envoi de fleurs ou de cadeaux qui au final sont empoisonnés.
Je conclurai par les mots de larmesd'unsoir
«J'ai mis du temps à comprendre que j'avais eu à faire à un pervers narcissique. J'ai choisi depuis plusieurs mois, la pire des armes : l'indifférence. J'ai voulu savoir, comprendre, mettre des mots sur l'horreur que j'ai vécue, mais j'ai compris qu'ainsi, je donnais du pouvoir à cet ami (le mot même me brûle la langue).
Je sais aujourd'hui que je fus juste sa marionnette.. »

Chapitre 18

Nathalie

Sa dernière toile affichait une noirceur à glacer le sang, aussi sombre que son âme. De nombreuses ébauches jonchaient le sol tel des épaves échouées sur le rivage. La blouse maculée de peinture, Nathalie se recula pour observer son oeuvre. Déprimante, mais belle, avec une sensation de puissance qui prenait à la gorge. Elle sourit, satisfaite.
Chez elle, la colère galvanisait toujours son inspiration et elle savait déjà que ce tableau aurait un franc succès lors de sa prochaine exposition. Une porte claqua. Un regard sur les caméras de sécurité qu'elle pouvait visualiser sur un écran placé dans son atelier lui fit grincer les dents. Amaury venait d'arriver. Il n'était que quinze heures. Ce n'était pas dans ses habitudes. Elle zooma sur son visage, crispé, blafard. Il avait perdu de sa superbe ces jours-ci. Cette pensée la réjouissait. Elle fronça les sourcils en constatant qu'il montait la voir. Ils ne s'étaient pas parlé depuis plusieurs jours, depuis le premier tweet. Continuant à peindre comme si de rien n'était, elle attendit, après avoir coupé l'écran de contrôle des caméras. Son mari ignorait qu'elle avait fait installer un système de sécurité ultra performant et très discret, autant pour protéger son atelier que pour se protéger elle-même. Amaury entra sans frapper.
Elle sentit sa présence derrière son dos, mais ne dit rien, ajoutant un rouge cinglant au milieu de ce paysage ténébreux.
— Très beau, dit-il.
Nathalie ne remercia pas devinant que son mari n'était pas là pour admirer son travail auquel il ne comprenait rien. Aussi loin qu'elle s'en souvienne, Amaury n'avait jamais apprécié ses toiles, les dénigrant, ricanant en société de sa passion puérile. Là-dessus, il était également très fort. Lancer des pics ironiques en société qui faisait rire la galerie la réduisant au silence.
— Que veux-tu, finit-elle par demander face à un silence qui s'éternisait.
— Te parler.

— Je t'écoute.
Amaury attrapa un tabouret et s'assit. Il soupira.
— Je suis mal, Nathalie, vraiment mal.
Lui faisant face, sa femme le regarda droit dans les yeux.
— Tu l'as cherché, il me semble !
— Ne sois pas si dure avec moi. Je suis un homme politique et quelqu'un essaie de me piéger.
— Parce que tu vas me chanter le complet de la victime ? Mon pauvre chéri, tu n'es pas crédible. Je sais depuis des années que je porte des cornes tellement grandes que les rênes du père Noël en sont jaloux. Tu n'as jamais su calmer tes pulsions hors normes. Les femmes ne sont pour toi que des objets sans intérêt. Je ne te l'ai jamais dit, mais tes coups de reins me répugnaient. Au début, c'était le paradis, puis tu t'es mis à vouloir plus, toujours plus. Toujours disponible pour tes fantasmes, chaque soir, que j'en ai eu envie ou non. Tu sais que cela s'appelle un viol ?
— Tu es ma femme !
— Et alors, le mariage autorise le non !
— Arrête ! On sait tous qu'un non cache un oui.
Nathalie éclata de rire.
— Mon pauvre ami ! Quel concept machiste ! Sache qu'un non signifie non ! En deux mots : je ne veux pas !
Le visage d'Amaury était imperturbable. Il mâchouillait ses lèvres sans rien dire. Il finit par passer plusieurs fois sa main sur son menton, mal rasé, nota Nathalie au passage.
— Je suis face à un gros problème.
— Je sais, les tweets.
— Un dernier vient de tomber, il dévoile mon identité.
Cette bombe atteignit Nathalie de plein fouet. Elle lâcha son pinceau laissant la peinture rouge sang exploser sur le sol.
— Tu es entrain de me dire que ton nom, mon nom, se balade sur Internet avec une histoire de pénis en érection.
— Non, pas exact, c'est bien plus que cela. Regarde.
Le nouveau tweet affichait cette fois un portrait d'Amaury pris lors de sa campagne électorale avec une phrase « défilante ».

« Le pénis est celui d'un violeur. Voulez-vous élire un monstre ? »
Nathalie haussa les épaules.
— Il s'agit certainement d'un coup tordu de tes opposants. Ils ne trouveront aucun indice confirmant un viol ni un lien avec toi !
Croisant le regard sombre de son mari, elle chuchota.
— Non, pas ça Amaury, ne me dis pas …
— Je ne sais pas qui se dit la victime, tu sais ma chérie, il y a tellement de folles. Je pense à cette petite stagiaire de rien du tout qui m'a fait du rentre-dedans. Tu l'aurais vu avec ses shorts courts, elle me rendait dingue. Elle n'attendait que ça cette garce. Je lui ai donné ce dont elle rêvait ! Je suis certain qu'elle a joui. Elle a déposé une plainte affirmant que je l'avais violée. N'ayant aucune preuve, l'affaire a été classée et elle s'est retrouvée à bosser en pleine cambrousse. Tu sais, c'était à une époque où nous n'étions pas très proches toi et moi. Et je suis un homme, j'ai des besoins. J'ai des excuses.
— Tu as surtout du fric, mon fric, qui t'a certainement permis de graisser la patte d'un bon avocat, peut-être même des policiers.
Nathalie serra les poings, impassible. Ne rien montrer, surtout ne rien dire. Des envies de meurtre bouillonnaient. Dire qu'elle avait épousé cet homme par amour. Il n'avait aucune morale, même pas conscience de la gravité de ses actes.
— Comment veux-tu que le public fasse un lien entre ton élection et cette accusation ?
Tu n'es pas le seul à te présenter !
— Je sais ! Mais avec cette vague de *#MeToo*, on assiste à du n'importe quoi. Un homme ne peut même plus trouver une femme jolie sans se retrouver avec un procès !
— En dehors de ta stagiaire, tu n'as jamais eu d'autres dérapages ?
Un silence lui répondit. Nathalie éleva le ton.
— Je te repose ma question. As-tu déjà tenté des gestes inappropriés ?
Haussant les épaules avec fatalismes, Amaury rétorqua.
— On est dans une société tellement puritaine que tout peut prétendre à confusion. Virginie qui a été ma

secrétaire particulière durant dix ans, il m'est arrivé de lui caresser amicalement les fesses, mais ce n'était qu'un geste purement amical, rien de plus. Je te le jure !
— Ben voyons, murmura Nathalie entre ses dents.
— Et aussi Geneviève …
— Geneviève ? La vieille ?
— Elle n'est pas si vieille, elle approche de la soixantaine et est sacrément encore comestible ! Elle m'a plusieurs fois exécuté un massage des pieds.
Manquant de s'étouffer, Nathalie réagit.
— Un massage des pieds ! Tu te moques de moi ? Pourquoi pas une fellation pour te détendre pendant que tu y es ?
— Elle a refusé.
— Quoi, parce que tu lui as demandé ? Mais tu es complètement inconscient ! Et tu crois vraiment qu'aucune ne va parler ? En tous les cas, je l'espère pour toi, car je peux t'assurer que si tu traînes mon nom dans la boue, ton avocat à deux mille euros l'heure, tu t'en passeras. Sors de ma vue !

Dès qu'Amaury eut franchi le seuil, Nathalie serra ses poings à s'en faire mal aux jointures.
Quel imbécile, se dit-elle, comment a-t-il pu tomber dans un piège aussi grotesque. Lui, si intelligent, comment avait-il pu se faire manipuler ainsi ? Un peu l'histoire de l'arroseur, arrosé ! Il n'a que ce qu'il mérite . À qui pouvait-elle bien se confier ? Qui pourrait comprendre ce qu'elle ressentait ? Elle pensa soudain au site sur lequel elle passait quelques minutes certains jours, un lieu virtuel, convivial. Elle laissa ses pinceaux et s'installa à son bureau, alluma son ordinateur. Elle se connecta sur son profil *stellasolitude* et fit défiler les dernières nouvelles. Il était temps qu'elle prenne part à cette révolte, à sa manière.

« *Salut la compagnie. Pour la première fois, j'ai besoin de soutien. Vos témoignages me touchent, et à mon tour de vous offrir le mien. Je vis depuis plus de vingt ans avec une ordure de pervers narcissique et je sais comment le coincer. Mesdames, vous voyez le tweet avec le pénis qui se balade, partagez-le allègrement parce que c'est celui de*

mon mari. »

Elle hésita, puis envoya. Amaury, tu commences à avoir peur, et ce n'est que le début ! Vengeance pour toutes les femmes que tu as méprisées, trahies.

Journal de maria

23 octobre 1987

Je ne peux plus cacher ma grossesse. Madame s'en est aperçue. Elle m'a demandé qui était le père. Je lui ai dit. Elle m'a giflée me traitant de menteuse. Elle m'a ordonné de faire immédiatement mes valises. Elle m'a donné de l'argent pour retourner au Portugal. Elle m'a également fait signer un papier m'interdisant de demander réparation ou une reconnaissance de paternité pour mon enfant. J'ai eu beau supplié, elle n'a pas cédé, évoquant sa gentillesse, que son fils était mineur, qu'elle renonçait à porter plainte à condition que je disparaisse de sa vie. Elle a attendu le retour de son mari pour me mettre dehors. Faible, Martial Maréchal n'a rien dit, juste baissé les yeux. Auront-ils le courage d'en parler à leur fils ?
Je suis donc retournée chez mes parents qui m'ont accueillie les bras ouverts, sans poser la moindre question. Je leur ai dit que j'avais été violée, et eux, m'ont crue. J'ai aidé à la ferme jusqu'à l'accouchement, vendant les produits du potager au marché. Je ne pensais pas à cet enfant qui grandissait dans mon ventre, comme s'il n'existait pas, comme si le viol n'avait jamais eu lieu.

3 mars 1988

Naissance du bébé de mon violeur. J'ai souffert le martyre, un accouchement qui n'en finissait pas, des douleurs à hurler. Je n'avais qu'une envie que cela se termine. Je n'ai pas ressenti la moindre émotion lorsqu'il a crié. Je me suis juste dit que ma vie allait enfin redevenir normale. Et puis, un rayon de soleil m'a chatouillé le visage comme un signe. On me l'a mis dans les bras. Je l'ai regardé. Ses yeux. Le même regard que ma mère. J'ai souri. Ce bébé n'avait pas demandé à naître, il n'était pas responsable du viol. Il était une victime comme moi. J'ai décidé d'essayer de l'aimer, de tout mon coeur, de lui donner une belle vie, celle qu'il aurait dû avoir.

12 mars 1989

Je n'ai plus le temps d'écrire et c'est dommage. Cela fait tellement de bien de poser sa douleur sur du papier. Ma vie n'est pourtant pas si triste. Il y a six mois, j'ai rencontré un homme charmant, Jean, très gentil, plein de bienveillance. Commercial, il est venu régulièrement au Portugal pour affaires. Nous avons sympathisé, puis nous nous sommes rapprochés. Je ne dirai pas que je suis tombée passionnément amoureuse, « l'autre » m'a détruite à jamais, laissant des blessures qui saignent. Naturellement, Jean m'a demandé ma main et j'ai accepté. Il s'est engagé à adopter mon enfant. Nous sommes partis vivre à Toulouse, la ville rose, dans un petit pavillon adorable. Une forme de bonheur.

Fin avril 2013

Les années ont passé, toutes les photos que j'ai collées en témoignent. J'ai eu une très belle vie avec Jean. Nous avons eu des hauts et des bas comme de nombreux couples. Je pense que j'ai été heureuse. J'ai cinquante-deux ans et je vais mourir. C'est trop jeune. Ce n'est pas juste. N'ai-je pas assez souffert ?
Mon coeur ne fonctionne plus, m'a dit le cardiologue, c'est irréversible. Je marche vers la fin. Je n'ai même pas peur. J'ai reçu tellement d'amour que je ne devrais pas me plaindre. Il est temps que je parle à mon enfant, qu'il sache qui est son père biologique. Il faut qu'il sache ce qu'il m'a fait. On ne doit pas mourir en emportant ses secrets et celui-là est devenu tellement lourd pour moi. Mentir rend malheureux ceux qui restent, même si c'est pour les protéger.

À la fin de ce journal se trouvent de nombreuses photos et cartes postales, et un faire-part : « Nous avons la tristesse de vous annoncer la disparition de Nadia Fuccini à l'âge de 52 ans le 14 juin 2013. »

Chapitre 19

Sandrine

Les notifications qui clignotaient sur son ordinateur qu'elle n'éteignait jamais furent les premières choses que Sandrine vit en rentrant du travail. Elle avait eu une nuit agitée, avec deux corps à préparer. Une petite mamie décédée dans son sommeil qui lui avait fait penser à sa propre grand-mère disparue depuis longtemps. Elle avait mis tout son coeur à lui redonner une figure humaine, redonnant presque vie à ce visage usé. Lors de ces reconstructions, comme elle les appelait, elle parlait à ses morts, leur demandant quelle teinte ils préféraient ou quelle coiffure. Elle avait la sensation qu'ils l'entendissent, comme si leurs énergies ou ce que certains nommaient leurs âmes étaient encore près de cette enveloppe corporelle scrutant ses moindres gestes. Parfois, elle faisait accidentellement tomber un tube de rouge à lèvres, ce qui la poussait à choisir cette couleur, prenant ce faux pas pour un signe. Le second corps était un accidenté de la route sortant d'une autopsie. Rafistoler un corps passé par les mains d'un légiste n'était jamais une partie de plaisir. Certains étaient précautionneux, mais d'autres s'avéraient de vrais bouchers. Elle songeait toujours à la famille, à ce dernier rendez-vous avec la personne aimée. Elle voulait que ce dernier souvenir soit inoubliable, et non terni par le masque de la mort. Elle réussissait là où beaucoup de ses confrères échouaient. Les parents étaient venus, courbés par la tristesse, cette émotion si forte qu'elle en avait eu la gorge nouée. L'homme n'avait que trente-six ans, père d'une petite fille de deux ans. Qui devait-elle plaindre ? Cette jeune femme qui perdait un époux ou cette mère qui allait survivre à son propre enfant ? La douleur était insoutenable des deux côtés. Une mort bête, mais quelle mort ne l'est pas. L'homme était à moto, une voiture avait déboîté, trop vite. Il aurait pu simplement se casser un bras ou une jambe, il était mal tombé. Sandrine aurait pu rentrer déprimée chez elle. Ce n'était jamais le cas. Contrairement à beaucoup d'emplois routiniers consistant à remplir

des tableurs sur un ordinateur, elle mettait du soleil pour leur dernier voyage, un peu comme le faisaient les Égyptiens. Même pour les corps devant être incinérés, elle s'attardait à les rendre présentables. Elle n'était pourtant pas croyante. Le Paradis tout comme l'Enfer, c'était pour faire avaler l'idée de la mort, mais l'Enfer, pour elle, c'était sur terre qu'on le vivait. Et avec John, elle l'avait vécu. Même la mort aurait été plus douce. Lançant son gilet qui rata sa trajectoire en atterrissant sur le sol, elle s'affaissa sur son canapé, épuisée. Devait-elle se servir un chocolat chaud ou un whisky ? L'hésitation fut de courte durée. Elle se tourna vers une bière bien fraîche. Elle adorait ce moment de détente, lorsque la majorité des personnes se réveillent, et qu'elle allait prendre la relève. Un peu comme lorsque le jour pousse la nuit dans sa caverne pour briller à sa place. Cliquant automatiquement sur l'icône annonciatrice de messages ou de commentaires pistés, elle en prit connaissance comme chaque matin avec attention. Soudain, elle retint son souffle en lisant celui de stellasolitude. « Mesdames, vous voyez le tweet avec le pénis qui se balade, partagez-le allègrement parce que c'est celui de ce mari,qui est le mien ! » Sandrine éclata de rire. Voilà une nouvelle savoureuse ! Le cher John s'était enfin fait prendre la main dans le sac par sa chère épouse qui n'avait pas l'air décidée à passer l'éponge sur les frasques de son tendre et cher. S'en faire une alliée pour mieux frapper, voilà une perspective délicieuse ! Une idée lui traversa l'esprit. Hum, c'était osé ! Mais après tout, elle n'avait plus rien à perdre, et en plus son anonymat était bien protégé. Elle passa une bonne partie de la matinée à préparer son coup de feu, s'assoupissant plusieurs fois, pour repartir de plus belle. À midi, elle lança son uppercut.

résilienceactive

«Mes chères soeurs, mes amies de coeur. Vous êtes de plus en plus nombreuses à rejoindre ce site. Lorsque je l'ai créé, c'était surtout pour panser mes plaies. À plusieurs la douleur est moins lourde. Au début, nous n'étions qu'une vingtaine de fidèles, nous avons partagé nos souffrances, nous avons surtout survécu en nous appuyant les unes sur les autres. Nous avons avancé. Cela s'appelle la résilience. Là, où ces montres voulaient nous voir continuer à courber l'échine, nous avons levé le poing, malgré les sarcasmes de certains. Nous sommes fortes aujourd'hui, mes soeurs, nous ne sommes plus ces victimes fragiles, que l'on pouvait écraser d'un talon. Nous sommes des winners.C'est pour cette raison que je vais vous dévoiler un scoop. Depuis quelques jours, un tweet se partage au travers de milliers de vues. D'autres ont suivi. La France entière en parle. Cela a même pris le pas sur des morts afghans et les migrants qui ont traversé le pays. Les Français sont focalisés sur ce pénis. Qui se cache derrière ? Pourquoi surtout avoir mis en place ce buzz ? Manigance politique, jalousie ou réalité ? Aujourd'hui, je viens d'avoir une information qui va enflammer vos chaumières et que je vous autorise à relayer. Ce sexe est celui d'un homme qui opère sous le nom de John. Une fausse identité, vous vous en doutez ! Un monstre qui manipule ses proies, qui prend plaisir à les détruire.J'ai été une de ses victimes, mais je ne suis certainement pas la seule.N'hésitez pas à dénoncer ses actes et à dévoiler quel est son vrai nom ! Retenez bien son nom. John !»

Chapitre 20

John Doe

Rien ne va plus ! J'ai l'impression de jouer mon avenir comme à la roulette, ne sachant jamais où la bille allait tomber. Nathalie part en vrille. J'étais pourtant certain que je pouvais compter sur elle, misant sur sa vulnérabilité, sur sa peur du scandale. Je me suis trompé. J'ai lu dans ses yeux une telle haine. Je ne comprends pas. Certes, je lui suis infidèle depuis des années, mais elle semblait s'en accommoder. Subitement, elle en fait une affaire d'État, comme si j'étais devenu un inconnu. Je suis pourtant en accord avec mes pensées. Ces femmes, toutes ces femmes, n'ont jamais compté pour moi, sauf elle. Au début, elle était une marionnette comme les autres, utile pour mes investissements financiers et mon statut social, puis je me suis habitué à sa présence, à son amour. Je n'avais plus envie d'elle, c'est vrai, mais j'aimais sa présence réconfortante. Un psychiatre aurait trouvé un rapport avec la mère, même si je ne supporte pas que l'on parle de maman. Nathalie, c'est un peu mon port où je peux amarrer ma barque afin de ne pas dériver. Hier, elle était glaciale et a menacé à demi-mot de me quitter. Je ne le supporterai pas ! Personne ne me quitte. Jamais ! Surtout pas Nathalie. Elle m'a évité toute la soirée comme si j'étais pestiféré. J'ai fini par m'endormir dans le fauteuil de mon bureau. Par chance ou par malchance, selon l'angle où l'on regarde, mon portable était déchargé. C'est Nathalie qui m'a réveillé sur les coups de dix heures. David s'était déplacé pour me voir. Je devais avoir une sale tronche vu la manière dont il m'a regardé.

— Je cherche à te joindre depuis six heures ce matin.

— Je dormais, ai-je grommelé, agacé.

— J'espère que tu as bien dormi, car on a du lourd.

— Encore un tweet, lançai-je blasé.

— Pire ! Un appel à la délation.

— Un quoi ?

David me tendit une feuille.

— P*** !Je me suis levé d'un bond.

— Qui est *résilienceactive* ? Il faut tracer son IP ! Je veux choper cette garce, l'écraser, lui faire avaler sa morve.
— Calme-toi ! Nos experts informatiques ont lancé les recherches, mais le site est caché derrière des pare-feux qui se trouvent aux quatre coins du monde. Seul un juge pourrait pousser les investigations. Et encore, sans garantie !
— Alors, saisissons-en un ! Je connais bien le juge Robineau qui me doit un service.
— C'est extrêmement risqué ! Sauf si tu es sûr de toi, sans aucun cadavre dans ton placard.
Un silence suivit.
— Je te rejoins au bureau. Je me douche avant.
Le jet brûlant ne suffit pas à me calmer. Cette *résilienceactive* a osé révéler mon « faux » prénom. Je sais que c'est un immense risque. Entre les faux messages et la vérité, il faut que je trouve une porte de sortie ! Et vite !

Chapitre 21

Sandrine

Quelle joie de voir les commentaires défiler sans interruption, la sensation de donner enfin du sens à un non-sens. Certaines remarques n'avaient aucun lien avec son John, d'autres posaient question, quant à cette *libellulebleue* … Sandrine ne cessait de lire et relire son long témoignage à la fois, heureuse et écoeurée, avec une certitude, elle ne serait plus jamais seule.

Site *résilienceactive*
Discussion

#licornerose
J'ai fréquenté un John immonde qui m'a violée, frappée et laissée sur le sol en sang. Il a écopé de deux ans de taule. Bien fait ! Mort aux Johns!

#princessed'orient
J'ai été mariée à un John mort l'an dernier. J'ai enfin pu souffler après des années de coups.

#poupéecassée
Détruite par un John que j'ai connu à quinze ans. Il n'aimait que la moto et la beuh.

#libertygirl
Je sais pas si son nom était John, mais c'était un vrai con !

#frustréd'unsoir
T'es encore une garce frustrée ! Viens voir qui je suis et tu verras que ton avis sur les hommes changera !

#seuleàP
Un homme a traversé ma vie, il est parti comme il est venu sans un mot. J'aurais pu mourir de chagrin, je suis en vie, mais seule, si seule.

#libellulebleue
Des années que j'attends ce moment, celui où je

pourrais enfin parler, celui où John sera démasqué. Il a été mon plus grand amour et ma plus grande perte. Me volant ma jeunesse, ma liberté, mon identité. J'ai lu sur ce site le mot monstre, ce n'est même pas assez fort pour décrire cet homme qui m'a tout pris. Il a utilisé sa verve pour me séduire, puis m'a fait croire que j'étais importante, comme je ne l'avais jamais été. Vinrent les menaces, la violence, jusqu'à des agressions par des tiers. J'ai fui tout simplement. J'ai tout recommencé autrement. Vous pensez que c'est facile, détrompez-vous ! J'ai passé des années à frôler les murs, à avoir peur de ma propre ombre. J'ai fini par changer de vie, de nom. Je suis une autre même si au fond de moi je suis toujours celle qui a été sa marionnette. Merci John. Mais ne crie pas trop vite victoire, car je découvre que nous sommes plusieurs à t'avoir croisé, plusieurs à avoir supporté cet amour qui n'en était pas un, et ensemble, nous pouvons te mettre à terre. Souviens-toi de ta libellule aux yeux bleus, souviens-toi de mes mots que je regrette de t'avoir dit un jour : *Appelez-moi Orane* …

Sandrine sourit imaginant John découvrir le témoignage de *libelluebleue*, car il allait lire ce témoignage. Appelez-moi Orane. Elle livrait son prénom sur un plateau, comme un coup de poignard en plein coeur. Quel courage cette fille ! Elle avait osé faire ce premier pas, qu'elle aurait tant voulu faire. Il ne pouvait qu'être déstabilisé. La dénommée Orane venait de relancer une partie d'échecs débutée des années plus tôt. Sandrine se mit à rire en voyant la signature virale qui venait d'apparaître sur son écran : *#appelez-moiJohn*. Excellent ! Alors John, sens-tu à quel point nous sommes proches de dévoiler ton identité ?

Chapitre 22

Orane

D'une main tremblante, Orane éteignit son ordinateur, bouleversée par cette explosion de solidarité autour du message laissé sur le site. Pour la première fois depuis des années, elle se savait entendue, comprise. Le *#appelez-moiJohn* en était la preuve. Il était relayé sur tous les réseaux sociaux autour d'une main tendue vers le ciel, signe de ces appels au secours qu'elle n'avait pas eu le courage de lancer. La parole devait être redonnée aux vraies victimes, et non juste à ces hommes se faisant passer pour des victimes. La jeune femme n'avait pas prévu de telles réactions. Elle avait juste répondu à l'appel de résilienceactive, car ses discours lui parlaient. Elle avait un jour ressenti cette souffrance, l'abandon, l'incompréhension. C'était la première fois depuis qu'elle avait endossé cette nouvelle identité qu'elle avait eu le courage d'écrire son prénom, Orane. Elle avait l'impression qu'il appartenait à une étrangère, une autre personne, quelqu'un qu'elle avait côtoyé, mais qui n'était plus de ce monde. Aujourd'hui, elle était diplômée en psychologie comportementale, experte réputée et recherchée. Le miroir lui renvoyait l'image d'une belle femme, mince, musclée, presque trop mince, au visage sévère lorsqu'il n'était pas décoré par un sourire, une femme forte sur qui on pouvait compter. Tel un roseau, elle courbait, mais ne cassait pas. Rien ne pouvait plus la faire tomber. Elle avait survécu à « l'après John », elle pouvait survivre à tout.Son coeur s'était asséché. John avait emporté ses rêves, ses espoirs, sa vision positive de la vie. L'Orane d'autrefois n'était plus. Une nouvelle femme l'avait remplacée, et cette dernière ne pardonnait pas. Elle avait lu il y a quelques jours un témoignage sur le site qui lui avait vrillé l'estomac et décidé à enfin parler. C'était celui de Lorie, une jeune fille de quinze ans. Elle l'avait imprimé pour le relire, pour ne jamais oublier.« Je m'appelle Lorie et j'ai quinze ans. Je veux vous parler de ma soeur, Nadège qui a fêté ses vingt ans il y a deux mois. Nadège est plutôt jolie même si je ne suis pas objective vu que c'est ma soeur. Elle

s'est entichée l'an dernier d'un monsieur plus âgé, qui la couvre de cadeaux. Je l'ai toujours trouvé bizarre ce type. Un jour, il lui offre une montre de marque, la semaine suivante, il la traite de voleuse. Nadège, c'est une fille solaire, toujours souriante. Elle a changé. Son rire a disparu. Je l'entends beaucoup pleurer. Elle est sans cesse triste. Il y a quinze jours, elle m'a confié que son amoureux la dévalorisait tout le temps, lui disant qu'elle était une moins que rien, qu'il se demandait même ce qu'il pouvait bien lui trouver. Nadège lui a répondu que dans ce cas, mieux valait qu'elle disparaisse. « Excellente idée » avait-il rétorqué. Nadège l'a écouté. Nadège a sauté par la fenêtre du cinquième ce matin. C'était ma grande soeur. Elle est morte de n'avoir pas été assez aimée. » Orane pleurait en silence après avoir une nouvelle fois relu ce témoignage. Elle avait beau avoir changé, elle serait toujours Orane, cette soeur jumelle de Nadège qui avait failli elle aussi mettre fin à ses jours, qui avait laissé son essence disparaître parce qu'un homme l'avait tuée à l'intérieur. Des John, elle découvrait qu'il en existait des milliers, tous identiques, tous aussi machiavéliques. Avec surprise, elle avait également lu des histoires de femmes dominatrices et narcissiques. L'histoire de Max l'avait bouleversée. C'était celle d'un homme gentil, au sens péjoratif du terme, qui travaillait sous les ordres d'une patronne despotique. Peut-être avait-il besoin de cette autorité, un lien avec son enfance, peu importe. Il avait accepté les brimades, les heures supplémentaires à faire, les colères de sa supérieure, ses exigences. Elle traitait mieux son Yorkshire que lui, mais il pensait que c'était normal, qu'il l'avait mérité. Jusqu'au jour où lassée de son jouet, elle l'avait congédié. Il ne l'avait pas supporté, avait supplié, s'était humilié. La sentence avait été terrible pour cet homme qui avait consacré sa vie à travailler pour cette femme. L'alcool dans lequel cette situation l'avait plongé l'emporta quelques mois plus tard.Là encore, c'était un proche qui témoignait.Avec amertume, Orane constatait que dans la majorité des cas, le pervers narcissique survivait toujours, comme si ces situations scabreuses l'alimentaient, alors que la victime finissait en piteux état.Pour revenir à John, il

fallait qu'il paie. Découvrir qu'elle n'avait pas été sa seule marionnette, lui glaçait le sang, en même temps lui offrait un espoir. Il suffisait de quelques personnes prêtent à jeter le masque pour entamer une procédure judiciaire et conduire ce monstre derrière les barreaux. C'est ce qu'Oriane souhaitait le plus au monde. Une véritable justice !

Chapitre 23

Maïleen

L'actualité s'enflammait depuis vingt-quatre heures avec une vague de rumeurs non vérifiées. Chacun y allait de son témoignage, démontrant par des indices sortis de nulle part qui était visé par les tweets. Dans les coulisses de la campagne sénatoriale, les militants n'en menaient pas large, ne sachant sur quel pied danser. Tous avaient conscience que cette affaire pouvait leur exploser à la figure réduisant à néant leurs efforts. Maïleen avait été mandatée par Michel Bourdit, un des candidats. Ce dernier, même s'il savait pertinemment que ce n'était pas « son zob », était conscient qu'il n'avait pas une auréole de sainteté, et que l'effet boomerang pouvait lui faire perdre des points. Rien n'amusait plus l'avocate que de se positionner en défense de ce ripou, sachant qui était visé par le tweet. Il ne lui avait fallu que quelques heures pour découvrir l'identité de John. La chance étant de son côté, Bordit débutait un face-à-face télévisé avec son plus grand adversaire Amaury Maréchal. Il avait exigé la présence de son avocate à qui il avait fait un chèque à plusieurs zéros. Maïleen s'était habillée avec soin, tailleur strict, lunettes de soleil, coiffure impeccable, au cas où elle devrait croiser John. Au côté de Michel Bourdit, elle sirota un café dans les coulisses de la chaîne télévisée. L'effervescence d'avant le tournage l'empêchait de croiser John. Il lui fallait trouver un moyen ! Elle se fichait totalement de la politique, et peu importe quel programme il défendait. Ce qu'elle voulait, c'était avancer son pion avant lui, le déstabiliser. Lui montrer que les rôles étaient inversés ! Une analyse rapide de la situation lui ouvrit une porte. Un jeune technicien avait du mal à se dépatouiller avec les micros. Elle proposa spontanément son aide, sans quitter des yeux les coulisses.Elle savait qu'il allait surgir, dans quelques minutes. Ce serait la première fois qu'elle allait le revoir depuis tellement d'années. Elle avait changé. Les années l'avaient marquée. Et puis, à trop travailler, elle s'était asséchée. Elle leva les yeux. Les projecteurs s'étaient allumés. Michel

Bordit s'approcha d'elle pour lui rappeler de bien noter si son adversaire émettrait un propos contraire à la loi ou l'éthique. Elle ne répondit pas, figée par l'arrivée d'Amaury Maréchal. C'était bien son John. Aucun doute possible sauf s'il avait un jumeau. Il n'avait guère changé, une prestance, une assurance à vomir. Certains hommes véhiculent une confiance en eux tellement grande que le commun des mortels éprouve la sensation de n'être qu'un feu de paille à côté. John était ainsi, dans une surpuissance. Il effleura d'un regard rapide Maïleen qu'il sembla ne pas reconnaître et surtout son adversaire qu'il nargua avec dédain. Détestable ! Il était détestable ! Maïleen sentit une rage monter l'obligeant à serrer les poings. Un besoin inconscient de lui rendre les coups qu'il lui avait prodigués. Mais ce serait trop facile. Il s'en tirerait encore avec l'étiquette « victime » et on serait fichu de le plaindre. Elle ramassa le micro que le technicien avait déposé sur la table, et le devançant, elle l'apporta à Amaury Maréchal. Ce dernier le prit sans même la remercier, comme si c'était un dû. Elle se pencha et murmura à son oreille.

— La partie vient de reprendre. *#Appelez-moiJohn*. Souviens-toi … je m'appelle Maïleen.

Amaury stupéfait se retourna rapidement, mais les spots l'empêchèrent de visualiser celle qui venait de lui parler, celle qui pouvait tout faire exploser, car elle avait découvert son identité. À lui, maintenant de ne pas la laisser avancer son fou.

Chapitre 24

Nathalie

Son refus de venir au combat des Titans s'était terminé dans la violence. Amaury l'avait menacée de mettre le feu à ses derniers tableaux. Son exposition débutait dans quelques jours, elle ne pouvait prendre ce risque. Elle connaissait son mari et il pouvait être prêt à tout même au pire s'il se sentait acculé. Elle l'avait donc suivi à cette rencontre télévisée. Heureusement, elle n'avait pas eu à fanfaronner devant les journalistes. Elle devait juste être là, au cas où, une fois encore, une potiche à sa disposition. Elle fulminait, ne ressentant aucune fierté, juste une grande lassitude. À cet instant, elle aurait volontiers échangé son statut contre n'importe quel autre, du moment qu'elle aurait échappé à cette vie qui n'en était pas une. Elle soupira, mal à l'aise, avec le pressentiment qu'elle était observée. Elle croisa le regard bienveillant d'une belle femme, très classe, qui avait relevé ses lunettes teintées sur sa tête. David n'étant qu'à quelques pas, elle l'interpella pour lui demander s'il connaissait l'identité de la personne. Il s'empressa d'obtenir l'information, lui signifiant qu'il s'agissait de l'avocate de l'adversaire de son époux. Nathalie hocha la tête. Sans savoir pourquoi, elle avait le pressentiment que quelque chose les reliait. Elle la rejoignit, se présenta en lui tendant la main. Maïleen sourit et lui murmura à l'oreille.

— *#stellasolitude*, nous somme toute à vos côtés ! On va le faire tomber !

Les deux femmes se regardèrent et éclatèrent de rire. Nathalie proposa à Maïleen d'aller prendre un café plutôt que de se taper ces échanges politiques insipides de deux candidats aussi véreux l'un que l'autre. Une fois installées dans le petit salon réservé aux VIP, Nathalie demanda à son interlocutrice quel lien elle avait eu avec son mari. Maïleen grimaça, n'aimant pas dévoiler les souvenirs de cette époque. Elle se contenta de dire.

— J'ai connu Amaury sous le nom de John. Il a détruit ma vie !

— Il a également détruit la mienne, répliqua Nathalie.

Je pense même qu'il est pire qu'un virus, là où il passe l'infection est incontournable et irréversible.
— Vous avez conscience qu'il va devoir payer pour ce qu'il a fait. Nous ne sommes pas les seules.
Nathalie posa la main sur celle de Maïleen.
— Je sais. Je vous demande juste de ne pas éclabousser mes enfants. Ils adorent leur père et cela va être une épreuve terrible pour eux.
— Une procédure judiciaire sera longue, et malheureusement, malgré la grande médiatisation du *#MeToo*, on ne donne que rarement gain de cause aux victimes. John, pardon, Amaury est le stéréotype parfait du pervers narcissique. Il sait comment déjouer les ficelles d'un expert psychiatre ou d'un adversaire. Hormis le harcèlement ou les menaces que j'ai subis, son comportement violent et manipulateur ne pourra en aucun cas être retenu juridiquement.
— Je me suis fait violer, murmura Nathalie en écrasant une larme. Après la naissance de Charles-Édouard, il venait chaque soir pour m'obliger à lui faire une fellation ou à ouvrir les jambes. Lorsque j'avais mes règles, il me sodomisait. Je n'avais pas le droit de dire non, sinon il me frappait. J'avais honte de ne plus avoir envie, honte de ne pas être la femme qu'il méritait. Un jour, je me suis enfermée dans la chambre. Il a essayé de casser la porte à grands coups de pied. Heureusement, elle était solide. Il est sorti ce soir-là, et les soirs suivants, ne « m'honorant » plus que le vendredi soir. Ne me demandez pas pourquoi le vendredi ! En écoutant votre histoire, en lisant le message d'Orane sur le site résilienceactive, j'ai compris que le jour où j'ai refusé ses assauts quotidiens a signé vos rencontres, à vous, et l'apparition de John. J'en suis désolée. Seulement, le viol dans un couple n'est pas pris au sérieux. J'ai essayé un jour d'aller au commissariat , ils m'ont ri au nez, me disant de retourner border mon petit mari dans ma villa de luxe.
— C'est justement cette discrimination qui doit cesser ! J'ai défendu dernièrement un jeune homme gay qui se faisait tabasser tous les soirs par son compagnon. Il n'avait pas osé porter plainte ayant dû faire face à des lieutenants de police homophobes. Nous avons déposé une plainte ensemble, dans le même commissariat où

il s'était fait insulter. Et je peux vous dire que les flics n'en menaient pas large ! Moi-même, après avoir quitté John, enfin votre mari, j'ai subi un harcèlement d'une violence psychologique extrême qui m'a obligée à changer de cabinet d'avocats. John a été ignoble. Il a utilisé tous les coups bas se servant de ses relations aussi pourries que lui. C'est pour cela qu'aujourd'hui, il doit payer. J'ai proposé ce matin à *résilienceactive* d'être l'avocate officielle du recours collectif que nous allons déposer. Vous ne serez pas obligée de témoigner contre votre époux, Nathalie. Nous vous demandons juste de ne rien dire sur ce projet, de nous faire parvenir des documents si vous en trouvez, photos ou lettres, et de vous éloigner avec vos enfants.
— J'ai une exposition à Milan lundi prochain. Je vais emmener les enfants et nous y resterons. Merci. Je peux juste vous dire qu'il a harcelé des employées de son entreprise. Cherchez, fouinez, et vous trouverez.
— Merci et surtout gardez confiance, la justice fera son travail si nous arrivons à contourner les agissements machiavéliques que John va inventer pour contrer une procédure.

Des applaudissements retentirent. L'échange télévisé venait se prendre fin. Maïleen se leva et s'empressa de partir. Elle avait un pion d'avance. Inutile de laisser une opportunité à John de reprendre le contrôle.

Chapitre 25

Sandrine

Renaître tel le Phénix de ses cendres, Sandrine avait cette impression depuis quelques jours. Elle reprenait le contrôle total de sa vie. Sa dernière intervention sur son site avait fait clignoter tous les compteurs, lui valant même plusieurs contacts de journalistes désireux de relayer son combat. Pour cela, il lui fallait sortir de son anonymat. Serait-elle assez forte. Le mot fin venait de finaliser son dernier manuscrit. Aurait-elle le courage d'y apposer son véritable nom ? D'accepter la demande de son éditeur désirant mettre sa photo ? Quand on apprend à vivre cachés loin des projecteurs, s'avancer dans la lumière peut-être très anxiogène. Sandrine avait déjà expliqué son ochlophobique même si comme beaucoup de pathologies invisibles, cette dernière n'était ni comprise ni reconnue. D'un autre côté, elle savait que si elle ne faisait pas ce petit pas en avant, toute cette dynamique s'écroulerait. Des dizaines d'hommes et de femmes comptaient sur elle. Elle était devenue le pilier d'un combat nécessaire.
La lutte contre les violences faites aux femmes n'était pas récente, seulement, la plupart des actions avortaient rapidement faute de combattants. Quand elle avait réalisé qu'il avait fallu attendre 2013 pour que la Mission interministérielle soit créée afin de travailler pour la protection des femmes contre les violences et la lutte contre la traite des êtres humains (MIPROF), elle se demandait vraiment pourquoi de telles avancées étaient si lentes. Cette histoire de tweet avait une fois de plus mis en avant que les hommes de pouvoir, qu'ils soient politiciens, chefs d'entreprise, médecins, acteurs, à partir du moment où ils nageaient dans cette impression de surpuissance les autorisait à n'avoir plus aucune limite. Ces hommes fonctionnaient sur une logique bien à eux : «Ce que je veux, quand je veux. J'ai tous les droits, car je suis … ». Ces individus agissaient ni plus ni moins comme de sales gamins à qui tout était dû.
Sandrine avait posé une semaine de congés pour

peaufiner son manuscrit, et surtout rester vigilante vis-à-vis de la profusion d'interventions sur son site. Administrée un blog ou un forum nécessitait parfois de jouer les gendarmes face à des messages postés par ce que le milieu nommait des Trolls, de faux profils juste là pour semer la panique, un peu comme les casseurs lors des manifestations. Elle avait déjà dû bloquer plusieurs d'entre eux, en particulier des insultes grossières, des menaces envers son action. Combattre même anonymement sur les réseaux sociaux représentait un risque. Nul n'était à l'abri d'un petit malin capable de hacker toutes les données réduisant ainsi à néant des mois de labeur. Le monde a ouvert ses portes à l'informatique oubliant que tout outil même le plus sécurisé possède une faille. Jusqu'à aujourd'hui, Sandrine avait réussi à déjouer les piratages, ayant fait installer de sérieux pare-feux sur son ordinateur. Les attaques avaient toutes réussi à être déjouées. Seulement, là, elle pointait du doigt un petit malin qui avait réussi à poster un tweet sans se faire prendre, un bon informaticien, excellent même. Elle contacta son meilleur ami, Mathys, pour lui demander de faire une copie de sauvegarde de son site. Mathys faisait partie de ces petits hackers, pas bien méchants, mais qui pouvait faire trembler le bon père de famille qui gardait des photos pornos sur son ordinateur. Il aurait pu faire de grandes choses et s'était contenté, par paresse, d'être professeur de mathématiques dans un lycée.
Perdue dans ses pensées, Sandrine ne remarqua pas son portable qui vibrait. Elle finit par remarquer cet appel insistant, sans destinataire, et décrocha. Après plusieurs « Allo », elle faillit raccrocher, lorsqu'une personne parla.
— Bonjour, excusez-moi de vous déranger. Ne me demandez pas comment j'ai trouvé vos coordonnées personnelles, on va dire que je n'ai pas eu de difficultés. Je m'appelle Orane.

Un silence suivi. Sandrine réagit instinctivement ayant fait le lien avec *#libellulebleue.* Elle hésitait à rompre le silence, ne sachant pas si elle devait parler ou attendre que son interlocutrice se dévoile.
— Je sais que vous savez qui je suis, tout comme je

sais qui vous êtes. Allons droit au but. Vous êtes une victime de John et je sais qui se cache derrière ce pseudo. J'appartiens à une unité spéciale qui a pour vocation de coincer les pédophiles ou les pervers en tous genres. Nous traquons John depuis plusieurs mois, lorsqu'il s'est présenté aux élections. Nous avions en notre possession plusieurs dépôts de mains courantes pour harcèlement. Ces plaintes n'ont pu aboutir faute de preuve, et comme vous vous en doutez, acculer un homme puissant n'est pas aisé. Votre résilience et votre combat ont permis cette avalanche de témoignages, une première pierre pour notre édifice.
— Qui est John ?
— Je vais vous le dire. Je voudrais juste vous poser une question : êtes-vous à l'origine du tweet ?
— Pas du tout, pourquoi ?
— Parce qu'un nouveau tweet vient d'être posté, un tweet qui nous inquiète. Je vous envoie le lien.
Sandrine regarda stupéfaite ce message représentant un homme avec une corde au cou avec une dédicace : Bientôt …
— Vous pensez Orane que nous avons à faire au même expéditeur ?
— Absolument. Nous ne réussissons pas à l'identifier, mais son cryptage numérique est similaire aux trois précédents tweets. Vous comprenez aisément que nous voulons un procès pour John, qu'il soit jugé et non qu'il soit exécuté. Il doit être un exemple afin que tous ses copains pervers comme lui entendent qu'ils ne sont plus intouchables.
— Vous n'auriez pas envie pourtant …
Orane la coupa.
— Bien sûr ! Mais on ne fait pas justice soi-même sinon on se rabaisserait à leur niveau. Je veux voir John avec des menottes aux poignets, je veux le savoir privé de sa liberté chérie. Je peux compter sur vous ?
— Que dois-je faire pour vous aider ?
— Dévoiler son nom, faire exploser son identité.
Sandrine éclata de rire.
— Avant votre appel, j'étais justement en train de me demander comment agir concrètement, sans masque. Maintenant, je sais. Qui est notre John ?

— Amaury Maréchal. Je compte sur vous !

Chapitre 26

John Doe

Je ne m'attendais pas à cela. Une émission télé a contacté David pour une rencontre avec un concurrent. IL semblerait que ce soit pour noyer le poisson. Une mauvaise idée. Je ne le sens vraiment pas. Mon adverse est cet imbécile de Michel Bourdit. Anticiper n'est pourtant pas une mauvaise chose surtout que ma côte a encore grimpé dans les sondages de 12%. Je vais en profiter pour avancer un de mes cavaliers. Et vlan ! Parler en direct du harcèlement médiatique dont je fais les frais, des rumeurs médisantes et jalouses, et je cloue le bec à ces pétasses qui essaient de me coincer, Nathalie en tête. Cette idiote s'est envolée pour Milan avec mes enfants, prétextant son exposition de peinture. Je ne suis pas dupe. Elle a peur. Je me demande bien pourquoi. Ne pas avoir à supporter les sautes d'humour de Charles-Édouard m'arrange bien ! Ce mollusque ne me pose que des problèmes !

Au final, tout s'est bien passé. J'ai devancé Bourdit, les feux de la rampe sont sur moi, certains me voient comme le messie qui va sauver une économie qui s'effondre. L'avantage d'être plein aux as, personne ne s'interroge sur comment j'ai amassé ce capital. Je ne suis plus qu'à un cheveu du poste de sénateur.Tout serait parfait si je n'avais croisé avant le débat télévisé cette garce de Maïleen. J'ai failli m'étouffer. Je pensais l'avoir réduite au silence. Je n'ai même pas eu le temps de bien voir son visage, ce sont juste ses mots qui m'ont galvanisé. Serait-elle à l'origine de ces tweets ? Impossible ! Si je regarde le second tweet où mon corps est plus visible, on voit des poils pubiens blancs, alors que du temps de cette pute, je n'en avais aucun puisque je me rasais. Question de respect pour les fellations que j'exigeais. Donc si ce n'est pas elle, qui m'en veut à ce point ? Je ne vais pas jouer la victime avec moi-même. Je suis une ordure de la pire espèce. Je me tiens à carreau depuis dix-huit mois en vue de ce poste. Non pas que je n'ai plus envie. Je suis toujours avide de ce type de pouvoir, bien plus fort que celui que m'offre la

politique, mais mon conseiller David a été formel : pas de vagues ! Pourtant, je me serais bien tapé la petite nouvelle. Canon comme je les aime, timide à souhait, presque tremblotantes lorsqu'elles me rapportent un dossier. La semaine dernière, je l'ai tellement impressionnée qu'elle a renversé mon café sur la cuisse. Son regard plein de larmes, totalement effarouché m'a fait bander comme un jeune homme. Je n'avais qu'une envie qu'elle me prenne dans sa délicieuse bouche. David a dû intercepter mon regard, car il s'est approché pour me susurrer : « Même pas en rêve ! ».

Ce chauffeur de taxi qui n'avance pas ! J'en ai ras le bol de ces embouteillages. D'habitude, c'est David qui me ramène, mais il avait subitement disparu.J'ai été obligé de commander un taxi. Tiens, et ce téléphone qui ne cesse de sonner. David. Que me veut-il ? Je lui en veux d'avoir disparu, de m'avoir laissé tout seul. Après tout, c'est mon seul ami. Je ne décroche pas, la messagerie s'en occupera. Mais bon sang, il insiste et risque de m'appeler toute la soirée !

— Oui, répondis-je sans cacher mon agacement.
— Amaury, ne rentre pas chez toi, trouve-toi une chambre dans un hôtel, et calfeutre-toi.
— Mais qu'est-ce qui te prend ? Tu as perdu la raison ?
— Un quatrième tweet vient de tomber et c'est une menace de mort.
J'ai pâli. En temps normal, ce genre de provocation me laisse de marbre, mais avec Nathalie qui veut ma tête, cette Maïleen dont le message n'était pas clair, je sens une sueur froide dégouliner le long de mon dos. J'essaie de prendre ses conseils à la rigolade.
— Ce ne sont que des mots !
— Tu en es sûr ? Tu n'as jamais rien fait de mal dans ta vie, répliqua-t-il sèchement.
Une peur viscérale me saisit. Jamais David ne m'avait parlé aussi froidement. Ce gamin, je le connais par coeur, dévoué, serviable. S'il insiste, c'est que le danger est bien réel.
— D'accord, je vais me rendre au Plaza Athénée. Nathalie a toujours une réservation possible pour sa

famille.

Je raccroche. Finalement, une nuit dans ce palace n'est pas une mauvaise idée. J'adore cet hôtel, son bar à cocktails, ses prostituées de luxe, et je pense qu'un petit tour au spa me fera oublier cette Maïleen. Je dois rester prudent. David a mis le doigt sur une réalité, des casseroles, j'en traîne des dizaines. J'ai passé toute mon existence à manipuler les autres. Je suis devenu un expert en mensonges, arrivant à faire avaler des couleuvres pour obtenir un contrat sachant qu'il est miné. Des heures à parlementer avec des pourris comme moi, à pactiser pour réussir. Quant aux femmes, aucune ne m'a résisté, sauf Maria. Tellement vulnérables, insignifiantes. J'ai joué avec chacune d'entre elles jusqu'à les broyer. L'image de la petite blondinette venue en stage il y a deux ans, jeune, trop jeune pour moi, mais parfaite à manipuler. En quelques jours, elle est tombée raide dingue de moi, m'affolant avec ses jupes ras la foufoune. Je suis rentré dans ses délires. Seulement au moment de conclure, elle m'a fait comprendre, les yeux pleins de larmes, que je pourrais être son père. La claque ! J'aurais pû la violer comme Maria, la soumettre malgré elle. J'ai agi avec méthode et subtilité, détruisant son rêve professionnel, allant jusqu'à, grâce à mes contacts qui me devaient un service, la faire plonger. S'en suivirent des insultes. Ah ! La jeunesse ! Si prévisible ! Mon avocat lui a barré la route. La justice l'a condamnée. Mes soldats avaient confectionné des faux à la pelle, elle ne pouvait rien faire. Comme j'ai jubilé au procès ! Sa fragilité, son désarroi me faisaient bander. Bien plus orgasmique qu'un l'acte sexuel. Dommage qu'elle n'ait pas surenchéri. Cette godiche s'est suicidée quelques jours après le verdict. Son avocate avait osé me traiter de pervers narcissique ! Cela aurait pu marcher si je n'avais pas eu le juge dans ma poche. Et ce pauvre Pedro, j'y pense encore. Ce brave type avait tout investi dans une de mes branches annexes, l'héritage de ses parents, sa maison. Il croyait tellement dans mon projet. Pourtant même moi, je n'y croyais pas. Un an après, il a tout perdu, même sa femme. Le monde est cruel parfois. Et pourtant, j'ai

l'impression qu'aucun obstacle ne m'arrête, jamais ! Mais là, une menace de mort ! Me faut-il la prendre au sérieux ? Qu'est-ce que mes adversaires ne vont pas chercher pour gagner !

Chapitre 27

Sandrine

Grâce à son éditeur, la jeune auteure avait obtenu un créneau télévisé sur une grande chaîne nationale laissant sous-entendre le scoop de l'année. Nombreux dans le milieu littéraire spéculaient sur l'identité de cet écrivain qui avait su conserver son anonymat toutes ces années. Homme ou femme, la question faisait couler de l'encre. Sandrine n'en menait pas large. Sa peur de la foule était toujours présente, mais elle devait la surmonter, pour les autres. Elle avait faire exploser une bombe en révélant l'identité de l'homme au pénis. Sous son pseudo résilienceactive, elle avait rassemblé de nombreuses victimes de violences qui s'étaient rassemblées avec des pancartes devant l'entrée des plateaux télévisés. Ses supporteurs gonflaient d'heure en heure. Sandrine arriva à 20 heures, accompagnée de son éditeur qui l'invitait à respirer avec calme afin de ralentir la crise d'angoisse. La panique lui serra la gorge en apercevant ce rassemblement, ces personnes qui criaient des slogans. Une image se superposa, celle de John, ce salaud, qui devait payer ! Elle était l'arme qui pouvait le faire tomber. À elle de ne pas flancher, pas si proche du but. Avec un signe de tête à son éditeur, elle sortit de la voiture. Des applaudissements saluèrent sa sortie. Des femmes essayèrent de l'agripper, d'autres criaient « merci ! » La tête lui tournait, la nausée l'envahissait, mais Sandrine serra les poings. Faire demi-tour équivalait à le laisser gagner, une fois encore, et c'était impossible ! Elle devait être plus forte ! Pour toutes celles qui croyaient en elle. Elle n'était pas Sandrine, celle qui s'était fait abuser par un pervers narcissique, elle était *résilienceactive*, une icône, une battante, un leader ! Une jeune femme blonde, cheveux courts lui prit la main. Sandrine se crispa, puis rencontrant un regard empli de bienveillance, elle la serra. L'inconnue lui sourit et lui dit.

— Faites tomber John !

— Vous êtes … murmura Sandrine.

— Appelez-moi Orane, juste Orane.

Et soudain, comme si un signal invisible venait de retenir, Sandrine vit de nouvelles pancartes sortir de l'ombre avec simplement : Appelez-moi et le prénom d'une personne. Toutes ses sœurs de combat brandissaient leurs noms comme une merveilleuse chaîne humaine, un fil rouge indestructible destiné à faire comprendre ce qu'était la souffrance invisible, celle que l'on ne voit pas parce que les coups ne laissent pas de bleus sur le corps, mais ils en laissent sur l'âme.

Chapitre 28

John Doe

La fin de journée m'a semblé interminable. La prudence m'a incité au dernier moment à choisir un hôtel dans le nord de la capitale au cas où la menace aurait été réelle. Je ne l'avouerai jamais à personne, mais j'ai peur. Je sens la situation m'échapper. Je ne comprends pas comment cela a bien pu m'arriver. J'ai laissé mon portable à mon domicile et me suis procuré un prépayé pour éviter d'être géolocalisé. David est le seul à avoir mon adresse. Ce dernier m'a averti qu'un auteur dont on ignore l'identité véritable allait sortir de l'anonymat pour dévoiler un scoop au journal télévisé. Je ne comprends pas pourquoi il m'a fait part de cette info. Je sais bien qu'en pleine campagne sénatoriale, toutes les manigances sont permises. Je parie ma tête sur un bûcher que cet imbécile de Bourdit se cache derrière tout ça. Il est à bout de nerfs, je l'ai bien senti. Il faut que je cesse de fanfaronner parce que je ne suis pas dans un meilleur état d'esprit. Depuis le départ de Nathalie, de ces tweets, je ne maîtrise plus rien. Et voilà que cette garce de Maïleen qui revient sur le devant de la scène. Une femme que j'ai brisé qui reprend du poil de la bête, c'est un non-sens total.

Amaury allume machinalement la petite télé accrochée dans la chambre. Le journal de vingt heures vient de commencer et affiche l'arrivée d'un écrivain, celui dont on n'a jamais su le nom. Les caméras viennent de cadrer son visage, celui de l'auteur du fabuleux roman « Les sources du chagrin » paru il y a trois ans, vendu à plus de deux cent mille exemplaires. C'est une femme. La plume qui se cache derrière ces magnifiques mots est une femme, une bien jolie femme. Amaury augmente le volume, blême. Cette femme, il la connaît ! Elle a vieilli, ses joues se sont creusées, mais il n'oublie jamais un visage, ou plutôt un regard. Son prénom lui échappe, mais des flashs s'imposent à sa mémoire. Ces yeux de biche, totalement apeurés, prêts à tout pour un moment de bonheur, pour un geste. Évidemment

qu'ils se sont croisés. Elle a pris un pseudo. Il faut qu'il se rappelle. Il a son nom au bout de la langue. Oui, bien sûr, Sandrine ! Il reconnaît immédiatement sa voix. Des frissons le parcourent, faits de souvenirs torrides.
Elle avait été un merveilleux jouet, tellement docile, jusqu'au jour où il s'était lassé. Il se lasse toujours.
Il se reconnecte à la réalité en l'entendant prononcer ces mots.

« Je suis une des victimes de John Doe, l'homme dont le pénis se promène sur le web.
Je ne suis pas unique. Nous sommes nombreuses à avoir subi ses violences. Cet homme est un prédateur qui agit dans l'ombre. »

La femme sort d'un dossier une feuille, puis énumère une liste de nom à glacer le sang.
« Orane Desprès - Maïleen Travix- Jennifer Huito- Lorie Verdin … »
Et la liste n'en finit pas. Elle lève la tête et rajoute.
« Aujourd'hui, toutes ensemble, nous déposons plainte pour agressions sexuelles, harcèlements, violences contre John Doe. Nous demandons à la justice de faire son travail.
Nous ne devons plus jamais nous sentir coupables d'être des victimes. Nous voulons être entendues ! »

Après un instant de frayeur, Amaury éclate de rire. « Quelles imbéciles ! Comme si une plainte contre John Doe allait être prise en compte ! ». Il va, réjoui, prendre une petite mignonnette dans le Minibar, puis regarde avec amusement Sandrine se lever. Un long silence s'installe. Les caméras n'ont pas coupé.
Elle reprend le micro afin d'ajouter ces derniers mots.

« C'est à toi que je m'adresse John, car je sais que tu m'écoutes ainsi que toute la France qui me regarde. Toi qui as détruit ma vie, toi qui m'as fait changer de profession, toi qui as fait de moi une ombre, mais également une plume. Te haïr serait te donner trop d'importance. Ta surpuissance, tu la tires de tes manipulations. Tu te penses invisible. Invincible. Tu ne l'es pas. J'ai déposé une plainte contre toi comme

de nombreuses autres personnes aux quatre coins de France. Tu as joué, mais tu as juste oublié qu'une partie d'échecs ne se termine que lorsque l'adversaire a déposé son dernier pion. Échec et mat Amaury Maréchal. »

Le visage du candidat aux élections sénatoriales s'afficha en gros plan sur les écrans. Il ne faut pas plus de cinq minutes pour que sa vie s'étale.

Dans sa chambre d'hôtel, Amaury assis sur le bord du lit, la tête dans ses mains, pleure pour la première fois de sa vie. Il ne peut pas avoir été vaincu, c'est impossible, pas par des femmes. Il se lève, s'habille avec soin, et décide de monter sur le ring pour riposter, quitte à mentir encore, quitte à détruire encore, peu importe les moyens, il doit rebondir. Il a encore un peu de temps. Il est incognito dans cet hôtel. La police ne va pas venir le chercher. Il a suffisamment d'argent détourné des fonds privés de sa chère épouse pour partir dans un coin très éloigné de l'hexagone. Sa mallette à la main, il salue le portier et cherche un taxi. Il sourit en voyant David s'avancer, son fidèle David, ce secrétaire dont il se sert depuis qu'il a opté pour la politique, son bouc émissaire parfait sur qui tous ses détournements financiers vont retomber. Ils n'auront rien contre lui sauf des témoignages de ces folles amoureuses. Il se dessine un sourire sur mesure et s'approche de David. Il est tellement sûr de son stratagème qu'il ne se demande pas pourquoi David est là, comme si ce dernier l'attendait. Amaury était tellement suffisant que l'échec ne pouvait faire partie de son vocabulaire.
Il faut qu'on parle , dit-il avec assurance.
Montrant une ruelle sombre et peu accueillante, il fit signe à David de le suivre. Amaury avait déjà depuis des semaines concocté un plan pour redorer son blason si son élection lui échappait, impliquant directement cet idiot de Bourdit. Le dossier qu'il avait sur lui était inattaquable : trafic d'influence, agressions sur des prostituées et la liste était longue. Amaury était fier de lui. Rien ne lui avait échappé. Il avait prévu le moindre dérapage, sauf peut-être cette peste de Sandrine, mais au final, rien de bien

important. Il commença à énumérer sa stratégie à David, certain que ce dernier allait applaudir, le féliciter de son intelligence, puis se figea. La lune éclairait le visage du jeune homme. Ses yeux étaient aussi froids qu'un glacier. Amaury Maréchal sentit la sueur dégouliner sur son cou. Jamais David ne l'avait regardé ainsi. Pris de panique, il s'apprêta à faire demi-tour lorsque trois femmes surgissant de nulle part lui barrèrent le chemin. Il faillit hurler, mais ce serait montré sa faiblesse. Amaury Maréchal ne pouvait pas être faible en public. Il devait se ressaisir. Il détailla les filles et éclata de rire. Dire qu'il avait failli pisser dans son froc ! Encore ces diseuses de leçons, cette salope de Sandrine qui l'avait dénoncé à la télévision, cette avocate Maïleen qu'il pensait avoir détruite, et cette autre, le regard lui disait quelque chose, même si ses yeux n'étaient plus bleus. Il pâlit. Orane, c'était elle. Aucun doute. Ses marionnettes étaient là, lui bloquant le passage. Ses jouets qui se retournaient contre lui. On aura tout vu !
Il se retourna vers David et lui ordonna d'une voix ferme de le débarrasser de « ces emmerdeuses ». David sourit et sortit une arme qu'il pointa vers son patron.
— Que fais-tu, demande Amaury d'une voix qu'il essayait de ne pas laisser trembler.
— Je fais ce que la justice ne fera jamais, je te condamne.
— Tu es devenu fou. Voyons David, pourquoi ? Je t'ai toujours bien traité. Je t'aime. Tu es mon confident, mon ami, mon seul et unique ami.
— Je sais tout de tes détournements de fonds vers des paradis fiscaux, tout de ton stratège pour faire retomber la faute sur moi si cela tournait mal. Seulement, tu as été pour la première fois de ta vie beaucoup trop confiant. Tu as toujours cru que c'était un de tes adversaires qui avait manigancé l'envoi des tweets, alors que c'était juste ton bon petit soldat dévoué. Tu as manqué de finesse. Qui inspectait les endroits où tu installais tes maîtresses ?
Qui savait tout de tes déplacements ? Qui a pu un jour enregistrer une de tes nuits avec une call-girl ? Moi ! Bien sûr, j'ai été aidé. Regarde.
David composa un numéro sur son téléphone et un

visage apparut. Amaury s'appuya sur le mur sentant le sol se dérobé.
— Nathalie !
— Oui, chéri, moi aussi je place mon roi, échec et mat. Tout ton argent vient d'être transféré sur un compte offshore intraçable. Je ne suis pas à Milan comme j'ai voulu te le faire croire, mais très loin où David va me rejoindre. Parce que ton secrétaire comme tu l'appelles est aussi mon amant depuis deux ans, et nous nous aimons. Pour info, tu ne lui arrives pas à la cheville. J'ai fait semblant de vivre durant des années, aujourd'hui, je m'envole !
Amaury s'effondra sur le sol en se tenant le torse pris par une crise d'angoisse.
— Aidez-moi David ! Je n'arrive plus à respirer.
Ce dernier ne bougea pas d'un pouce. Les trois femmes firent un signe d'adieu de la tête à David et partirent. Levant son arme, David regarda Amaury dans les yeux.
— Tu vas payer, papa. Pour Maria, dit David entre ses dents. Pour ma mère que tu as violée. Pour cet enfant que je suis qui a dû vivre en ressentant ce dégoût dans ses yeux même si elle m'aimait. Pour l'homme que je suis devenu que tu as traité comme une merde, moi ton fils aîné. Et pour toutes les Maria de la terre, je te condamne à mort.

Amaury Maréchal stupéfait s'écroula d'une balle en pleine tête. Sa carrière politique venait de prendre fin définitivement, dans une ruelle, sans spectateurs autres que la lune

Épilogue

« Il y a quelques jours sur les coups de vingt-trois heures, selon les légistes, le corps du candidat Amaury Maréchal a été retrouvé dans une ruelle parisienne, enseveli sous des ordures. Symbolique, disent certains. On s'interroge sur la présence de l'homme politique dans ce quartier réputé malfamé. Ce meurtre est-il un règlement de compte ou l'acte d'un délinquant ? Sa montre, son téléphone, son portefeuille ont été dérobés. Des tweets *#résilienceactive* demandent une condamnation post-mortem, pour acter une loi contre le mépris envers les victimes de harcèlement, de violences psychologiques et physiques. De nombreuses manifestations ont envahi les rues de la capitale, tel un virus, d'autres villes ont suivi partout dans le monde. Une vraie révolution a commencé, même si tous savaient qu'elle allait mettre des années.
Respecter l'humanité devait devenir une priorité, sans distinction de sexe. Orane, Maïleen, Nathalie et bien d'autres ont réussi à en faire tomber un, mais il en reste combien ?
Votre mari, votre voisin, votre patronne, votre meilleure amie, votre ami, tant de personnes en qui vous avez confiance, tant d'individus que vous n'auriez jamais soupçonnés. Retenez bien cela, mes soeurs, mes frères, au départ, ils sont tous charmants, et très souvent intelligents. Ils ont besoin de vous pour que leur pouvoir existe. Ils vous feront croire que vous êtes exceptionnels avant de vous briser complètement.Ils sont dans la surpuissance, dans le « moi, je suis … »
Fuyez aux premiers signes, fuyez avant de vous sentir coupables, fuyez avant de devenir une ombre.
Vous pouvez compter sur nous !
L'association *résilienceactive* que nous venons officiellement de créer sera là, à toute heure du jour et de la vie. Et surtout, maintenant, j'assume qui je suis.
Alors, à partir de maintenant*, appelez-moi Sandrine*. »

Interview au journal télévisé de l'auteure Sandrine Vincent, présidente de l'association ***résilienceactive****.*

Sources

- Les pervers narcissiques Jean-Charles Bouchoux
- Le pervers narcissique, la force du caméléon Claude Cognard
- Les Perversions narcissiques Paul-Claude Racamier
- Le pervers narcissique et ses masques Pascale Castro-Belloc
- La perversion narcissique, mythes et réalité VILLALBA SÉBASTIEN
- Perverses narcissiques BENEVAUT ERIC
- Narcisse perverti: Essai sur la manipulation perverse narcissique de Mélanie Gaudry
- Emprise et perversion narcissique au sein du couple
- Comprendre pour s'en sortir Sandrine Rouget
- Devenez narcissique et sauvez votre peau ! Fabrice Midal
- Mettre les pervers échec et mat Hélène Vecchiali
- Je lui ai donné mon cœur, elle a pris mon âme Hatem Oueslati
- Le manipulateur pervers narcissique Geneviève Schmitt
- Revivre après une relation toxique Cyril Malka
- Pour en finir avec les pervers narcissiques Dominique-France Tayebaly
- Pervers narcissiques, bas les masques Anne Clotilde Ziégler
- Pour en finir avec les tyrans et les pervers narcissiques dans la famille
- Je te plumerai la tête Claire Mazard
- Le pervers narcissique et son complice Alberto Eiguer
- Détruite : J'ai épousé un pervers narcissique Hélène Montel
- Échapper aux manipulateurs : Les solutions existent ! Christel Petitcollin
- Les pervers narcissiques : Qui sont-ils, comment fonctionnent-ils, comment leur échapper ? Jean-Charles Bouchoux
- PN Flora Maginelle
- Les pervers narcissiques Alberto Eiguer
- Chronique d'une emprise Christelle Fouix

Sources Internet

https://www.perversnarcissique.net/

https://www.victa-asso.com/copie-de-sensibilisation

https://www.victimes-de-manipulateurs.fr/

https://theconversation.com/psychopathes-et-pervers-narcissiques-ou-est-la-difference-64934

https://www.la-clinique-e-sante.com/blog/relations-toxiques/reconnaitre-pervers-narcissique

https://www.rtbf.be/lapremiere/emissions/detail_tendances-premiere/accueil/article_le-pervers-narcissique-cette-personne-qui-peut-vous-detruire?id=10267736&programId=11090

https://www.la-clinique-e-sante.com/blog/relations-toxiques/pervers-narcissique-travail

https://www.capital.fr/votre-carriere/le-pervers-narcissique-au-bureau-le-reperer-le-combattre-954566

https://www.elle.fr/Love-Sexe/Psycho/Comment-reconnaitre-une-amitie-toxique-et-s-en-defaire-3893810

https://www.doctissimo.fr/psychologie/diaporamas/signes-d-une-amitie-toxique

https://www.pervers-narcissiques.fr/ami-avec-un-pn/

http://www.slate.fr/story/124541/les-narcissiques-sont-perdants-en-amitie

Remerciements

C'est avec un peu d'appréhension que je publie ce nouveau livre. Le genre thriller, je le lis, mais l'écrire, c'est autre chose. J'aurais pu simplement faire un roman comme *Juste une seconde*, mais je voulais que les mots percutent, qu'ils déstabilisent tous les John de la Terre, même si je doute que ce soit possible.

Ce livre reste donc un roman modeste destiné peut-être à dire à toutes les victimes, nous sommes là, on vous croit !
Je remercie mon homme qui m'a poussée à écrire ce livre qui me tenait à coeur. J'ai longtemps hésité. Je tiens même à dire que certaines personnes ont cherché à m'en dissuader, sujet tabou semble-t-il. À 62 ans, pour moi, il n'existe plus de sujets tabous, juste des combats ! Le droit à la parole des femmes me semble primordial. Et on en est loin ...

Merci à toutes ces femmes, ces amies, victimes d'un pervers narcissique, mari, compagnon, père, ami, collègue, qui m'ont relaté leur histoire afin que je puisse y puiser la sève de mes mots.
Par pudeur, je ne citerai aucun nom, mais je sais qu'elles savent.
Merci aux médecins, psychologues, coachs de vie qui m'ont aidée à ne pas tomber dans le patho.

Ce livre est volontairement court, pour lui donner plus de force. Seul l'avenir dira si j'ai atteint mon but ou non.

Je ne fermerai pas mes remerciements sans remercier :
Mon ange, bien sûr, qui de par le firmament veille sur moi.
Mes lecteurs, toujours fidèles.
Tous ceux que j'aime, mes loulous, mes petits-loulous, mes vrais amis ...
La vie surtout qui malgré ses tuiles reste bien jolie.
Et pour finir,je vous fais moi aussi un clin d'oeil ...
#Appelez-moiSylvie

Afin que vivent les rêves à jamais
Novembre 2022

Biographie de la plume

Sylvie Grignon

Maman de cinq enfants, Sylvie Grignon a enseigné pendant plus de vingt-sept ans en école élémentaire en zone sensible. En retraite, elle s'adonne aujourd'hui à ses principales passions, le dessin, la peinture, la marche, l'écriture, en vivant en harmonie avec la nature.
Elle fut l'auteure *d'Hashimoto, mon amour*, publié aux ateliers de Grandhoux son combat pour la reconnaissance de la maladie d'Hashimoto, suivi de *Maladies thyroïdiennes dévoreuses de vie*, chez Evidence édition. Elle a également écrit bon nombre de romans policiers comme *l'obsidienne noire* ou la série des couleurs (*Rouge, Blanc, Bleu, Noir, Pourpre, Ambre*), des romans également comme *Juste une seconde* ou *Appelez-moi Camille* , un essai en mémoire de sa maman atteinte d'une pathologie de la mémoire, *Elle s'appelait Simonne, elle s'appelle la DCL*.
Elle a également prêté sa plume pour le livre *La vie change, Basedow et cancer thyroïdien*.

Sylvie Grignon lutte contre l'injustice sous toutes ses formes. Vous pouvez la suivre quotidiennement sur son blog :

http://rougepolar.unblog.fr

Elle est également vice-présidente et bénévole de l'association *l'envol du papillon*

https://www.facebook.com/associationmalades/